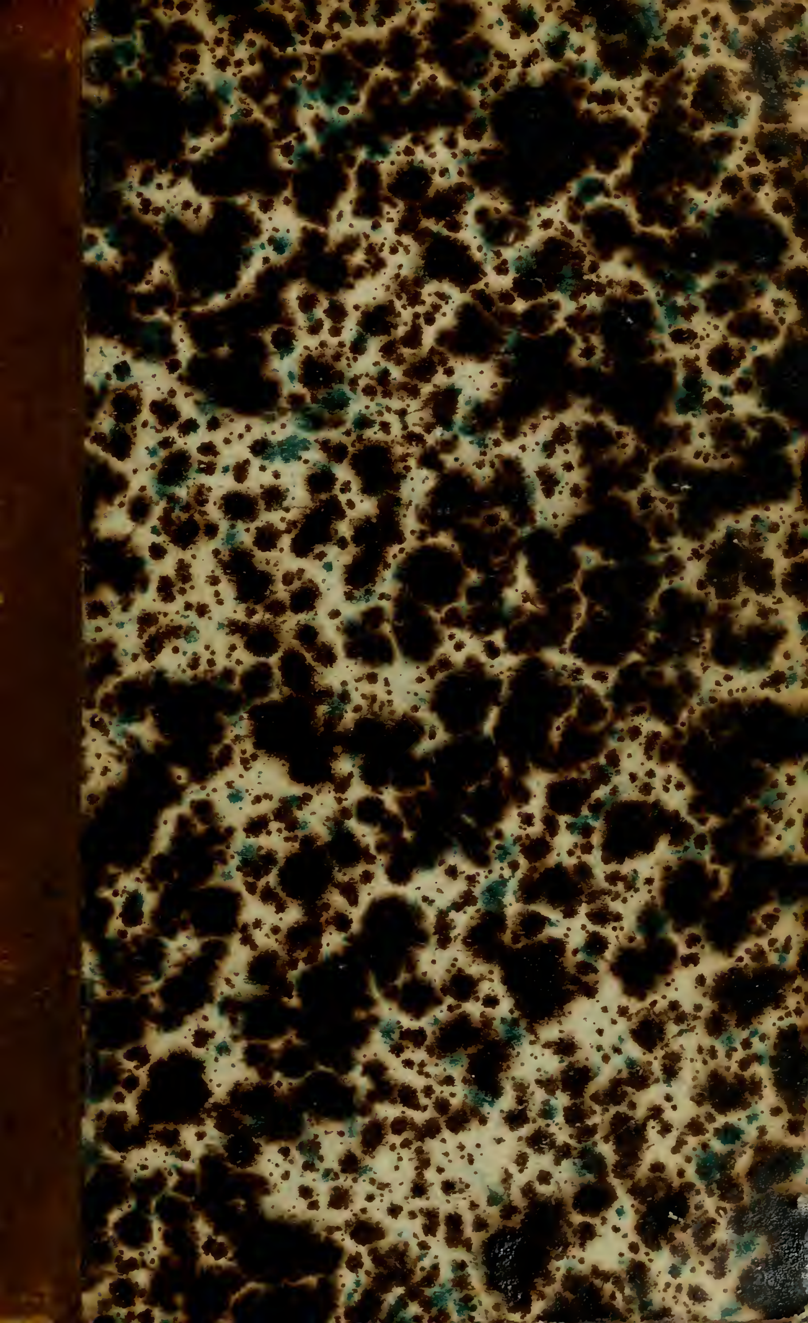
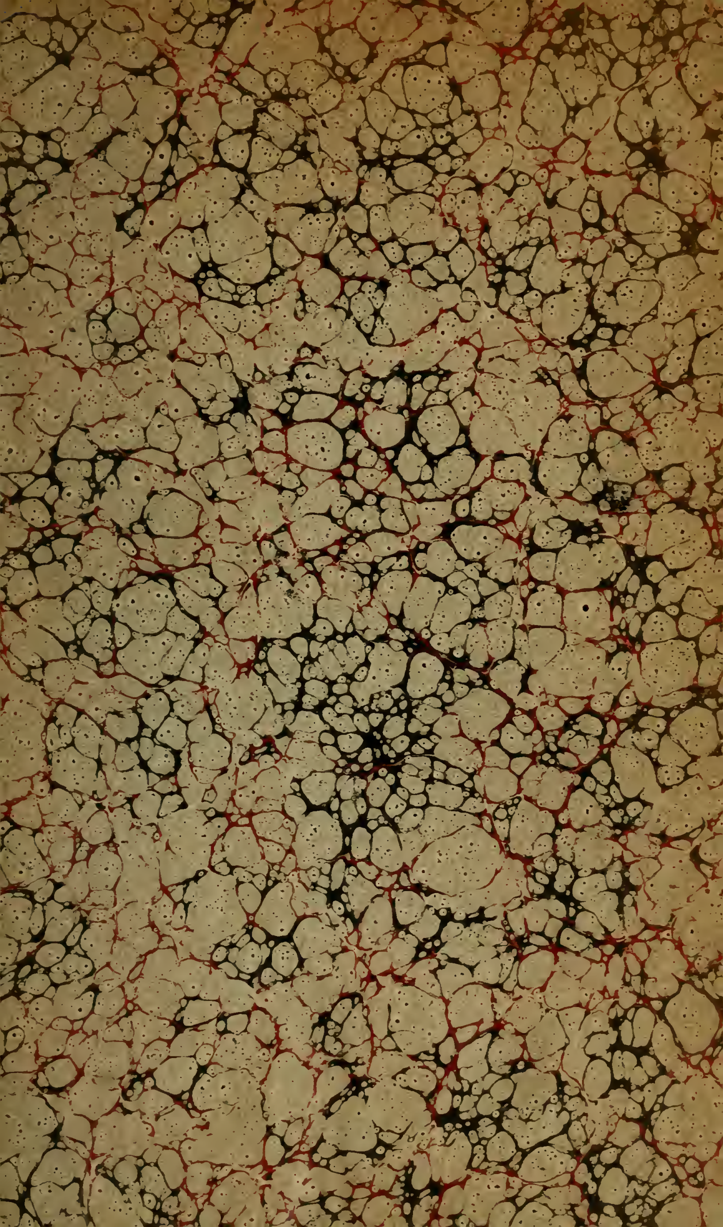



EX
JULES FABRE
LIBRIS



VALÉRIE.

Poitiers. — Imprimerie de F.-A. SAURIN.

VALÉRIE,

PAR

MADAME DE KRUDNER.

Nouvelle édition,

(notice)
AVEC UNE PRÉFACE DE M. SAINTE-BEUVE.
et préface de l'auteur

PARIS,

CHARPENTIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

17, RUE DE LILLE.

—

1846.

NOTICE

SUR MADAME DE KRUDNER.

Dans les personnes contemporaines dont les productions nous ont amené à étudier la physionomie et le caractère, nous aimons quelquefois à chercher quels traits des âges précédents dominent, et à quel moment social il serait naturel de les rapporter comme à leur vrai jour. Ce genre de supposition, en ne le forçant pas, a son avantage. C'est comme pour un tableau, qu'on comprend mieux quand on s'en éloigne à différents points de vue, ou quand on le fait déplacer, monter, baisser peu à peu, jusqu'à ce qu'on ait atteint la vraie, la profonde perspective. Si nous avons trouvé, par exemple, que madame de Souza était simplement du dix-huitième siècle qu'elle continuait dans le nôtre, il nous a semblé que, tout en représentant de près la Restauration dans sa meilleure

nuance, madame de Duras ne représentait pas moins, dans un lointain poétique, par sa vie, par ses pages élégantes, par ses sentiments passionnés, suivis de retours chrétiens, et par sa mort, quelque chose des plus touchantes destinées du dix-septième siècle. Aujourd'hui, en abordant madame de Krüdner sous son auréole mystique, dans sa blancheur nuageuse, dans la vague et blonde lumière d'où elle nous sourit, notre vue et notre conjecture se reportent d'abord bien au delà de notre siècle et des deux précédents : nous n'hésitons pas à la replacer plus haut. C'est comme une sainte du moyen-âge qui nous apparaît, une sainte du Nord, du treizième siècle, une sainte Élisabeth de Hongrie, ou encore quelque sœur du Grand-Maître des chevaliers *porte-glaive*, qui, du fond de sa Livonie, attirée sur le Rhin et longtemps mêlée aux délices des cours, ayant aimé et inspiré les illustres *minnesinger* du temps, ayant fait elle-même quelque roman en vers comme un poëte de la Wartbourg, ou plutôt ayant voulu imiter notre Chrestien de Troyes ou quelque autre fameux trouvère en rime française, en cette langue la *plus délitable* d'alors, serait enfin revenue à Dieu, à la pénitence, aurait désavoué toutes les

illusions et les flatteries qui l'entouraient, aurait prêché Thibaut, aurait consolé des calomnies et sanctifié Blanche, serait entrée dans un ordre qu'elle aurait subi, qu'elle aurait réformé, et, autre sainte Claire, à la suite d'un saint François d'Assise, aurait remué comme lui des foules et parlé dans le désert aux petits oiseaux.

Voilà, en effet, madame de Krüdner telle qu'elle aurait dû venir pour remplir toute sa destinée, pour ne pas être seulement un romancier charmant, et bientôt une illuminée qui fit sourire, pour ne pas manquer, comme il lui est arrivé, cette seconde partie de son rôle et d'une vie qu'elle avait voulu rendre sans réserve à Dieu, à la charité, à l'œuvre de la sainte parole, au salut et au renouvellement du monde. Mais qu'y faire? elle était née au plein milieu du dix-huitième siècle; les descendants de l'ordre teutonique étaient devenus luthériens; luthérienne donc, et puis femme d'ambassadeur, elle eut à essuyer d'abord toute cette vie de monde, de scepticisme et de plaisirs; et lorsqu'elle y échappa, lorsque la flamme des événements publics vint éprendre cette âme si fervente sous une enveloppe si frêle, et lui fit croire à l'heure

de prédire, de frapper tour à tour et de consoler, il se trouva que bien peu l'entendirent; qu'elle fut comme la prophétesse stérile d'Ilion en cendres; que ceux mêmes que sa rapide éloquence de cœur avait un moment saisis, comme la poussière éparse que la nue électrique enlève, elle passée, retombèrent; et qu'elle-même, sans ordre fixe, sans discipline, sans tradition, soulevée par le souffle ardent des catastrophes, et n'ayant entrevu que des lueurs, perdit aussitôt la trace de l'avenir, et mourut dans une Crimée, sans rien laisser, sans rien servir, flocon de neige apporté et remporté par l'aquilon, un simple éclair et un cri de plus dans le vaste orage!

La dernière limite où l'on conçoit madame de Krüdner possible avec ses facultés complètes et toute la convenance de son développement, c'est la fin du seizième ou le commencement du dix-septième siècle. Elle aurait pu alors, comme sainte Thérèse, et un peu plus tard comme madame de Chantal, trouver encore appui à l'une des colonnes subsistantes du grand édifice catholique ébranlé; elle aurait rouvert une route monastique nouvelle dans la ligne encore indiquée des saintes carrières. Elle aurait eu,

à ses moments de vertige et d'obscurcissement, ces savants et sûrs docteurs des âmes, un saint François de Borgia, un vénérable Pierre d'Alcantara, un saint François de Sales. Je ne lui aurais pas conseillé de venir plus tard, même au temps de l'adorable Fénélon, qui eût déjà un peu trop abondé en son sens et peut-être bercé sa chimère [1]. Mais, de nos jours, qu'est-ce? où furent ses guides? Faible femme en ses plus beaux élans, vase débordé d'amour, où puisa-t-elle sa doctrine? Roseau parlant, mais agité par tous les vents qui se combattent, à qui demandait-elle le souffle pur de la parole? Je cherche, et ne vois pas à ses côtés l'ombre même d'un Fénélon; ce ne sont qu'apôtres à l'aventure. Qu'on la presse de questions, qu'on la pousse sur les moyens, sur le but, sur la tradition légitime et le symbole, la voilà qui s'arrête; son abondance de cœur lui fait défaut, et elle se retourne, en l'interrogeant, vers M. Empeytas.

[1] Il n'aurait pas fallu non plus que Mme de Krüdner, même en venant au XIIIe siècle, eût vécu trop avant dans ce siècle et jusqu'au moment où des mystiques commencèrent de prêcher l'*Évangile éternel*. Son imagination, toujours périlleuse, aurait pu s'échapper de ce côté, si voisin de la pente de ses rêves.

Pour nous, au reste, qui avons à l'envisager surtout comme auteur d'un délicieux ouvrage, elle est assez complète, et l'inachèvement même de sa destinée devient un tour romanesque de plus. Puisqu'elle n'a pas été une sainte, *Valérie* demeure son titre principal, celui autour duquel, bon gré mal gré, se rattache sa vie. Sans plus donc chercher à la déplacer en idée et à la transporter par delà les lointains de l'horizon, nous allons l'envisager et la suivre dans ce qu'il lui a été permis d'être au jour qu'elle a vécu.

Née à Riga, aux bords de la Baltique, vers l'année où madame de Staël naissait en France, madame Juliana de Krüdner, fille du baron de Vietingoff, un des grands seigneurs du pays, et d'une famille qu'avait récemment encore illustrée le maréchal de Munich, eut une première enfance telle qu'elle s'est plu à la peindre dans les souvenirs de sa Valérie. Elle fut élevée d'abord au sein d'une campagne pittoresque et sauvage : ce charmant petit lac où le vent jetait quelquefois les pommes de pin de la forêt, et où elle conduisait, en se jouant, une barque légère ; ces sorbiers, amis des oiseaux ; ces pyramides de sapins tout peuplés d'écureuils qui

se miraient dans les ondes ; ces plaintes des joncs, ces rayons de lune sur les bouleaux pâlissants ; tel fut le fond de tableau à jamais cher où se déclara son innocente et déjà passionnée rêverie. Les élégances du monde et de la société s'y joignirent bientôt. La haute noblesse du Nord était alors attirée par un attrait invincible vers Paris, vers cette Athènes des arts et des plaisirs. Les princes et les rois s'honoraient d'y venir passer quelques instants, et d'y prendre, pour ainsi dire, leurs grades de beaux esprits ou d'esprits forts. Leurs ambassadeurs étaient eux-mêmes un des ornements essentiels de la philosophie et de la conversation française : on se rappelle sur quel pied distingué y vivaient le baron de Gleichen, ambassadeur de Danemark, et celui de Suède, le comte de Creutz. La jeune Livonienne, lorsqu'elle vint de bonne heure à Paris, y vit la continuation de ce monde. Mariée à quatorze ans au baron de Krüdner, son parent, qui, bien que jeune encore, avait un bon nombre d'années plus qu'elle, elle ne paraît s'être jamais plus occupée de lui que lorsqu'elle l'a peint, en l'idéalisant un peu, dans le personnage du *Comte*, époux de Valérie. C'était l'habitude alors dans ces

mœurs de grande compagnie : un mari vous donnait un nom définitif, une situation et une contenance convenable et commode ; il ne prétendait guère à rien de plus, et de lui, passé ce point, dans la vie de la femme célèbre, il n'était jamais fait mention. On le découvrait tout au plus de profil ou le dos tourné, dans le coin du prochain roman. M. de Krüdner, ambassadeur pour la Russie en diverses cours de l'Europe, y introduisit successivement la personne qui nous occupe, et qui partout ravissait les cœurs sous ses pas.

Les particularités de sa première vie sont déjà bien loin : elle avait atteint vingt ans avant que la Révolution française eût commencé ; n'ayant encore aucune célébrité ni prétention littéraire, elle était simplement une femme à la mode ; tout ce que sa grâce, son esprit et son âme ne manquèrent pas alors d'inspirer ou de ressentir, n'a laissé que des traces légères comme elle. Il serait vain et fastidieux de les rechercher autre part que dans *Valérie*, qui en réunit, comme en un miroir, tous les rayons les plus purs.

Il ne paraît pas que la Révolution française, en éclatant, ait dérangé la vie et la tournure,

encore toute mondaine, de celle que plus tard les événements de la fin devaient tant exalter. Ses passions, ses tendresses et ses gaîtés lui faisaient encore trop de bruit dans cet âge heureux, pour qu'elle entendît autre chose. La partie profonde de son âme était (pour me servir d'une expression de *Valérie*) comme ces sources dont le bruit se perd dans l'activité et dans les autres bruits du jour, et qui ne reprennent le dessus qu'aux approches du soir. Malgré 89, malgré 93, quand déjà des voix prophétiques et bibliques devenaient distinctes; quand Saint-Martin, moins inconnu qu'auparavant, écrivait son *Éclair*; quand de Maistre lançait ses premières et hautes menaces; quand madame de Staël arrivait, en parlant de *sentiment*, à de puissants éclats d'éloquence politique, madame de Krüdner ne paraît pas avoir cessé de voir dans Paris, dans ce qu'elle traitera finalement comme Ninive, une continuelle Athènes.

Une lettre de février 93, écrite par elle de Leipsick à Bernardin de St-Pierre [1], prouve seulement que de grandes douleurs person-

[1] *Œuvres complètes*, t. XII, édit. de M. Aimé Martin.

nelles, la mort d'un père, quelque secret déchirement d'une autre nature peut-être, le climat aussi de Livonie, avaient, durant les quatorze derniers mois, porté dans cette organisation nerveuse un ébranlement dont elle commençait enfin à revenir. « La fièvre qui brûlait mon sang, dit-elle, a disparu ; mon cerveau n'est plus affecté comme il l'était autrefois, et l'espérance et la nature descendent derechef sur mon âme soulevée par d'amers chagrins et de terribles orages. Oui ! la nature m'offre encore ses douces et consolantes distractions ! elle n'est plus recouverte à mes yeux d'un voile funèbre... En reprenant mes facultés, en recouvrant mes souvenirs, ma pensée a volé vers vous... Quelle est votre existence dans un moment de troubles si universels ? » Ce mot est le seul de la lettre qui fasse allusion à l'état des événements publics. M. de Krüdner occupait alors en Danemark son poste d'ambassadeur. Quant à elle, d'accord avec lui, elle devait habiter Leipsick pour l'éducation de son fils. Mais son premier regard, aussitôt sa vie morale renaissante, se reportait vers l'auteur de *Paul et Virginie* (de Virginie qui sera un jour pour Valérie une sœur), et vers Paris.

Elle y revint après plusieurs voyages à travers l'Europe, en 1801, à ce moment de paix et de renaissance brillante de la société et des lettres. Elle était assez jeune et belle toujours, délicieuse de grâce, petite, blanche, blonde, de ces cheveux *d'un blond cendré qui ne sont qu'à Valérie*, avec des yeux d'un bleu sombre; une voix tendre, un parler plein de douceur et de chant, comme c'est le charme des femmes livoniennes; une valse enivrante, une danse admirée. Ses toilettes n'allaient qu'à elle; son imagination les composait sans cesse, et il lui en est échappé quelques secrets. Qu'on se rappelle la danse du châle, et cette toilette de bal dans laquelle on pose sur les cheveux blonds de Valérie une douce guirlande bleue de mauves. Telle je me l'imagine toujours, entrant vivement en quelque soirée splendide, au milieu d'un chant de Garat : chacun se retourne au bruit aérien de ses pas; on crut voir la Musique elle-même.

C'est à Paris, où venait de paraître *René;* c'est à Berlin, où elle retourna bientôt, et où elle recevait à chaque courrier des caisses de parures nouvélles; c'est là, et pendant que madame de Staël de son côté publiait en France

Delphine, que madame de Krüdner, rassemblant des souvenirs déjà anciens, et peut-être aussi des pages écrites précédemment, se mit à composer *Valérie.*

Valérie parut en l'an XII (1804), sans nom d'auteur, à Paris. Quand madame de Staël, en pleine célébrité, et hautement accueillie par l'école française du dix-huitième siècle, commençait à tourner à l'Allemagne, madame de Krüdner, Allemande, et malgré la littérature alors si glorieuse de son pays, n'avait d'yeux que vers le nôtre. Dans cette langue préférée, elle nous envoyait un petit chef-d'œuvre, où les teintes du Nord venaient, sans confusion, enrichir, étendre le genre des La Fayette et des Souza. Après St-Preux, après Werther, après René, elle sut être elle-même, à la fois de son pays et du nôtre, et introduire son mélancolique scandinave dans le vrai style de la France. Gustave, au plus fort de son délire amoureux, écrit sur son journal : « J'ai avec moi quelques auteurs favoris ; j'ai les odes de Klopstock, Gray, Racine ; je lis peu, mais ils me font rêver au delà de la vie... » Remarquez, Gray, et surtout Racine, après Klopstock ; cela se tempère. Dans *Valérie*, en effet, plus que chez

madame de Staël, l'inspiration germanique, si sentimentale qu'elle soit, se corrige en s'exprimant, et, pour ainsi dire, se termine avec un certain goût toujours, et par une certaine forme discrète et française. Ce qui, à l'origine, serait aisément devenu une ode de Klopstock, nous arrive dans quelques sons du langage de *Bérénice.*

Delphine est certainement un livre plein de puissance, de passion, de détails éloquents; mais l'ensemble laisse beaucoup à désirer, et, chemin faisant, l'impression du lecteur est souvent déconcertée et confuse. Les livres, au contraire, qui sont exécutés fidèlement, selon leur propre pensée, et dont la lecture compose dans l'esprit comme un tableau continu qui s'achève jusqu'au dernier trait, sans que le crayon se brise, ou que les couleurs se brouillent; ces livres, quelle que soit leur dimension, ont une valeur d'art supérieure, car ils sont en eux-mêmes complets. Je lisais l'autre jour dans un recueil inédit de pensées : « La faculté poétique n'est autre chose que le don et l'art de produire chaque sentiment vrai, *en fleur*, selon sa mesure, depuis le lis royal et le dalhia jusqu'à la pâquerette. » Ce qui est dit là de la

poésie, à proprement parler, peut s'appliquer à toute œuvre créée et composée, où l'idée du beau se réfléchit. *Eugène de Rothelin* est certes un tableau de moindre dimension, et, si l'on veut, de moindre *portée* que *Delphine;* mais c'est un chef-d'œuvre en son genre et dans sa mesure. Une petite rivière brillante, aux ondes perlées, encaissée à merveille, et courant sur un lit de sable fin, sous une atmosphère transparente, a son prix; et comme beauté, à l'œil du peintre, elle est supérieure au fleuve plus large, mais inégal, brisé, et tout d'un coup vaseux ou brumeux. Si nous nous reportons aux maîtres, Jean-Jacques, voulant recommander pour les finesses de cœur la quatrième partie de sa *Nouvelle Héloïse*, n'a pas dédaigné de la rapprocher de *la Princesse de Clèves* [1], et il paraît envisager celle-ci comme modèle. Il avait raison de le croire, et aujourd'hui même, comme charme, sinon comme puissance, plus peut-être que *la Nouvelle Héloïse*, *la Princesse de Clèves* demeure. C'est ainsi qu'*Eugène de Rothelin*, *Valérie* et *Adolphe* sont des pièces d'une qualité et d'un prix fort au-dessus de leur

[1] *Confessions*, partie II, liv. XI.

volume. *Valérie*, au reste, par l'ordre des pensées et des sentiments, n'est inférieure à aucun roman de plus grande composition ; mais surtout elle a gardé, sans y songer, la proportion naturelle, l'unité véritable ; elle a, comme avait la personne de son auteur, le charme infini de l'ensemble.

Valérie a des côtés durables en même temps que des endroits de mode et déjà passés. Il y a eu dans le roman des talents très-remarquables, qui n'ont eu que des succès viagers, et dont les productions, exaltées d'abord, se sont évanouies à quelques années de là. Mademoiselle de Scudéry et madame Cottin, malgré le grand esprit de l'une et le pathétique d'action de l'autre, sont tout à fait passées. Pas une œuvre d'elles qu'on puisse relire autrement que par curiosité, pour savoir les modes de la sensibilité de nos mères. Madame de Montolieu est encore ainsi : *Caroline de Lichtfield*, qui a tant charmé une première fois à quinze ans, ne peut se relire, pas plus que *Claire d'Albe*. *Valérie*, au contraire, a un coin durable et à jamais touchant ; c'est une de ces lectures qu'on peut se donner jusqu'à trois fois dans sa vie, aux différents âges.

La situation de ce roman est simple, la même que dans *Werther* : un jeune homme qui devient amoureux de la femme de son ami. Mais on sent ici, à travers le déguisement et l'idéal, une réalité particulière qui donne au récit une vie non empruntée. Werther se tuerait quand même il n'aimerait pas Charlotte ; il se tuerait pour l'infini, pour l'absolu, pour la nature ; Gustave ne meurt en effet que d'aimer Valérie. La naissance de cet amour, ses progrès, ce souffle de tous les sentiments purs qui y conspirent, remplissent à souhait toute la première moitié : des scènes variées, des images gracieuses, expriment et figurent avec bonheur cette situation d'un amour orageux et dévorant à côté d'une amitié innocente et qui ignore. Ainsi, quand à Venise, au bal de la Villa-Pisani, Gustave, qui n'y est pas allé, passant auprès d'un pavillon, entend la musique, et, monté sur un grand vase de fleurs, atteint la fenêtre pour regarder ; quand il assiste du dehors à la merveilleuse danse du châle dansée par Valérie, et qu'à la fin, enivré et hors de lui, à l'aspect de Valérie qui s'approche de la fenêtre, il colle sa lèvre sur le carreau que touche en dedans le bras de celle qu'il aime,

il lui semble respirer des torrents de feu ; mais Valérie, elle, n'a rien senti, rien aperçu. Quel symbole plus parfait de leurs destinées, et de tant de destinées plus ou moins pareilles ! Une simple glace entre eux deux : d'un côté le feu brûlant, de l'autre l'affectueuse indifférence ! — Ainsi encore, quand, le jour de la fête de Valérie, le Comte étant près de la gronder, Gustave envoie un jeune enfant lui souhaiter la fête, et rappelle ainsi au Comte de ne pas l'affliger ce jour-là, Valérie est touchée ; elle embrasse l'enfant et le renvoie à Gustave, qui l'embrasse sur la joue au même endroit, et qui y trouve une larme : « Oui, Valérie, s'écrie-t-il en lui-même, tu ne peux m'envoyer, me donner que des larmes [1]. » Cette même idée de

[1] Cet enfant, innocent messager d'un baiser et d'une larme, rappelle une petite pièce du minnesinger allemand Hadloub, traduite par M. Marmier (*Revue de Paris*, 2 avril 1837), et ce fragment d'André Chénier, sans doute d'origine grecque : *J'étais un jeune enfant, qu'elle était grande et belle*, etc., etc. Notons les nuances et les progrès de l'idée. Dans André Chénier imitant quelque épigramme grecque, le seul sentiment exprimé est celui de la beauté superbe et des rivaux confus. Dans Hadloub, ce qui ressort, c'est surtout la douleur de l'amant respectueux et timide, dont les lèvres vont chercher les traces adorées; l'amour chevaleresque, que couronnera Pétrarque, vient déjà d'éclore. Mais

séparation et de deuil, cet anneau nuptial qu'il sent au doigt de Valérie dès qu'il lui tient la

ils n'ont eu ni l'un ni l'autre l'idée de cette larme sur la joue de l'enfant qui est dans *Valérie*. Voici la pièce de Hadloub, traduite en vers, avec cette dernière idée de plus, et dans un style légèrement rajeuni du XVIe siècle, où l'on peut supposer que quelque Clotilde de Surville, voisine de Ronsard et de Baïf, ou mieux quelque Marie Stuart la rima :

Vite me quittant pour Elle,
Le jeune enfant qu'elle appelle
Proche son sein se plaça.
Elle prit sa tête blonde,
Serra sa bouchette ronde,
O malheur ! et l'embrassa.

Et lui, comme un ami tendre,
L'enlaçait, d'un air d'entendre
Ce bonheur qu'on me défend.
J'admirais avec envie,
Et j'aurais donné ma vie
Pour être l'heureux enfant.

Puis, Elle aussitôt sortie,
Je pris l'enfant à partie,
Et me mis à lui poser,
Aux traces qu'elle avait faites,
Mes humbles lèvres sujettes :
Même lieu, même baiser.

Mais, quand j'y cherchais le bâme (*baume*)
Et le nectar de son âme,
Une larme j'y trouvai.
Voilà donc ce que m'envoie,
Ce que nous promet de joie
Le meilleur jour achevé !

main, reparaît sous une nouvelle forme à chaque scène touchante.

Le portrait de Valérie elle-même revient, repasse sans cesse à travers cela, dans toutes les situations, dans toutes les poses, souriant, attristé, mobile, et comme amoureusement répété par mille glaces fidèles.

La seconde moitié offre quelques défauts qui tiennent au romanesque : je crois sentir que l'*invention* y commence. La fin, en effet, de ces romans intimes, puisés dans le souvenir, n'est guère jamais conforme à la réalité. Ils sont vrais à moitié, aux trois quarts ; mais il faut les continuer, les achever par l'idéal, ce qui exige une attention extrême, pour ne pas cesser de paraître naturel. Il faut faire mourir en toute vraisemblance son héros, tandis qu'il vit demi-guéri quelque part, à Bade ou à Genève. Il y a dans cette seconde moitié un endroit où Gustave, près de quitter Valérie, et l'entretenant avec trouble, se blesse tout d'un coup au front en s'appuyant contre une fenêtre : c'est là une blessure un peu illusoire et de convention ; le plus délicat des amants ne saurait se blesser ainsi. Un peu après, quand Gustave, passant, durant la nuit, près de la chambre de Valérie

chastement sommeillante, ne peut résister au désir de la regarder encore une fois, et qu'il l'entend murmurer en songe les mots de *Gustave* et de *mort;* c'est là un songe officiel de roman, c'est de la fable sentimentale toute pure, couleur de 1803. Heureusement, le vrai de la situation de Gustave se retrouve bientôt. Un des endroits les mieux touchés est celui où Valérie en gondole, légèrement effrayée, et qui vient de mettre familièrement sur son cœur la main de Gustave, au moindre effroi sérieux se précipite sur le sein du Comte : « Oh ! que je sentis bien alors tout mon néant, et tout ce qui nous séparait ! » Lorsque Gustave s'en est allé seul avec sa blessure dans les montagnes ; quand, durant les mois d'automne qui précèdent sa mort, il s'enivre éperdument de sa rêverie et des brises sauvages ; quand il devient presque René, comme il s'en distingue aussitôt, et reste lui-même encore, par cette image gracieuse de l'amandier auquel il se compare, de l'amandier exilé au milieu d'une nature trop forte, et qui pourtant a donné des fleurs que le vent disperse au précipice ! Comme on retrouve là cette frêle et tendre adolescence jetée au bord de l'abîme, cette nature d'âme aimable,

mystique, ossianesque, parente de Swedenborg, amante du sacrifice, ce jeune homme qui, comme René, a dépassé son âge, qui n'en a su avoir ni l'esprit, ni le bonheur, ni les défauts, mais que le Comte, d'une voix moins austère que le père Aubry pour Chactas, conviait seulement à ces douces affections qui sont les grâces de la vie, et qui fondent ensemble notre sensibilité et nos vertus!... Gustave, qui, à certains moments de sa solitude enthousiaste, se rapproche aussi de Werther; qui égale même cette voix éloquente et poétique, en cette espèce d'hymne où il s'écrie : « *Je me promène dans ces montagnes parfumées par la lavande*, » etc., etc.; Gustave s'en distingue encore à temps et demeure lui-même, rejetant l'idée de se frapper, pieux, innocent et pur jusque dans son égarement, rendant grâces jusque dans son désespoir. En un mot, Gustave réussit véritablement à laisser dans l'âme du lecteur, comme dans celle de Valérie, ce qu'il ambitionne le plus, *quelques larmes seulement*, et un de ces souvenirs qui durent toute la vie, et qui honorent ceux qui sont capables de les avoir.

M. Marmier, qui a écrit sur madame de

Krüdner un morceau senti [1], a très-bien remarqué dans *Valérie* nombre de pensées déjà profondes et religieuses, qui font entrevoir la femme d'avenir sous le voile des premières élégances. J'en veux citer aussi quelques traits qui sont des présages:

« Son corps délicat est une fleur que le plus léger souffle fait incliner, et son âme forte et courageuse braverait la mort pour la vertu et pour l'amour. »

« .... Non, poursuivis-je, la beauté n'est vraiment irrésistible qu'en nous expliquant quelque chose de moins passager qu'elle, qu'en nous faisant rêver à ce qui fait le charme de la vie au delà du moment fugitif où nous sommes séduits par elle; il faut que l'âme la retrouve quand les sens l'ont assez aperçue. »

« Tu le sais, mon ami, écrit Gustave, j'ai besoin d'aimer les hommes; je les crois en général estimables, et, si cela n'était pas, la société depuis longtemps ne serait-elle pas détruite? L'ordre subsiste dans l'univers, la vertu est donc la plus forte. Mais le grand monde, cette classe que l'ambition, les grandeurs et la ri-

[1] *Revue germanique*, juillet 1833.

chesse séparent tant du reste de l'humanité, le grand monde me paraît une arène hérissée de lances, où, à chaque pas, on craint d'être blessé; la défiance, l'égoïsme et l'amour-propre, ces ennemis-nés de tout ce qui est grand et beau, veillent sans cesse à l'entrée de cette arène, et y donnent des lois qui étouffent ces mouvements généreux et aimables par lesquels l'âme s'élève, devient meilleure, et par conséquent plus heureuse. J'ai souvent réfléchi aux causes qui font que tous ceux qui vivent dans le grand monde finissent par se détester les uns les autres, et meurent presque tous en calomniant la vie. Il existe peu de méchants; ceux qui ne sont pas retenus par la conscience le sont par la société; l'honneur, cette fière et délicate production de la vertu, l'honneur garde les avenues du cœur et repousse les actions viles et basses, comme l'instinct naturel repousse les actions atroces. Chacun de ces hommes séparément n'a-t-il pas presque toujours quelques qualités, quelques vertus? Qu'est-ce qui produit donc cette foule de vices qui nous blessent sans cesse? C'est que l'indifférence pour le bien est la plus dangereuse des immoralités!... »

On le voit, madame de Krüdner, en substituant ici son expérience à celle de Gustave, s'exprime déjà dans cette page avec le sérieux de ses prédications futures. Elle y dénonce la plaie qui n'est pas seulement celle du grand monde, mais du monde entier, cette vieille plaie de Pilate, que Dante punissait par l'*enfer des tièdes*, et que, de nos jours, tant de novateurs généreux, à commencer par elle, se sont fatigués à insulter.

Le style de *Valérie* a, comme les scènes mêmes qu'il retrace, quelques fausses couleurs de la mode sentimentale du temps. Je ne saurais aimer que le Comte envoie, pour le tombeau de son fils, une belle table de marbre de Carrare, *rose* (dit-il) *comme la jeunesse, et veinée de noir comme la vie.* Mais ces défauts de goût y sont rares, aussi bien que quelques locutions vicieuses (*en imposer* pour *imposer*), qu'un trait de plume corrigerait. Le style de ce charmant livre est au total excellent, eu égard au genre peu sévère; il a le nombre, le rhythme, la vivacité du tour, un perpétuel et parfait sentiment de la phrase française.

Le succès de *Valérie* fut prodigieux, en France et en Allemagne, dans la haute société.

On trouve, dans l'interminable fatras intitulé *Mélanges militaires, littéraires et sentimentaires* du prince de Ligne, une suite de *Valérie*, qui n'est qu'une plaisanterie de cet homme d'esprit, par trop écrivain de qualité. La charmante princesse Serge Galitzin, dit-il, n'ayant pu souper chez lui, tant la lecture de *Valérie* l'avait mise en larmes, il voulut lever cet obstacle pour le lendemain, en lui envoyant une fin rassurante, où Gustave ressuscite. C'est une parodie dont le sel fort léger s'est dès longtemps évaporé. On sut d'ailleurs un gré médiocre à madame de Krüdner, dans le monde allemand poétique, d'avoir déserté sa langue pour la nôtre, et Goëthe a lui-même exprimé quelque part le regret qu'une femme de ce talent eût passé à la France.

Pourtant le mouvement teutonique de réaction contre la France, ou du moins contre l'homme qui la tenait en sa main, allait bientôt gagner madame de Krüdner, et la pousser par dégrés jusqu'au rôle où on l'a vue finalement. Déjà, dans *Valérie*, il y a trace de quelque opposition au Consul, à l'endroit des réflexions du Comte sur les tableaux et les statues des grands maîtres qu'il faut voir en Italie même, sous leur

ciel, et qu'il serait déraisonnable de déplacer. Le meurtre du duc d'Enghien ajouta l'indignation à ce premier sentiment indisposé. Le séjour à Berlin, l'intimité avec la reine de Prusse et les événements de 1806 y mirent le comble; c'est vers ce temps, et en Suède, je crois, au milieu d'une vie encore toute brillante, mais à l'âge où l'irréparable jeunesse s'enfuit, qu'une révolution s'opéra dans l'esprit de madame de Krüdner; qu'un rayon de la Grâce, disait-elle, la toucha, et qu'elle se tourna vers la religion, bien que pourtant d'abord avec des nuances légèrement humaines, et sans le caractère absolu et prophétique qui ne se décida que plus tard. On peut voir au tome second des Mémoires de mademoiselle Cochelet, et se détachant dans des pages fort plates, une admirable lettre d'elle, datée de Riga, décembre 1809 [1], qui marque parfaitement le point où se trouvait portée alors cette âme merveilleuse. Si elle ne prophétisait pas encore, elle prêchait déjà ses amis avec tout le zèle et l'obsession d'une sainte tendresse. Son influence chrétienne sur la reine de Prusse, son dévoûment sans bornes à cette héroïque et tou-

[1] Cette lettre est imprimée à la fin du volume.

chante infortune, et les bienfaits de consolation, d'espoir céleste dont elle l'environna, sont suffisamment attestés. Il paraît qu'à cette époque elle avait composé d'autres ouvrages qui n'ont jamais été publiés ; elle cite, dans sa lettre à mademoiselle Cochelet, une *Othilde*, par laquelle elle aurait voulu retracer le dévoûment chevaleresque du moyen-âge : « Oh! que vous aimeriez cet ouvrage! écrit-elle naïvement ; il a été fait avec le ciel ; voilà pourquoi j'ose dire qu'il y a des beautés. » En se replaçant ainsi au moyen-âge, aux horizons de la croisade teutonique et chrétienne, il semblait que madame de Krüdner revenait par instinct à ses origines naturelles.

Un grand poëte, le Tasse, sujet à l'illusion comme madame de Krüdner et idéalement touchant comme elle, dut, ce me semble, offrir à sa pensée, dans le tableau qu'elle essaya, quelques tons de la même harmonie, et je me figure que cette *Othilde* pouvait être écrite et conçue dans la couleur de Clorinde baptisée.

Madame de Krüdner passa ces années de transition à parcourir l'Allemagne, tantôt à Bade, avec des retours de monde, tantôt visitant des frères moraves, tantôt écoutant, à

Carlsruhe, l'illuminé Jung Stilling et prêchant avec lui les pauvres [1]. Elle travaillait à s'élever, à se détacher de plus en plus, suivant son nouveau langage, des pensées des *hommes du torrent*; mais elle changea moins qu'elle ne le crut. Si l'on a pu dire de la conversion de quelques âmes tendres à Dieu : *C'est de l'amour encore*, il semble que le mot aurait dû être trouvé tout exprès pour elle. Elle portait dans ses nouvelles voies et dans cette *royale route de l'âme*, comme elle disait d'après Platon, toute la sensibilité et l'imagination affectueuse de sa première habitude, et comme la séduction de sa première manière. L'inépuisable besoin de plaire s'était changé en un immense besoin d'aimer, ou même s'y continuait toujours [2].

[1] On peut lire quelques détails sur le séjour de Mme de Krüdner dans le grand-duché de Bade, pages V et suivantes de l'*Éclaircissement* qui précède le tome X de l'Histoire de France sous Napoléon, par M. Bignon.

[2] On rapporte (et c'était déjà dans ses années de conversion) qu'un homme distingué qui venait souvent chez elle, épris des charmes de sa fille qui lui ressemblait avec jeunesse, s'ouvrit et parla à la mère, un jour, de l'émotion qu'il découvrait en lui depuis quelque temps, des espérances qu'il n'osait former; et Mme de Krüdner, à ce discours assez long et assez embarrassé, avait tantôt répondu oui et tantôt gardé le silence; mais tout d'un coup, à la fin, quand le nom de

Les événements de 1813 achevèrent d'éclairer, de dessiner la mission que madame de Krüdner se figurait avoir reçue, et ce mouvement de l'Allemagne régénérée qui produisait tant de guerriers enthousiastes, de poëtes nationaux, de pamphlétaires éloquents, l'amena aussi à son rang, elle, la Velléda évangélique, la prophétesse du Nord. Outre le caractère religieux qu'elle revêt et qui la distingue, ce qu'a de particulier le rôle de madame de Krüdner, entre tous les enthousiasmes teutoniques d'alors, c'est qu'elle s'appuie plutôt sur l'extrême Nord, sur la Russie, et, comme elle dit, sur les peuples de l'aquilon ; elle les concilie dans son cœur avec un ardent amour de la France. Son imagination frappée va chercher la ressource et la renaissance de la civilisation par delà l'antique Germanie même, dans ce qui était la barbarie glacée et qui est devenu, selon elle, le

sa fille fut prononcé, elle s'évanouit : elle avait cru qu'il s'était agi d'elle-même. — Au reste, pour bien entendre, selon la mesure qui convient, ce reste de facilité romanesque chez Mme de Krüdner au début de sa conversion, et aussi la décence toujours conservée au milieu de ses inconséquences du monde, il faut ne pas oublier ce mélange particulier en elle de la légèreté et de la pureté livoniennes qui explique tout.

réservoir de la pureté perdue. Ce qu'elle appelle de ses vœux, ce qu'elle se peint en vision avec contraste, c'est la revanche et le contre-pied de l'invasion d'Attila, cette fois pour le bien du monde.

Elle passa 1814 à Paris, surtout en Suisse, à Bade, dans la vallée de Lichtenthal, où affluaient sur ses traces les pauvres nourris et consolés; en Alsace, à Strasbourg, où elle vit mourir d'une mort tragique et chrétienne le préfet, M. de Lézai-Marnésia; dans les Vosges, au village du *Banc-de-la-Roche*, fécondé et édifié par Oberlin. Tout ce qu'elle voyait rentrait dans son inspiration et y poussait. Elle ne connaissait encore l'empereur Alexandre qu'indirectement, bien qu'elle l'appelât déjà le *Sauveur universel*, l'*Ange blanc*, et qu'elle l'opposât sans cesse à l'*Ange noir*, Napoléon. La seule pensée de celui-ci, son ombre, lui donnait, dès l'instant qu'elle en parlait, le vertige sacré des prêtresses; elle prédisait à tous venants sa sortie de l'île d'Elbe et les maux qui se déchaîneraient avec lui. Son idée fixe était l'année 15, et elle assignait à cette date prochaine la catastrophe et le renouvellement de la terre.

1815, en justifiant une partie de ses prédic-

tions, exalta sa foi et réalisa son influence politique. Elle avait vu l'empereur Alexandre en Suisse, peu avant les cent-jours, et avait trouvé en lui une nature toute disposée. On avait déjà comparé ce prince à l'autre Alexandre ou à Cyrus; elle rajeunit tout, en le comparant à Jésus-Christ. Elle le croyait sincèrement sans doute; mais un reste d'adresse, d'insinuation flatteuse du monde, s'y mêlait et n'y nuisait pas. Son ascendant, tout d'abord, fut immense. A Paris, aussitôt l'arrivée d'Alexandre, elle devint son conseil habituel [1]. Il sortait de l'Élysée-Bourbon par une porte de jardin, pour aller, tout auprès, chez elle, plusieurs fois le jour, et là ils priaient ensemble, invoquant les lumières de l'Esprit. Elle a confessé alors à un ami qu'elle avait peine parfois à réprimer ses accès de va-

[1] En 1814, l'empereur Alexandre avait été sous l'influence de son digne précepteur, le général La Harpe, influence purement libérale, à la façon des hommes de 89 et de l'an III; en 1815, lorsqu'il passa sous celle de Mme de Krüdner, il parut bien moins libéral à nos libéraux français, à M. de La Fayette, par exemple, qui relève en ses Mémoires la métamorphose. Mais combien cette seconde influence, mystiquement chrétienne et charitable, lui conservait d'amour de la liberté encore, au prix de ce qui s'opéra en lui lorsqu'elle se fut refroidie à son tour!

nité, quand elle songeait qu'elle était ainsi toute-puissante sur le souverain le plus puissant. Dans les premiers jours de septembre de cette année, une grande revue des troupes russes eut lieu, sous les yeux d'Alexandre, dans les plaines de Vertus en Champagne. Madame de Krüdner, avec son monde, sa fille, son gendre, et le jeune ministre Empeytas, qui la dirigeait, était allée loger au château du Mesnil, près de là. Dès le matin, les voitures de l'empereur la vinrent prendre, et les honneurs que Louis XIV rendit à madame de Maintenon au camp de Compiègne ne surpassent point la vénération avec laquelle le conquérant la traita. Ce n'était pas l'arrière-petite-fille du maréchal de Munich, sa sujette favorite, c'était une envoyée du Ciel qu'il recevait et conduisait dans ses armées. Tête nue, ou tout au plus couverte d'un chapeau de paille qu'elle jetait volontiers; cheveux toujours blonds, séparés et pendants sur les épaules, avec une boucle quelquefois qu'elle ramenait et rattachait au milieu du front; en robe sombre, à taille longue, élégante encore par la manière dont elle la portait, et nouée d'un simple cordon; telle à cette époque on la voyait, telle dans cette plaine elle arriva dès l'aurore,

telle debout, au moment de la prière, elle parut comme un Pierre l'Ermite, au front des troupes prosternées. Elle a écrit et publié dans le temps, au sujet de cette solennité, une petite brochure sous le titre du *Camp de Vertus ;* ses sentiments et ses magnificences de désirs s'y expliquent mieux que nous ne pourrions les interpréter :

« ... Qui ne s'est dit, en *assistant* [1] dans les plaines de Champagne qui ont vu la défaite d'Attila : Une autre verge a été brisée... C'est qu'il n'a jamais existé qu'un seul crime, celui de vouloir se passer du Dieu vivant... Qu'ils ont dû être remplis les immenses vœux de votre cœur, heureux Alexandre, quand, dans cette journée du Ciel, vous avez vu dans ces plaines où, il y a six cents ans, cent mille Français, en présence d'un roi de Navarre [2], virent le supplice de

[1] Il y a ici une incorrection de langage (*assistant* ne se prenant point dans un sens absolu); l'auteur de *Valérie*, en se faisant instrument divin et prophétesse, soignait beaucoup moins son expression. Au temps d'Ausone, saint Paulin, depuis sa conversion, se permit ou même s'imposa toutes sortes d'incorrections dans ses vers.

[2] Thibaut de Champagne probablement, qui fut mêlé aux rigueurs contre les Albigeois, contre les juifs d'Orléans, contre les pastoureaux. On a conservé dans le pays la tradition du supplice des cent quatre-vingts hérétiques immolés au Mont-Aimé, qui domine ces plaines, et dont la tour était encore debout il y a quelques années.

cent quatre-vingts hérétiques à la clarté des torches funèbres ; vous avez vu, dis-je, cent cinquante mille Russes faire amende honorable à la religion de l'amour... Ah ! qui n'a pas, en voyant cette journée du Ciel, vécu avec nous de toutes les espérances ? Qui n'a pas pensé, en voyant Alexandre sous ces grands étendards, à toutes les victoires de la foi, à toutes les leçons de la charité ? Qui a osé douter qu'il n'y ait là de hautes inspirations, et qui n'a dit avec l'Apôtre : « Les choses vieilles sont passées, voici que toutes choses sont faites nouvelles ! »

» Eh ! qui n'a pas eu besoin de quelque chose de nouveau au milieu de tant de ruines ? Les hommes placés sur le haut de l'échelle par les grandes lumières ont vu cette époque à la clarté que jetait sur elle la majesté des Ecritures... La nature l'a confiée à ses observateurs ; les sciences s'en sont doutées ; la politique, couverte de honte, l'a pressentie dans ses chutes...

» Oui, tous, soit en jouissant de ce grand secret, encore voilé comme Isis, soit en tremblant de crainte que le voile des temps ne se déchirât, tous ont eu l'espoir ou la terreur de cette époque...

» Quel cœur, en voyant tout cela, n'a pas aussi battu pour vous, ô France, jadis si

grande, et qui ressortirez plus grande encore de vos désastres! France, qui avez voulu exiler de vos conseils le Tout-Puissant, et avez vu des bras de chair, quoique appuyés sur des empires, tomber d'épouvante et redevenir impuissants!

» Dites aux peuples étonnés que les Français ont été châtiés par leur gloire même; dites aux hommes sans avenir que la poussière qui s'élève retombe pour être rendue à la terre des sépulcres!

» Et vous, France première, antique héritage des Gaules, fille de saint Louis et de tant de saints qui attirèrent sur elle des bénédictions éternelles, et pensée de la chevalerie, dont les rêves ont charmé l'univers, revenez tout entière, car vous êtes vivante d'immortalité! Vous n'êtes point captive dans les liens de la mort, comme tout ce qui n'a eu que le domaine du mal pour régner ou pour servir. »

Et elle finit en montrant la croix laissée dans ces lieux comme un autel magnifique qui doit tout rallier, et qui dira : « Ici fut adoré Jésus-Christ par le héros et l'armée chère à son cœur; ici les peuples de l'Aquilon demandèrent le bonheur de la France. »

Ces pages expriment clairement en quel sens madame de Krüdner concevait et conseillait la *sainte alliance;* mais ce qui était son rêve, ce qui fut un moment celui d'Alexandre, se déconcerta bientôt, et s'évanouit en présence des intérêts contraires et des ambitions positives, qui eurent bon marché de ces nobles chimères.

L'espèce de triomphe de madame de Krüdner au camp de Vertus marqua le plus haut point, et, pour ainsi dire, le sommet lumineux de son influence. On s'en effraya sérieusement, on s'efforça de l'éloigner de l'empereur et de faire en sorte qu'il la vît moins. Lorsque Alexandre eut quitté la France, madame de Krüdner déclina rapidement dans son esprit; cette vénération pieuse qu'il ressentait pour elle finit par l'aversion, par la persécution même.

Ceux qui croient sérieusement à l'intervention de la Providence dans les choses de ce monde ne doivent pas juger avec trop de sourire le rôle et la tentative de madame de Krüdner; il est certain que 1815 fut un moment décisif, et aux esprits religieux il doit sembler que l'épreuve était de force à susciter son témoin mystique et son prophète. Madame de Krüdner s'est moins trompée sur l'importance de 1815

même que sur les conséquences qu'elle en augurait. En ces moments de craquement universel, il arrive, j'imagine, que l'idéal qui est derrière ce monde terrestre se révèle, apparaît rapidement à quelques yeux, et l'on croit qu'il va s'introduire. Mais la fente se referme aussitôt, et l'œil qui avait vu profondément et juste un instant, en continuant de croire aux rayons disparus, s'abuse et n'est plus rempli que de sa propre lumière. Le malheur de certaines âmes, le tort de madame de Krüdner n'est peut-être que d'avoir conçu le beau dans les choses humaines à un certain moment décisif et terrible, où il suffisait en effet d'un grand homme pour l'opérer. Mais l'homme a fait faute, et celui qui concevait le rôle n'est plus que visionnaire. Et nous-mêmes, rêveurs, ne disons-nous pas tous les jours : « Qu'aurait-ce été en 1830, s'il y avait eu au gouvernail un grand cœur ! » Si le noble, l'intéressant, mais trop fragile Alexandre, avait été un Charlemagne véritable, un monarque en tout à la hauteur de sa fortune, madame de Krüdner était plus que justifiée ; mais alors eût-elle été nécessaire? Sa plus grande illusion fut de croire que de telles pen-

sées se conseillent et s'inspirent là où elles ne germeraient pas d'elles-mêmes.

Après tout, sous une forme particulière, dans son langage biblique vague, mais avec un sentiment vivant et nouveau, madame de Krüdner n'a fait autre chose qu'entrevoir à sa manière et proclamer de bonne heure, du sein de l'orage politique, cette plaie du néant de la foi, de l'indifférence et de la misère moderne, qu'avec plus ou moins d'autorité, de génie, d'illusion et de hasard, ont sondée, adoucie, aigrie, déplorée et tourmentée tour à tour ceux qui, en des sens divers, tendent au même but de la grande régénération du monde, Saint-Martin, de Maistre, Saint-Simon, Ballanche, Fourier et La Mennais.

Hors de la politique, l'influence de madame de Krüdner, en 1815, à Paris, son action purement religieuse fut bien passagère, mais également vive et frappante sur ceux mêmes chez qui elle ne durait pas. Tous ceux qui l'approchaient un peu souvent subissaient le charme de sa parole, et prenaient au parfum de son âme abondante et toujours répandue. On en citerait une foule d'exemples. Madame de Lézai-Marnésia, une jeune femme charmante, qui avait vu périr

si affreusement son mari à Strasbourg, s'était remise en sa douleur à madame de Krüdner, et partageait chaque nuit le même cilice, espérant par elle retrouver quelque communication avec celui qu'elle avait perdu, et qui déjà se révélait à la sainte amie plus détachée. Dans le château où elle fut, près du camp de Vertus, tout l'entourage de madame de Krüdner, plus ou moins, prêchait à son exemple; sa fille, son gendre, prêchaient la famille du vieux gentilhomme qui les logeait; la jeune femme de chambre elle-même prêchait le vieux domestique du château. Quelques mots engagés à la rencontre, n'importe à quel sujet et en quel lieu, servaient de texte, et, sur un escalier, sur un perron, au seuil d'un appartement, l'entretien tournait vite en prédication. Le respect pourtant et une sorte d'admiration s'attachaient à elle et corrigeaient l'impression de ses alentours. Bien des railleurs à Paris, qui allaient l'entendre dans son grand salon du faubourg Saint-Honoré, ouvert à tous, revenaient, sinon convaincus, du moins charmés et pénétrés de sa personne. Tel de sa connaissance familière, qui se croyait tenu de résister quand elle était là, prêchait un peu à son exemple dès qu'elle n'y était plus. Elle avait une

éloquence particulièrement admirable et un redoublement de plénitude quand elle parlait des misères humaines chez les grands : « Oh ! combien j'ai habité de palais, disait-elle à une jeune fille bien digne de l'entendre ; oh ! si vous saviez combien de misères et d'angoisses s'y recèlent ! je n'en vois jamais un sans avoir le cœur serré. » Mais c'est surtout quand elle parlait aux pauvres de ces misères qui égalent les leurs, que l'effet de sa parole était souverain. Une fois, à Paris, sollicitée par l'amitié d'un homme de bien, M. de Gérando, elle pénétra, avec l'autorisation du préfet de police, dans la prison de Saint-Lazare, et là elle se trouva en présence de la portion véritablement la plus malade de la société. Elle commença au milieu de ces femmes étonnées et bientôt touchées. Les plaies des puissants furent étalées ; elle frappa son cœur ; elle se confessa aussi grande pécheresse qu'elles toutes ; elle parla de ce Dieu qui, comme elle disait souvent, *l'avait ramassée au milieu des délices du monde*. Cela dura plusieurs heures ; l'effet fut soudain, croissant ; c'étaient des sanglots, des éclats de reconnaissance. Quand elle sortit, les portes étaient assiégées, les corridors remplis d'une double haie. On lui

fit promettre de revenir, d'envoyer de bons livres. Mais d'autres émotions survinrent; elle n'y retourna pas; et c'est dans ce peu de suite que, chez madame de Krüdner, le manque de discipline, d'ordre fixe, et aussi de doctrine arrètée, se fait surtout sentir.

Combien de fois, quand on la pressait sur cette doctrine, quand on lui en demandait la source et les témoignages, quand on disait à ses idées mystiques : « Qui ètes-vous? d'où êtes-vous? » elle se contentait, après les premiers mots, de faire un geste vers Empeytas, qui répondait : « Je vous expliquerai cela; » et le vent de l'inspiration tournait, et de l'explication il n'en était jamais question davantage.

Dans les résultats et les actions de la vie, cette vacillation se retrouvait. Elle eùt peut-être sauvé Labédoyère, si elle avait obéi à une seule pensée. Mais des suggestions diverses se succédaient près d'elle; l'inspiration variait au gré de la dernière personne qu'elle voyait; et l'une de ces personnes, hostile à Labédoyère, avait grand soin de ne la quitter que peu d'instants avant l'heure de l'empereur Alexandre, lequel trouvait la bonne inspiration clémente toute combattue et refroidie.

Sa sensibilité, son imagination, non retenues, se donnaient carrière. Ses illusions sur les choses de fait étaient extrêmes, et souvent piquantes ; elle les avait eues faciles en tout temps. Un jour, en 1815, à quelqu'un qui la venait voir dans la soirée à l'heure de sa prière, elle disait : « De grandes œuvres s'accomplissent ; tout Paris jeûne... » Et cet ami, qui sortait du Palais-Royal où il avait vu tout le monde dîner, ne put la détromper comme il aurait voulu. Ce trait est bien de celle qui, femme du monde, s'était figuré volontiers que *Gustave* ou quelque autre était mort d'amour pour elle [1].

On aime à rechercher quelles furent, à cette époque de 1815, les relations de madame de Krüdner avec quelques personnes célèbres, dont l'âme devait par plus d'un point rencontrer la sienne. Madame de Staël goûtait madame de Krüdner auteur de *Valérie*, mais elle était d'un esprit politique et historique trop pro-

[1] — « Mais quoi? répliquait quelqu'un devant qui elle disait que le jeune homme était mort ; mort? mais il est à Genève ! » — « Oh ! mon très-cher, s'écriait-elle avec sa grâce naturelle, s'il n'est pas mort, il n'en est guère mieux pour cela. »

noncé pour entrer dans son exaltation prophétique, et elle en souriait plutôt. Benjamin Constant, lui, n'en souriait pas. Il vit beaucoup madame de Krüdner en 1815 ; il trouvait près d'elle consolation dans ses crises, et aliment pour toute une partie de son âme. On sait quelles furent alors les vicissitudes politiques de l'illustre publiciste ; ses sentiments religieux n'étaient pas moins agités ; et, à cette limite extrême de la jeunesse, revenant à la charge en lui, ils livraient comme un dernier combat. D'autres troubles secrets s'y joignaient, et formaient un autre dernier orage. C'est près de madame de Krüdner qu'il allait, durant des heures, chercher quelque repos, partager quelque prière. Adolphe toujours le même près de Valérie régénérée. Une bienveillance précieuse nous permet de reproduire quelques lignes qui peignent cette situation intérieure :
« J'ai vu hier madame de Krüdner, écrivait
» Benjamin Constant, d'abord avec du monde,
» ensuite seul pendant plusieurs heures. Elle
» a produit sur moi un effet que je n'avais pas
» éprouvé encore, et ce matin une circonstance
» y a ajouté. Elle m'a envoyé un manuscrit,

» avec prière de vous le communiquer et de ne » le remettre qu'à vous. Je voudrais le lire avec » vous : il m'a fait du bien ; il ne contient pas » des choses très-nouvelles ; ce que tous les » cœurs éprouvent, ou comme bonheur ou » comme besoin, ne saurait être bien neuf ; » mais il a été à mon âme en plus d'un endroit... » Il y a des vérités qui sont triviales, et qui » tout d'un coup m'ont déchiré. Quand j'ai lu » ces mots qui n'ont rien de frappant : « Que » de fois j'enviais ceux qui travaillaient à la » sueur de leur front, ajoutaient un labeur à » l'autre, et se couchaient à la fin de tous ces » jours, sans savoir que l'homme porte en lui » une mine qu'il doit exploiter ! mille fois je me » suis dit : Sois comme les autres ; » j'ai fondu » en larmes. Le souvenir d'une vie si dévastée, » si orageuse, que j'ai moi-même menée contre » tous les écueils avec une sorte de rage, m'a » saisi d'une manière que je ne peux peindre. »

Contradiction piquante et touchante ! en même temps qu'alors, près d'une personne admirée et aimée, il se plaignait d'une certaine rigueur habituelle qu'il eût voulu attendrir, il se faisait l'organe d'une certaine sainteté mys-

tique qu'il essayait de suggérer. Il écrivait : « Je me dis qu'il faut que je sois ainsi pour » vous ramener à la sphère d'idées dans laquelle » je n'ai pas le bonheur d'être tout à fait moi-» même. Mais la lampe ne voit pas sa propre » lumière, et la répand pourtant autour d'elle... » J'avais passé ma journée tout seul, et je n'é-» tais sorti que pour aller voir madame de » Krüdner. L'excellente femme ! elle ne sait » pas tout, mais elle voit qu'une peine affreuse » me consume ; elle m'a gardé trois heures pour » me consoler : elle me disait de prier pour » ceux qui me faisaient souffrir, d'offrir mes » souffrances en expiation pour eux, s'ils en » avaient besoin. » Et ailleurs : « ...Je suis une » lyre que l'orage brise, mais qui, en se bri-» sant, retentit de l'harmonie que vous êtes des-» tinée à écouter..... Je suis destiné à vous » éclairer en me consumant..... Je voudrais » croire, et j'essaye de prier.... » Par malheur pour Benjamin Constant, ces élans qui se ranimaient près de madame de Krüdner, et qui étaient au comble pendant la durée du *Pater* qu'il récitait avec elle, ne se soutinrent pas, et il retomba bientôt au morcellement, à l'ironie, au dégoût des choses, d'où ne le tiraient plus

que par assauts ses nobles passions de citoyen [1].

A sa sortie de France, après 1815, madame de Krüdner traversa successivement divers États de l'Allemagne, émouvant partout à sa voix les populations, et bientôt éconduite par les gouvernements. M. de Bonald l'ayant à ce propos persiflée dans le *Journal des Débats* du 28 mai 1817 d'un ton tout à fait badin [2], une plume amie, qui n'est peut-être autre que celle de Benjamin Constant, la défendit dans le *Journal de Paris* du 30, et rappela au patricien offensant les simples égards qu'au moins il

[1] En fait de relations qu'on aime, indiquons encore que Mme de Krüdner connut M. de Châteaubriand dès l'heure d'*Atala* (1801). Les illustres Mémoires produiront une lettre tout affectueuse, tout empressée, qu'elle lui adressait à Rome sur la nouvelle de la mort de Mme de Beaumont.

[2] M. de Bonald commençait de la sorte : « Mme de Krüdner a été jolie, elle a publié un roman, peut-être le sien ; il s'appelait, je crois, *Valérie*, il était sentimental et passablement ennuyeux. Aujourd'hui qu'elle s'est jetée dans la dévotion mystique, elle fait des prophéties ; c'est encore du roman, mais d'un genre tout opposé....... » Il finissait et concluait du même ton : « L'Évangile en main, j'oserai lui dire que nous aurons toujours des pauvres au milieu de nous, ne fût-ce que de pauvres têtes. » L'anonyme du *Journal de Paris* se permit de trouver ce jeu de mots final plus digne de Potier ou de Brunet que d'un chrétien sérieusement pénétré de l'Évangile.

devait, lui l'homme des races, à la petite-fille du maréchal de Munich. Bientôt, en s'éloignant des échos de la Suisse et de la vallée du Rhin, les accents de madame de Krüdner ne nous arrivèrent plus. Nous la perdrons aussi de vue dans notre récit; ce que nous aurions à ajouter ne serait guère qu'une variante monotone de ce qui précède. Elle publia quelques petits écrits en allemand, dont on peut voir les extraits dans la notice de M. Marmier. Des professeurs d'université imprimèrent le détail des conversations qu'ils avaient eues avec elle. Dans toute cette dernière partie de son apostolat, madame de Krüdner ne me paraît pas différer des nombreux sectaires qui s'élèvent chaque jour en Angleterre et aux États-Unis d'Amérique : l'originalité de son rôle est finie. Ayant obtenu, vers la fin, la permission de se rendre à Saint-Pétersbourg, elle en fut bannie peu après pour s'être déclarée en faveur des Grecs; et elle mourut, en 1824, en Crimée, où elle essayait de fonder une espèce d'établissement pénitentiaire. Honneur et bénédiction à celle qui sut demeurer jusqu'au bout, et sous le scandale de son zèle, un infatigable martyr de la charité!

Mais c'est à la France, pour ne pas être ingrate, qu'il convient surtout de garder le souvenir d'une personne qui, de bonne heure, a tourné vers elle ses regards, qui a embelli sa société, adopté sa langue, orné sa littérature, qui l'a aimée en tout temps comme Marie Stuart l'aima, et qui, trahissant encore le fond de son âme à son heure de mystique ivresse, ne rêva d'autre rôle en la revoyant que celui d'une Jeanne d'Arc de la paix, de l'union et de la miséricorde.

SAINTE-BEUVE.

VALÉRIE.

PRÉFACE.

Je me trouvais, il y a quelques années, dans une des plus belles provinces du Danemark : la nature, tour à tour sauvage et riante, souvent sublime, avait jeté dans le magnifique paysage que j'aimais à contempler, là de hautes forêts, ici des lacs tranquilles, tandis que dans l'éloignement la mer du Nord et la mer Baltique roulaient leurs vastes ondes au pied des montagnes de la Suède, et que la rêveuse mélancolie invitait à s'asseoir sur les tombeaux des anciens Scandinaves, placés, d'après l'antique usage de ce peuple, sur des collines et des tertres répandus dans la plaine.

« Rien n'est plus poétique, a dit un éloquent

écrivain, qu'un cœur de seize années. » Sans être aussi jeune, je l'étais cependant ; j'aimais à sentir et à méditer, et souvent je créais autour de moi des tableaux aussi variés que les sites qui m'environnaient. Tantôt je voyais les scènes terribles qui avaient offert au génie de Shakespeare les effrayantes beautés de *Hamlet;* tantôt les images plus douces de la vertu et de l'amour se présentaient à moi, et je voyais les ombres touchantes de Virginie et de Paul : j'aimais à faire revivre ces êtres aimables et infortunés ; j'aimais à leur offrir des ombrages aussi doux que ceux des cocotiers, une nature aussi grande que celle des tropiques, des rivages solitaires et magnifiques comme ceux de la mer des Indes.

Ce fut au milieu de ces rêves, de ces fictions et de ces souvenirs, que je fus surprise un jour par le récit touchant d'une de ces infortunes qui vont chercher au fond du cœur des larmes et des regrets. L'histoire d'un jeune Suédois d'une naissance illustre me fut racontée par la personne même qui avait été la cause innocente de son malheur. J'obtins quelques fragments écrits par lui-même : je ne pus les parcourir qu'à la hâte ; mais je résolus de noter sur-le-champ les

traits principaux qui étaient restés gravés dans ma mémoire. J'obtins après quelques années la permission de les publier : je changeai les noms, les lieux, les temps ; je remplis les lacunes, j'ajoutai les détails qui me parurent nécessaires ; mais, je puis le dire avec vérité, loin d'embellir le caractère de Gustave, je n'ai peut-être pas montré toutes ses vertus ; je craignais de faire trouver invraisemblable ce qui pourtant n'était que vrai. J'ai tâché d'imiter la langue simple et passionnée de Gustave. Si j'avais réussi, je ne douterais pas de l'impression que je pourrais produire ; car, au milieu des plaisirs et de la dissipation qui absorbent la vie, les accents qui nous rendent quelque chose de notre jeunesse ou de nos souvenirs ne nous sont pas indifférents, et nous aimons à être ramenés dans des émotions qui valent mieux que ce que le monde peut nous offrir.

J'ai senti d'avance tous les reproches qu'on pourrait faire à cet ouvrage. Une passion qui n'est point partagée intéresse rarement : il n'y a pas d'événements qui fassent ressortir les situations ; les caractères n'offrent point de contrastes frappants ; tout est renfermé dans un seul développement, un amour ardent et combattu dans

le cœur d'un jeune homme. De là ces répétitions continuelles ; car les fortes passions, on le sait bien, ne peuvent être distraites, et reviennent toujours sur elles-mêmes : de là ces tableaux peut-être trop souvent tirés de la nature. Le solitaire Gustave, étranger au monde, a besoin de converser avec cette amie ; il est d'ailleurs Suédois ; et les peuples du Nord, ainsi qu'on peut le remarquer dans leur littérature, vivent plus avec la nature ; ils l'observent davantage, et peut-être l'aiment-ils mieux. J'ai voulu rester fidèle à toutes ces convenances, persuadée d'ailleurs que, si les passions sont les mêmes dans tous les pays, leur langage n'est pas le même ; qu'il se ressent toujours des mœurs et des habitudes d'un peuple, et qu'en France il est plus modifié par la crainte du ridicule, ou par d'autres considérations qui n'existent pas ailleurs. Qu'on ne s'étonne pas aussi de voir Gustave revenir si souvent aux idées religieuses : son amour est combattu par la vertu, qui a besoin des secours de la religion ; et, d'ailleurs, n'est-il pas naturel d'attacher au ciel des jours qui ont été troublés sur la terre?

Mon sincère désir a été celui de présenter un ouvrage moral, de peindre cette pureté de

mœurs dont on n'offre pas assez de tableaux, et qui est si étroitement liée au bonheur véritable. J'ai pensé qu'il pouvait être utile de montrer que les âmes les plus sujettes à être entraînées par de fortes passions sont aussi celles qui ont reçu le plus de moyens pour leur résister, et que le secret de la sagesse est de les employer à temps. Tout cela avait été bien mieux dit, bien mieux démontré avant moi ; mais on ne résiste guère à l'envie de communiquer aux autres ce qui nous a profondément émus nous-mêmes. Il est un enthousiasme qui est à l'âme ce que le printemps est à la nature : il fait éclore mille sentiments ; il fait verser des larmes auxquelles on croit le pouvoir d'en faire répandre d'autres.

C'était là ma situation en lisant les fragments de Gustave ; et si quelques regards attendris s'attachent sur cet ouvrage, comme sur un ami qui nous a révélé notre propre cœur, ils sauront tout à la fois et m'excuser et me défendre.



VALÉRIE.

LETTRE PREMIÈRE.

Eichstadt, le 10 mars.

Tu dois avoir reçu toutes mes lettres, Ernest : depuis que j'ai quitté Stockholm, je t'ai écrit plusieurs fois. Tu peux me suivre dans ce voyage, qui serait enchanteur s'il ne me séparait pas de toi. Oh ! pourquoi n'avons-nous pu réaliser ces rêves délectables de notre jeune âge, quand notre imagination s'élançait dans ce grand univers, voyait couler d'autres cieux, entendait gronder de plus terribles orages ! quand, assis ensemble sur ce rocher qui se séparait des autres, et qui nous donnait l'idée de l'indépendance et de la fierté, nos cœurs battaient tantôt de mille pressentiments confus, tantôt se rejetaient dans la sombre antiquité, et voyaient sortir de ces ténèbres nos héros favoris ! Où sont-ils ces jours radieux de fortes et de douces émotions? Je t'ai quitté, aimable compagnon de ma jeunesse, sage

ami qui réglais les mouvements trop désordonnés de mon cœur, et endormais mes tumultueux désirs aux accents de ton âme ingénieuse et inspirée ! Cependant, Ernest, je suis quelquefois presque heureux ; il y a un charme enivrant dans ce voyage, qui souvent me ravit ; tout s'accorde bien avec mon cœur, et même avec mon imagination. Tu sais comme j'ai besoin de cette belle faculté, qui prend dans l'avenir de quoi augmenter encore la félicité présente ; de cette enchanteresse qui s'occupe de tous les âges et de toutes les conditions de la vie, qui a des hochets pour les enfants, et donne aux génies supérieurs les clefs du ciel, pour que leurs regards s'enivrent de hautes félicités... Mais où vais-je m'égarer ? Je ne t'ai rien dit encore du comte. Il a reçu toutes ses instructions ; il va décidément à Venise, et cette place est celle qu'il désirait. Il se plaît dans l'idée que nous ne nous séparerons pas, qu'il pourra me guider lui-même dans cette nouvelle carrière où il a voulu que j'entrasse, et qu'il pourra, en achevant lui-même mon éducation, remplir le saint devoir dont il se chargea en m'adoptant. Quel ami, Ernest, que ce second père ! quel homme excellent ! La mort seule a pu interrompre cette amitié qui le liait à celui que j'ai perdu, et le comte se plaît à la continuer religieusement en moi. Il me regarde souvent ; je vois quelquefois

des larmes dans ses yeux : il trouve que je ressemble beaucoup à mon père, que j'ai dans mon regard la même mélancolie ; il me reproche d'être comme lui presque sauvage, et de craindre trop le monde. Je t'ai déjà dit comment j'ai fait la connaissance de la comtesse, de quelle manière touchante il me présenta à Valérie (c'est ainsi qu'elle se nomme, et que je l'appellerai désormais) : d'ailleurs elle veut que je la regarde comme une sœur, et c'est bien là l'impression qu'elle m'a faite. Elle m'impose moins que le comte ; elle a l'air si enfant ! Elle est très-vive, mais sa bonté est extrême. Valérie paraît aimer beaucoup son mari ; je ne m'en étonne pas : quoiqu'il y ait entre eux une grande différence d'âge, on n'y pense jamais. On pourrait trouver quelquefois Valérie trop jeune : on a peine à se persuader qu'elle ait formé un engagement aussi sérieux ; mais jamais le comte ne paraît trop vieux. Il a trente-sept ans, mais il n'a pas l'air de les avoir. On ne sait d'abord ce qu'on aime le plus en lui, ou de sa figure noble et élevée, ou de son esprit, qui est toujours agréable, qui s'aide encore d'une imagination vaste et d'une extrême culture ; mais, en le connaissant davantage, on n'hésite pas : c'est ce qu'il tire de son cœur qu'on préfère ; c'est quand il s'abandonne et qu'il se découvre entièrement, qu'on le trouve si supérieur. Il nous dit quelquefois qu'il ne

peut être aussi jeune dans le monde qu'il l'est avec nous, et que l'exaltation irait mal avec une ambassade.

Si tu savais, Ernest, comme notre voyage est agréable ! Le comte sait tout, connaît tout, et le savoir en lui n'a pas émoussé la sensibilité. Jouir de son cœur, aimer et faire du bonheur des autres le sien propre, voilà sa vie ; aussi ne gêne-t-il personne. Nous avons plusieurs voitures, dont une est découverte ; c'est ordinairement le soir que nous allons dans celle-là. La saison est très-belle. Nous avons traversé de grandes forêts en entrant en Allemagne ; il y avait là quelque chose du pays natal qui nous plaisait beaucoup. Le coucher du soleil surtout nous rappelait à tous des souvenirs différents, que nous nous communiquions quelquefois ; mais le plus souvent nous gardions alors le silence. Les beaux jours sont comme autant de fêtes données au monde ; mais la fin d'un beau jour, comme la fin de la vie, a quelque chose d'attendrissant et de solennel : c'est un cadre où vont se placer tout naturellement les souvenirs, et où tout ce qui tient aux affections paraît plus vif, comme au coucher du soleil les teintes paraissent plus chaudes. Que de fois mon imagination se reporte alors vers nos montagnes ! Je vois à leurs pieds notre antique demeure ; ces créneaux, ces fossés, si longtemps couverts de

glaces sur lesquels nous nous exercions, la lance à la main, à des jeux guerriers, glissant sur cette glace comme sur nos jours, que nous n'apercevions pas. Le printemps revenait; nous escaladions le rocher; nous comptions alors ces vaisseaux qui venaient de nouveau tenter nos mers; nous tâchions de deviner leur pavillon; nous suivions leur vol rapide; nous aurions voulu être sur leurs mâts, comme les oiseaux marins, les suivre dans des régions lointaines. Te rappelles-tu ce beau coucher du soleil, où nous célébrâmes ensemble un grand souvenir? C'était peu après l'équinoxe. Nous avions vu la veille une armée de nuages s'avancer en présageant la tempête; elle fut horrible : tous deux nous tremblions pour un vaisseau que nous avions découvert; la mer était soulevée et menaçait d'engloutir tous ces rivages. A minuit, nous entendîmes les signaux de détresse. Ne doutant pas que le vaisseau n'eût échoué sur un des bancs, mon père fit au plus vite mettre des chaloupes en mer; au moment où il animait les pilotes côtiers, il ne résista pas à nos instances, et, malgré le danger, il nous permit de l'accompagner. Oh! comme nos cœurs battaient! comme nous désirions être partout à la fois! comme nous aurions voulu secourir chacun des passagers! Ce fut alors que tu exposas si généreusement ta vie pour moi. Mais il faut rester fidèle à

ma promesse ; il faut ne point te parler de ce qui te paraît si simple, si naturel; mais au moins laisse-moi ma reconnaissance comme un de mes premiers plaisirs, si ce n'est comme un de mes premiers devoirs, et n'oublions jamais le rocher où nous retournâmes après cette nuit, et d'où nous regardions la mer en remerciant le ciel de notre amitié.

Adieu, Ernest ; il est tard, et nous partons de grand matin.

LETTRE II.

Luben, le 20 mars.

Ernest, plus que jamais elle est dans mon cœur, cette secrète agitation qui tantôt portait mes pas sur les sommets escarpés des Koullen, tantôt sur nos désertes grèves. Ah ! tu le sais, je n'y étais pas seul : la solitude des mers, leur vaste silence ou leur orageuse activité, le vol incertain de l'alcyon, le cri mélancolique de l'oiseau qui aime nos régions glacées, la triste et douce clarté de nos aurores boréales, tout nourrissait les vagues et ravissantes inquiétudes de ma jeunesse. Que de fois, dévoré par la fièvre de mon cœur, j'eusse voulu, comme l'aigle des montagnes, me baigner dans un nuage et renou-

veler ma vie! Que de fois j'eusse voulu me plonger dans l'abîme de ces mers dévorantes, et tirer de tous les éléments, de toutes les secousses, une nouvelle énergie, quand je sentais la mienne s'éteindre au milieu des feux qui me consumaient!

Ernest, j'ai quitté tous ces témoins de mon inquiète existence; mais partout j'en retrouve d'autres : j'ai changé de ciel, mais j'ai emporté avec moi mes fantastiques songes et mes vœux immodérés. Quand tout dort autour de moi, je veille avec eux; et, dans ces nuits d'amour et de mélancolie, que le printemps exhale et remplit de tant de délices, je sens partout cette volupté cachée de la nature, si dangereuse pour l'imagination par le voile même qui la couvre : elle m'enivre et m'abat tour à tour; elle me fait vivre et me tue; elle arrive à moi par tous les objets, et me fait languir après un seul. J'entends le vent de la nuit, il s'endort sur les feuilles, et je crois ouïr encore des pas incertains et timides; mon imagination me peint cet être idéal après lequel je soupire, et je me jette tout entier dans ce pressentiment d'amour et d'extase qui doit remplir le vague de mon cœur. Hélas! serai-je jamais aimé! Verrai-je jamais s'exaucer ces brûlants et ambitieux désirs? Donnerai-je un moment, un seul instant, tout le bonheur que je pourrai sentir?

Vivrai-je de ce don splendide qui fait toucher au ciel? Ah! ce n'est pas tout, Ernest, que de donner, il faut recevoir; ce n'est pas tout de valoir beaucoup, il faut être senti de même. Pour faire mûrir la datte, il faut le sol d'Afrique; pour faire naître ces grandes et profondes émotions qui nous viennent du ciel, il faut trouver sur la terre ces âmes ardentes et rares qui ont reçu la douce, et peut-être la funeste puissance d'aimer comme moi.

LETTRE III.

B...., le 21 mars.

Mon ami, j'ai relu ce matin ma lettre d'hier; j'ai presque hésité à te l'envoyer : non pas que je voulusse jamais te cacher quelque chose, mais parce que je sens que tu me reprocheras avec raison de ne pas chercher, comme je te l'avais promis, à réprimer un peu ce qu'il y a de trop passionné dans mon âme. Ne dois-je pas d'ailleurs cacher cette âme, comme un secret, à la plupart de ceux avec qui je serai appelé à vivre dans le monde? Ne sais-je pas qu'il n'y a plus rien de naturel aux yeux de ces gens-là, que ce qui nous éloigne de la nature, et que je ne leur paraîtrai qu'un insensé en ne leur ressem-

blant pas? Laisse-moi donc errer avec mes chers souvenirs au milieu des forêts, au bord des eaux, où je me crée des êtres comme moi, où je rassemble autour de moi les ombres poétiques de ceux qui chantèrent tout ce qui élève l'homme, et qui surent aimer fortement. Là, je crois voir encore le Tasse soupirant ses vers immortels et son ardent amour; là, m'apparaît Pétrarque au milieu des voûtes sacrées qui virent naître sa longue tendresse pour Laure; là, je crois entendre les sublimes accords du tendre et solitaire Pergolèze; partout je crois voir le génie et l'amour, ces enfants du ciel, fuyant la multitude et cachant leurs bienfaits comme leurs innocentes joies. — Ah! si je n'ai pas été doté comme les fils du génie, si je ne puis charmer comme eux la postérité, au moins j'ai respiré comme eux quelque chose de cet enthousiasme, de ce sublime amour du beau, qui vaut peut-être mieux que la gloire elle-même.

Cependant, mon Ernest, ne crois pas que je m'abandonne sans réserve à mes rêveries. Quoique le comte soit un des hommes dont l'âme ait gardé le plus de jeunesse, si je puis m'exprimer ainsi, il m'impose trop pour que je ne voile pas une partie de mon âme. Je cherche surtout à ne pas paraître extraordinaire à Valérie, qui, si jeune, si calme, me paraît comme

un rayon matinal qui ne tombe que sur des fleurs et ne connaît que leur tranquille et douce végétation.

Je ne saurais mieux te peindre Valérie qu'en te nommant la jeune Ida, ta cousine. Elle lui ressemble beaucoup; cependant elle a quelque chose de particulier que je n'ai encore vu à aucune femme. On peut avoir autant de grâce, beaucoup plus de beauté, et être loin d'elle. On ne l'admire peut-être pas, mais elle a quelque chose d'idéal et de charmant qui force à s'en occuper. On dirait, à la voir si délicate, si svelte, que c'est une pensée. Cependant, la première fois que je la vis, je ne la trouvai pas jolie. Elle est très-pâle; et le contraste de sa gaîté, de son étourderie même, et de sa figure, qui est faite pour n'être que sensible et sérieuse, me fit une impression singulière.

J'ai vu depuis que ces moments où elle ne me paraissait qu'une aimable enfant étaient rares. Son caractère habituel a plutôt quelque chose de mélancolique; et elle se livre quelquefois à une excessive gaîté, comme les personnes extrêmement sensibles, et qui ont les nerfs très-mobiles, passent à des situations tout à fait étrangères à leurs habitudes.

Le temps est beau; nous nous promenons beaucoup; le soir, nous faisons quelquefois de la musique : j'ai mon violon avec moi; Valérie

joue de la guitare; nous lisons aussi : c'est une véritable fête que ce voyage.

LETTRE IV.

Stollen, le 4 avril.

Mon ami, ce n'est que d'aujourd'hui que je connais bien Valérie. Jusqu'à présent elle avait passé devant mes yeux comme une de ces figures gracieuses et pures, dont les Grecs nous dessinèrent les formes, et dont nous aimons à revêtir nos songes ; mais je croyais son âme trop jeune, trop peu formée pour deviner les passions ou pour les sentir ; mes timides regards aussi n'osaient étudier ses traits. Ce n'était pas pour moi une femme avec l'empire que pouvaient lui donner son sexe et mon imagination ; c'était un être hors des limites de ma pensée : Valérie était couverte de ce voile de respect et de vénération que j'ai pour le comte, et je n'osais le soulever pour ne voir qu'une femme ordinaire. Mais aujourd'hui, oui, aujourd'hui même, une circonstance singulière m'a fait connaître cette femme, qui a aussi reçu une âme ardente et profonde. Oui, Ernest, la nature acheva son ouvrage ; et, comme ces vases sacrés de l'antiquité, dont la blancheur et la délicatesse étonnent les regards,

elle garde dans son sein une flamme subtile et toujours vivante.

Ecoute, Ernest, et juge toi-même si j'avais connu jusqu'à présent Valérie. Elle avait eu envie aujourd'hui d'arriver de meilleure heure pour dîner : le comte avait envie d'avancer, mais il a cédé; au lieu d'envoyer le courrier, il est monté lui-même à cheval pour faire tout préparer. Quand nous sommes arrivés, Valérie l'a remercié avec une grâce charmante; ils se sont promenés un instant ensemble, et tout à coup le comte est revenu seul et d'un air embarrassé. Il m'a dit : — Nous dînerons seuls; Valérie préfère ne pas manger encore. J'ai été fort étonné de ce caprice, et déjà j'avais cru m'apercevoir qu'elle avait de l'inégalité de caractère. Nous nous sommes hâtés de finir le repas. Le comte m'a prié de faire prendre du fruit dans la voiture, croyant que cela ferait plaisir à sa femme. Je sortis du bourg, et je trouvai la comtesse avec Marie, jeune femme de chambre qui a été élevée avec elle, et qu'elle aime beaucoup; elles étaient toutes deux auprès d'un bouquet d'arbres. Je m'avançai vers Valérie, et je lui offris du fruit, ne sachant trop que lui dire; elle rougit; elle paraissait avoir pleuré, et je sentis que je ne lui en voulais plus. Elle avait quelque chose de si intéressant dans la figure, sa voix était si douce quand elle me remercia, que j'en

fus très-ému. — Vous aurez été étonné, me dit-elle avec une espèce de timidité, de ne pas m'avoir vue au dîner? — Pas du tout, lui répondis-je, extrêmement embarrassé. — Elle sourit. — Puisque nous devons être souvent ensemble, continua-t-elle, il est bon que vous vous accoutumiez à mes enfantillages. — Je ne savais que répondre : je lui offris mon bras pour s'en retourner, car elle s'était levée. — Êtes-vous incommodée, madame? lui dis-je enfin; le comte le craignait. — S'est-il informé où j'étais? me demanda-t-elle précipitamment. — Je crois qu'il vous cherche, lui répondis-je. — Votre dîner a été cependant assez long. — Je l'assurai que nous avions été peu de temps à table. — Cela m'a paru fort long, m'a-t-elle répondu. — Elle regardait autour d'elle très-souvent pour voir si elle n'apercevrait pas le comte, quand un des gens est venu avertir que les chevaux étaient mis. — Et mon mari, a-t-elle demandé, où est-il? — Monsieur a pris les devants, à pied, a répondu cet homme, après avoir ordonné qu'on mît les chevaux pour que madame n'arrivât pas de nuit, à cause des mauvais chemins. — C'est bon, a dit Valérie, d'une voix qu'elle cherchait à maîtriser... — Mais je m'apercevais de toute son agitation. Nous sommes entrés dans la voiture; je me suis assis vis-à-vis d'elle. D'abord elle a été pensive; puis elle a cherché à cacher ce

qui la tourmentait : elle a ensuite essayé de paraître avoir oublié ce qui s'était passé ; elle m'a parlé de choses indifférentes ; elle a tâché d'être gaie, me racontant plusieurs anecdotes fort plaisantes sur V...., où nous devions arriver bientôt.

Je remarquais qu'elle mettait souvent la tête à la portière, pour voir si elle n'apercevrait pas le comte ; elle faisait dire au postillon d'avancer, parce qu'elle craignait qu'il ne se fatiguât à force de marcher. A mesure que nous avancions, elle parlait moins et redevenait plus pensive : elle s'étonna de ce que nous ne rejoignions point son mari. — Il marche très-vite, lui répondis-je ; — mais je m'en étonnais aussi. Nous traversâmes une grande forêt : l'inquiétude de Valérie augmentait toujours ; elle devint extrême. A la fin, elle était descendue ; elle devançait les voitures, croyant se distraire par une marche précipitée ; elle s'appuyait sur moi, s'arrêtait, voulait retourner sur ses pas ; enfin elle souffrait horriblement. Je souffrais presque autant qu'elle : je lui disais que sûrement nous trouverions le comte arrivé à la poste, qu'il aurait pris un chemin de traverse ; et je le pensais. Malheureusement on lui avait parlé d'une bande de voleurs qui, quinze jours auparavant, avaient attaqué une voiture publique. Je sentais croître mon intérêt pour elle, à mesure que son inquié-

tude augmentait ; j'osais la regarder, interroger ses traits ; notre position me le permettait. Je voyais combien elle savait aimer, et je sentais l'empire que doivent prendre sur d'autres âmes les âmes susceptibles de se passionner. J'éprouvais une espèce d'angoisse, que son angoisse me donnait ; mon cœur battait ; et en même temps, Ernest, j'éprouvais quelque chose de délicieux, quand elle me regardait avec une expression touchante, comme pour me remercier du soin que je prenais.

Nous arrivâmes à la poste ; le comte n'y était pas. Valérie se trouva mal ; elle eut une attaque de nerfs qui me fit frémir. Ses femmes couraient pour lui chercher du thé, de la fleur d'orange, j'étais hors de moi. L'état de Valérie, l'absence du comte, un trouble inexprimable que je n'avais jamais senti, tout me faisait perdre la tête. Je tenais les mains glacées de Valérie ; je la conjurais de se calmer : je lui dis, pour la tranquilliser, que tous les voyageurs allaient voir un château, très-près du grand chemin, dont la position était singulière. Dès que je la vis un peu moins souffrante, je pris avec moi deux hommes du pays, et nous nous dispersâmes pour aller à sa recherche. Après une demi-heure de marche, je le trouvai qui se hâtait d'arriver : il s'était égaré. Je lui dis combien Valérie avait

souffert; il en fut extrêmement fâché. Quand nous fûmes près d'arriver à la maison de poste, je me mis à courir de toutes mes forces pour annoncer le comte, et pour être le premier à donner cette bonne nouvelle. J'eus un moment bien heureux, en voyant tout le bonheur de Valérie. Je retournai alors vers le comte, et nous entrâmes ensemble; Valérie se jeta à son cou. Elle pleurait de joie; mais, l'instant d'après, paraissant se rappeler tout ce qu'elle avait souffert, elle gronda le comte, lui dit qu'il était impardonnable de l'avoir exposée à toutes ces inquiétudes, de l'avoir quittée sans lui rien dire; elle repoussait son mari, qui voulait l'embrasser. — Oui, il est impardonnable, dit-elle, d'écouter son ressentiment. — Mais je n'étais pas fâché, lui dit-il. — Comment! vous n'étiez pas fâché? — Non, ma chère Valérie, soyez-en sûre; je voulais éviter une explication. Je sais que vous êtes vive, que cela vous fait mal : je sais aussi combien vous vous apaisez facilement; vous êtes si bonne, Valérie! — Elle avait les larmes aux yeux; elle prit sa main d'une manière touchante. — C'est moi qui ai tort, dit-elle; je vous en demande bien pardon. Comment ai-je pu me fâcher d'un mot qui n'était sûrement pas dit pour me faire de la peine? Oh! combien vous êtes meilleur que moi! — J'aurais

voulu me jeter à ses pieds, lui dire qu'elle était un ange. Le comte, qui est si sensible, ne m'a pas paru assez reconnaissant.

LETTRE V.

Olheim, le 6 avril.

Je t'ai dit que nous devions passer quelques jours ici, pour que Valérie se reposât : ces jours ont été les plus agréables de ma vie. Il me semble qu'elle a plus de confiance en moi depuis que je la connais mieux ; elle pense, je crois, que je ne m'étonne plus de quelques petites inégalités d'humeur, dont je dois maintenant connaître la source. Une très-grande sensibilité empêche d'avoir une attention continuelle sur soi-même. Les âmes froides n'ont que les jouissances de l'amour-propre ; elles croient que le calme et la méthode qu'elles portent dans toutes leurs actions et dans toutes leurs paroles leur attireront la considération de ceux qui les observent : elles savent pourtant bien aussi se fâcher et se réjouir ; mais c'est pour des riens, et c'est toujours au dedans d'elles-mêmes ; elles craignent jusqu'aux traits de leur visage, comme des dénonciateurs qui vont raconter ce qui se passe au logis. Absurde prétention, de prendre

pour sagesse ce qui vient de l'aridité du cœur !

Jamais Valérie ne me paraît plus aimable, plus touchante, que quand sa vivacité l'a emportée un instant, et qu'elle cherche à racheter un tort. Et quel tort? celui d'aimer comme on ne sait pas aimer dans le monde. Je l'observais l'autre jour, lorsqu'elle reçut une lettre de sa mère; je la lisais avec elle en suivant sa physionomie. Et quand après cela elle sera ou triste ou préoccupée, qu'elle ne saura pas, avec une étude parfaite de dissimulation, approuver tout ce qu'on lui propose, sourire à ce qui l'ennuie, appellera-t-on cela des caprices? Et pourtant elle veut racheter comme des torts ces moments où elle ne peut appartenir qu'à l'idée qui domine son âme ! La meilleure des filles, la plus aimante des femmes voudrait être à la fois, et profondément sensible, et toujours attentive à ne jamais contrarier les autres ! Et quand on me dirait : — Il y a des femmes plus parfaites, — je répondrai : — Valérie n'a que seize ans. — Ah ! qu'elle ne change jamais ! qu'elle soit toujours cet être charmant que je n'avais vu jusqu'à présent que dans ma pensée !

LETTRE VI.

Le 8 avril.

Je me promenais ce matin avec Valérie dans un jardin au bord d'une rivière. Elle a demandé le déjeuner : on nous a apporté des fraises, qu'elle a voulu me faire manger à la manière de notre pays ; car elle m'avait entendu dire que cela me rappelait les repas que je faisais avec ma sœur, et nous envoyâmes chercher de la crème. Nous avions avec nous quelques fragments du poëme de l'*Imagination*, que nous lisions en déjeunant. Tu sais combien j'aime les beaux vers, mais les beaux vers lus avec Valérie, prononcés avec son organe charmant, assis auprès d'elle, environné de toutes les magiques voix du printemps qui semblaient me parler, et dans cette eau qui courait, et dans ces feuilles doucement agitées comme mes pensées ! Mon ami, j'étais bien heureux, trop heureux peut-être ! Ernest, cette idée serait terrible ; elle porterait la mort dans mon âme, qu'habite la félicité ; je n'ose l'approfondir.

Valérie fut émue en lisant l'épisode enchanteur d'Amélie et de Volnis ; et quand elle arriva à ces vers :

En longs et noirs anneaux s'assemblaient ses cheveux ;
Ses yeux noirs, pleins d'un feu que son mal dompte à peine,
Étincelaient encor sous deux sourcils d'ébène,

elle a souri ; et, en me regardant, elle me dit : « Savez-vous que cela vous ressemble beaucoup? » J'ai rougi d'embarras; et puis j'ai pensé : « Ah ! si vous étiez mon Amélie! » Mais soudain je me suis reproché ma pensée comme un crime, et c'en était bien un. Je me suis levé, je me suis enfui ; j'ai été m'enfoncer dans la forêt voisine, comme si j'avais pu m'éloigner de cette coupable pensée.

Après une course assez rapide, réfléchissant à ce que penserait de moi Valérie, que j'avais quittée si ridiculement, je résolus de revenir à la maison, et de lui demander pardon. Cherchant dans ma tête une excuse et n'en trouvant point, je cueillais en chemin des marguerites pour les lui apporter, et je me mis, sans y penser, à les interroger en les effeuillant, comme nous avions fait tant de fois dans notre enfance. Je me disais : « Comment suis-je aimé de Valérie ? » J'arrachais les feuilles l'une après l'autre jusqu'à la dernière ; elle dit : *pas du tout*. Le croirais-tu ? cela m'affligea.

J'ai voulu aussi savoir comment j'aimais Valérie. Ah ! je le savais bien ; mais je fus effrayé de trouver, au lieu de *beaucoup*, PASSIONNÉMENT : cela m'épouvanta. Ernest, je crois que j'ai pâli. J'ai voulu recommencer, et encore une fois la feuille a dit : PASSIONNÉMENT. Mon ami, était-ce ma conscience qui donnait une voix à

cette feuille ? Ma conscience saurait-elle déjà ce que j'ignore moi-même, ce que je veux ignorer toute ma vie ? ce que tu ne croirais jamais si on te le disait, toi qui me connais si bien, toi qui sais que jamais je ne fus léger, que la femme d'un autre fut toujours un objet sacré pour moi ? Et j'aimerais Valérie ! Non, non ;

Quelques crimes toujours précèdent les grands crimes.

Sois tranquille, Ernest, tu n'auras pas besoin de me rejeter loin de toi.

LETTRE VII.

Blude, le 20 avril.

Je suis bien sûr, mon ami, que la crainte seule d'aimer celle que je n'ose nommer (car je dois la respecter trop pour associer son nom à une idée qui m'est défendue) m'a fait croire.... Je ne sais t'exprimer ce que je sens, cela doit être obscur pour toi ; voici quelque chose de plus clair.

Ce soir, arrivant dans un village d'Autriche, et trouvant qu'il était plus tard qu'on ne pensait, le comte s'est décidé à passer la nuit dans cet endroit. On a dressé le lit de Valérie, et, pendant qu'on arrangeait son appartement,

nous sommes tous passés dans une jolie salle qu'on venait de peindre et d'approprier avec assez d'élégance. Il y avait là quelques mineurs qui jouaient des valses. Tu sais combien on cultive la musique en Allemagne. Quelques jeunes filles qui étaient venues voir l'hôtesse valsaient; elles étaient presque toutes jolies, et nous nous amusions à voir leur gaîté et leur petite coquetterie villageoise. Valérie, avec sa vivacité ordinaire, a appelé ses deux femmes de chambre; elle voulait aussi leur donner le plaisir de la danse. Bientôt le bal a cessé, les musiciens seuls sont restés. Le comte est venu prendre Valérie et l'a fait valser, quoiqu'elle s'en défendît, ayant une espèce d'éloignement pour cette danse que sa mère n'aimait pas. Quand il eut fait deux ou trois fois le tour de la salle, il s'arrêta devant moi. « Je serai spectateur à mon tour, a-t-il dit, Gustave; Valérie vous permet de finir la danse avec elle. » Mon cœur a battu avec violence; j'ai tremblé comme un criminel: j'ai hésité longtemps si j'oserais passer mon bras autour de sa taille. Elle a souri de ma gaucherie. — J'ai frémi de bonheur et de crainte; ce dernier sentiment est resté dans mon cœur, il m'a persécuté jusqu'à ce que j'aie été complétement rassuré. Voici comment je suis devenu plus tranquille.

La soirée était si belle, que le comte nous a

proposé une promenade. Il avait donné le bras à Valérie, je marchais à côté de lui; il faisait assez sombre, les étoiles seules nous éclairaient. La conversation se ressent toujours des impressions que reçoit l'imagination ; la nôtre est devenue sérieuse et même mélancolique comme la nuit qui nous environnait. Nous avons parlé de mon père ; nous nous sommes rappelé, le comte et moi, plusieurs traits de sa vie qui mériteraient d'être publiés, pour faire l'admiration de tous ceux qui savent sentir et aimer le beau. Nous avons mêlé nos tristes et profonds regrets, et parlé de cette belle espérance que l'Être suprême laissa surtout à la douleur : car ceux-là seuls qui ont beaucoup perdu savent combien l'homme a besoin d'espérer. A mesure que le comte parlait, je sentais mon affection pour lui s'augmenter de toute sa tendresse pour mon père. Quelle douce immortalité ! pensais-je, que celle qui commence déjà ici-bas dans le cœur de ceux qui nous regrettent !

Que j'aimais cet homme si bon qui sait connaître ainsi l'amitié ! l'amitié que tant d'hommes croient chérir , et que si peu savent honorer dans tous ses devoirs ! Comme mon cœur éprouvait alors ce sentiment pour le comte ! J'y mêlais ce qui le rend à jamais sacré , la reconnaissance. Il me semblait que mon cœur épuré ne contenait plus que ces heureuses affections

qui se réfléchissaient doucement sur Valérie. Nous nous étions assis, la lune s'étai levée, les lumières s'éteignaient peu à peu dans le village, quelques chevaux paissaient autour de nous, et les eaux argentées et rapides d'un ruisseau nous séparaient de la prairie. — J'ai de tout temps aimé passionnément une belle nuit, dit le comte; il me semble qu'elle a toujours mille secrets à dire aux âmes sérieuses et tendres; je crois aussi que j'ai conservé cette prédilection pour la nuit parce qu'on me tourmentait le jour. — Vous n'étiez pas heureux dans votre enfance? — Ni dans ma jeunesse, ma chère Valérie. — Il soupira : — Mais j'ai sauvé ce qu'il y a de si précieux à conserver, une âme qui n'a jamais désespéré du bonheur. Le passé est pour moi comme une toile rembrunie qui attend un beau tableau qui n'en ressortira que davantage. C'est maintenant votre ouvrage à tous deux, mes amis, dit-il en tendant ses bras vers nous; c'est à vous à conduire doucement mes jours. Valérie l'embrassa avec tendresse; je me jetai aussi à son cou: je ne pus proférer une seule parole. Quel serment pouvait valoir les larmes que je versais? Jamais je n'oublierai ce moment, il m'a rendu le calme et le courage.

LETTRE VIII.

Bade, le 1er mai.

J'ai voulu renoncer à une partie de ces douces habitudes qui étaient devenues un besoin pour moi, et qui pouvaient devenir dangereuses. J'ai demandé au comte la permission d'aller dans une autre voiture, au moins quelquefois, et j'ai prétexté l'envie que j'avais d'apprendre l'italien, afin de savoir quelque chose de cette langue quand nous arriverions à Venise. J'ai bien su que Valérie, ainsi que son mari, me trouvaient bizarre; mais enfin ils ne m'ont point empêché de suivre mon nouveau plan. J'évite aussi de me promener seul avec elle. Il y a un charme si ravissant, dans cette belle saison, auprès d'un objet aussi aimable! Respirer cet air, marcher sur ces gazons, s'y asseoir, s'environner du silence des forêts, voir Valérie, sentir aussi vivement ce qui me donnerait déjà sans elle tant de bonheur, dis, mon ami, ne serait-ce pas défier l'amour?

Le soir, quand nous arrivions, et que, fatiguée de la route, elle se couchait sur un lit de repos, je venais toujours m'établir avec le comte auprès d'elle; mais il se mettait dans un coin à écrire, et moi j'aidais Marie à faire le thé :

c'était moi qui en apportais à Valérie, et qu'elle grondait quand il n'était pas bon. Ensuite c'était sa guitare que je lui accordais. J'en joue mieux qu'elle; il m'est arrivé de placer ses doigts sur les cordes dans un passage difficile; ou bien je dessinais avec elle, je l'amusais en lui faisant toutes sortes de ressemblances. Ne m'est-il pas arrivé de la dessiner elle-même! Conçois-tu une pareille imprudence? Oui, j'ai esquissé ses formes charmantes; elle portait sur moi ses yeux pleins de douceur, et j'avais la démence de les fixer, de me livrer, comme un insensé, à leur dangereux pouvoir. Eh bien! Ernest, je suis devenu plus sage; il est vrai que cela me coûte bien cher : je perds non-seulement tout le bonheur que j'éprouvais dans cette douce familiarité (je ne devrais pas le regretter, puisqu'il pouvait me conduire à des remords), mais je perdrai peut-être la confiance de Valérie; elle commençait à me témoigner de l'amitié. Hier, en arrivant dans la ville où nous devions coucher, j'ai vite demandé ma chambre. — Allez-vous donc encore vous enfermer? m'a-t-elle dit; vous devenez bien sauvage. Elle avait l'air mécontent en disant cela; je l'ai suivie, j'ai arrangé le feu, porté des paquets, taillé des plumes pour le comte, afin de cacher l'embarras que me donne une situation toute nouvelle. Je croyais, à force d'attentions qui rappelaient la

politesse, suppléer à toutes ces inspirations de cœur qui ne sont nullement calculées. Aussi Valérie s'en est-elle aperçue. — On croirait, dit-elle, que nous vous avons reproché de ne pas assez vous occuper de nous, et que vous voulez nous cacher que vous vous ennuyez. — Je me suis tu ; il m'était également impossible et de la tirer de son erreur, et de ne lui dire que quelques phrases qui n'eussent été qu'agréables. J'avais l'air sûrement bien triste, car elle m'a tendu la main avec bonté, et m'a demandé si j'avais du chagrin. J'ai fait un signe de tête comme pour dire oui, et les larmes me sont venues aux yeux.

Ernest, je suis triste, et ne veux pas m'occuper de ma tristesse. Je te quitte, pardonne-moi ces éternelles répétitions.

LETTRE IX.

Arnam, le 4 mai.

Je suis extrêmement troublé, mon ami, je ne sais ce que tout cela deviendra; sans que je l'eusse voulu, Valérie s'est aperçue qu'il y avait quelque chose d'extraordinaire et d'affligeant dans mon cœur. Elle m'a fait appeler ce soir pour tirer des papiers d'une cassette que Marie

ne pouvait pas ouvrir. Le comte était sorti pour se promener. Ne voulant pas sortir brusquement, j'ai pris un livre et lui ai demandé si elle désirait que je lui lusse quelque chose. Elle m'a remercié, en disant qu'elle allait se coucher. — Je ne suis pas bien, a-t-elle ajouté ; puis, me tendant la main : Je crois que j'ai de la fièvre. — Il a bien fallu toucher sa main ; j'ai frissonné ; je tremblais tellement qu'elle s'en est aperçue. — C'est singulier, a-t-elle dit, vous avez si froid, et moi si chaud ! — Je me suis levé avec précipitation, voyant qu'elle était debout devant moi ; je lui ai dit qu'en effet j'avais très-froid et très-mal à la tête. — Et vous vouliez vous gêner et rester ici pour me faire la lecture ? — Je suis si heureux d'être avec vous, ai-je dit timidement. — Vous êtes changé depuis quelque temps, et je crains bien que vous ne vous ennuyiez quelquefois. Vous regrettez peut-être votre patrie, vos anciens amis ? Cela serait bien naturel. Mais pourquoi nous craindre ? pourquoi vous gêner ? — Pour toute réponse, je levais les yeux au ciel et je soupirais. — Mais qu'avez-vous donc ? me dit-elle d'un air effrayé. — Je m'appuyai contre la cheminée sans répondre ; elle a soulevé ma tête, et, d'un air qui m'a rappelé à moi, elle m'a dit : — Ne me tourmentez pas, parlez, je vous en prie. — Son inquiétude m'a soulagé : elle m'interrogeait

toujours. J'ai mis ma main sur mon cœur oppressé, et je lui ai dit à voix basse : — Ne me demandez rien, abandonnez un malheureux. — Mes yeux étaient sans doute si égarés, qu'elle m'a dit : — Vous me faites frémir. — Elle a fait un mouvement comme pour mettre sa main sur mes yeux : — Il faut absolument que vous parliez à mon mari, a-t-elle dit, il vous consolera. — Ces mots m'ont rendu à moi-même ; j'ai joint les mains avec une expression de terreur. — Non, non, ne lui dites rien, madame, par pitié, ne lui dites rien. — Elle m'a interrompu : — Vous le connaissez bien mal, si vous le redoutez ; d'ailleurs il s'est aperçu que vous aviez du chagrin, nous en avons parlé ensemble ; il croit que vous aimez... — Je l'interrompis avec vivacité : il me semblait qu'un trait de lumière était envoyé à mon secours pour me tirer de cette terrible situation. — Oui, j'aime, lui dis-je en baissant les yeux et en cachant mon visage dans mes mains pour qu'elle n'y vît pas la vérité, j'aime à Stockholm une jeune personne. — Est-ce Ida ? me dit-elle. — Je secouai la tête machinalement, voulant dire non. — Mais si c'est une jeune personne, ne pouvez-vous pas l'épouser ? — C'est une femme mariée, dis-je, en fixant mes yeux à terre et soupirant profondément. — C'est mal, me dit-elle vivement. — Je le sais bien, dis-je avec tristesse. — Elle se

repentit apparemment de m'avoir affligé, et ajouta : — C'est encore plus malheureux; on dit que les passions donnent des tourments si terribles. Je ne vous gronderai plus quand vous serez sauvage, je vous plaindrai ; mais promettez-moi de faire vos efforts pour vous vaincre. — Je le jure, dis-je, enhardi par le motif qui me guidait ; et, prenant sa main, je le jure à Valérie, que je respecte comme la vertu, que j'aime comme le bonheur qui a fui loin de moi. — Il me semblait que je voyais un ange qui me réconciliait avec moi-même, et je la quittai.

LETTRE X.

Shonbrun, le...

Aujourd'hui, en montant en voiture, je suis resté seul un instant avec Valérie; elle m'a demandé avec tant d'intérêt comment je me trouvais, que j'en ai été profondément ému. — Je n'ai rien dit à mon mari de notre conversation ; j'ignorais si cela ne vous embarrasserait pas : il est des choses qui échappent, et qu'on ne confierait pas; votre secret restera dans mon cœur jusqu'à ce que vous me disiez vous-même de parler. Cependant je ne puis m'empêcher de vous dire qu'à votre place je voudrais être guidé

par un ami comme le comte; si vous saviez comme il est bon et sensible! — Ah! je le sais, lui dis-je, je le sais; mais je sentais en moi-même que je pouvais tromper Valérie, et m'enorgueillir même de mon subterfuge, et qu'il m'était impossible de tromper le comte volontairement. — Je me suis rappelé encore, a dit Valérie, que j'ai pu vous induire en erreur hier pendant notre conversation; je vous ai dit que votre ami s'était aperçu que vous aviez du chagrin : c'est vrai; j'ai ajouté : Il croit que vous aimez; j'allais achever, et vous m'avez interrompue avec vivacité, croyant que je vous parlais de votre amour, tant le cœur se persuade facilement qu'on s'occupe de ce qui l'occupe! J'avais tout autre chose à vous dire... Mais je vois le comte qui s'avance; tranquillisez-vous, il ne sait rien.

Ernest, vit-on jamais une plus angélique bonté? Et ne pas oser lui dire tout ce qu'elle inspire! Lui faire croire, lui persuader qu'on en peut aimer une autre quand une fois on l'a connue! O mon ami, cet effort est bien grand!

LETTRE XI.

Vienne, le.....

Nous sommes arrivés à Vienne. Le comte m'a

prié d'aller avec lui dans le monde : j'y étais décidé. Il faut bien m'éloigner, autant que je le pourrai, de Valérie ; elle est résolue à ne point faire de connaissance ici, à rester chez elle, et à ne voir qu'une jeune femme avec qui elle a passé quelque temps à Stockholm.

Le comte m'a regardé hier de manière à m'embarrasser beaucoup ; il m'a reproché doucement d'avoir de l'inégalité dans le caractère, d'être singulier : j'ai rougi. — Votre père, mon cher Gustave, avait le même besoin d'être seul ; sa santé délicate lui faisait redouter le grand monde ; mais à votre âge, mon ami, il faut apprendre à vivre avec les hommes. Et que deviendrez-vous un jour, si à vingt ans vous fuyez vos meilleurs amis ? — Depuis huit jours je n'ai pas été un instant sans chercher à m'éviter moi-même ; j'ai senti toute la fatigue attachée à l'envie de s'amuser. J'ai vu des bals, des dîners, des spectacles, des promenades, et j'ai dit cent fois que j'admirais la magnificence de cette ville tant vantée par les étrangers. Cependant je n'ai pas obtenu un seul moment de plaisir. La solitude des fêtes est si aride : celle de la nature nous aide toujours à tirer quelque chose de satisfaisant de notre âme ; celle du monde nous fait voir une foule d'objets qui nous empêchent d'être à nous et ne nous donnent rien.

Si je pouvais observer, former mon juge-

ment, m'amuser des ridicules; mais je sens trop vivement pour que cela me soit possible. Si j'osais m'occuper de l'objet que je fuis, je ne me trouverais plus seul au milieu de ces rassemblements; je parlerais à Valérie absente, et n'écouterais personne; mais je ne puis me permettre ce dangereux plaisir, et je travaille sans cesse à en éloigner la pensée.

LETTRE XII.

ERNEST A GUSTAVE.

Hollyn, le....

Cette lettre, cher Gustave, t'apportera, au milieu des beaux pays que tu habites maintenant, les parfums de notre printemps et les souvenirs de la patrie. Oui, mon ami, les cieux se sont ouverts, des milliers de fleurs sont revenues sur les prairies de Hollyn, que nos pieds foulèrent si souvent ensemble. Que ne sommes-nous encore réunis! nous traverserions ces vastes forêts, nous poursuivrions l'élan jusque dans ses retraites les plus cachées; mais, sans le blesser, nous le laisserions à sa sauvage liberté, et, charmés de silence et de solitude, nous nous reposerions, comme nous le fîmes si souvent, de nos

courses vagabondes. Ce besoin d'errer sans projet, sans dessein, t'òtait quelque chose de ces forces trop actives, trop dévorantes. Oh ! que n'es-tu encore ici, que ne calmes-tu ainsi cette agitation de ton âme, qui te jette maintenant dans des dangers que je crains tant pour toi ! Tu le sais, Gustave, je n'ai jamais redouté l'amour; il est désarmé pour moi, par la tranquillité de mon imagination , par une foule d'habitudes douces, de sensations peut-ètre monotones, mais qui par là même ont un empire continuel. Ma vie se compose d'un doux bien-être, et je ressemble à ces végétaux de l'Inde, que la nature destina à garantir de l'orage, puisque l'orage ne les frappe jamais. C'est ainsi que je me crois plus fait que bien d'autres pour calmer, pour diriger un peu les mouvements trop exaltés de ton âme. Ce n'est pas ton absence seule qui me chagrine, c'est cette passion que chaque jour verra augmenter avec les charmes, et surtout avec les vertus de Valérie. Oui, Gustave, elle croîtra avec ces dangereuses compagnes, elle consumera ces forces avec lesquelles tu luttes encore. Oh ! crois-moi, reviens, arrache-toi à ces funestes habitudes! Ouvre ton âme à cet ami que tu m'as appris à respecter, reviens ; n'a-t-il pas pour but ton bonheur, et pour règle ses devoirs? Ton âme vaste et grande le frappa, il te crut propre aux plus brillants développe-

ments ; et, mûri lui-même par l'expérience, appelé à cette auguste adoption par l'amitié, il voulut être ton père, et achever, dans la patrie des arts, cette éducation déjà si heureusement commencée. Mais s'il voyait cette même âme dévastée, ces grandes facultés anéanties ; s'il voyait ton bonheur s'engloutir dans un terrible naufrage ; dis-moi, lui-même ne serait-il pas inconsolable ? Encore une fois, reviens, change ta *dévorante* et délicieuse fièvre contre plus de tranquillité. Que dis-je ? ta délicieuse fièvre ! non, non, Gustave n'a point d'ivresse ; pour lui l'amour n'a que des tourments, et ses félicités n'arrivent dans son sein que comme des poignards qui le déchirent.

Adieu, mon ami, je compte t'écrire bientôt, et te parler d'Ida, qui, malgré la coquetterie que tu lui reproches, et ses petites imperfections, ne laisse pas que d'être bien bonne et bien aimable.

(La réponse à cette lettre d'Ernest ne s'est point retrouvée.)

LETTRE XIII.

Vienne, le....

Oh ! Ernest, je suis le plus malheureux des

hommes; Valérie est malade; elle est peut-être en danger; je ne puis t'écrire, j'ai la fièvre, je sens tous les battements de mon cœur contre la table où je suis appuyé; je ne pourrais compter les tourments que j'ai endurés depuis ce matin.

A six heures du soir.

Elle va mieux, elle est tranquille. O Valérie! Valérie! avais-je besoin de ces craintes pour savoir qu'il n'est plus de ressource pour moi, que je l'aime comme un insensé! C'en est fait : il est inutile de lutter contre cette funeste passion. O Ernest! tu ne sais pas combien je suis malheureux. Mais puis-je me plaindre? elle est mieux, elle est hors de danger. Tu ne sais pas comment elle est devenue malade : c'est une chute; mais cette chute n'eût été rien, si..... Quelle agitation il m'est resté, quel supplice! ma tête est bouleversée; mais je veux absolument t'écrire, je veux que tu saches combien je suis faible et malheureux.

Le comte m'annonça, il y a quelques jours, que nous partirions dans peu, afin d'arriver à Venise, de nous y établir; il ajouta que Valérie avait besoin de repos, que son état l'exigeait. Son état, Ernest, cela me frappa. Et quand le comte me dit qu'elle deviendrait mère, qu'il me le dit avec joie, crois-tu qu'au lieu de l'en

féliciter, je restais dans une espèce de stupeur? Mes bras, au lieu de chercher le comte pour l'embrasser, pour lui témoigner ma joie, se sont croisés machinalement sur moi-même; je trouvais qu'il y avait de la cruauté à exposer cette jeune et charmante Valérie; j'ai beaucoup souffert, et le comte s'en est aperçu. Il m'a dit avec bonté : Vous ne m'écoutez pas; et voyant que je portais la main à ma tête, il m'a demandé si j'étais malade. —Je vous trouve changé. — Oui, je suis malade, lui ai-je répondu; et, rejetant sur les poêles d'Allemagne, qui sont de fonte, un mal de tête que j'éprouvais réellement, j'ai remercié le comte de sa bonté toujours attentive pour moi; je lui ai dit que son bonheur m'était mille fois plus cher que le mien, et c'était vrai. Au dîner je n'ai osé rester dans ma chambre, de peur de voir arriver le comte chez moi, de me voir interroger; et cependant j'éprouvais un embarras extrême, j'étais tourmenté par l'idée de revoir Valérie. Il me semblait que tout était changé autour de moi, singulier effet de l'altération de ma raison. Depuis quelque temps je deviens réellement fou; les tendres attentions du comte pour Valérie m'avaient toujours rappelé celles d'un frère, d'un ami; il est si calme! il a tant de dignité dans sa manière de l'aimer! Valérie est si jeune!

En entrant dans l'antichambre de la comtesse,

j'ai vu un homme qui sortait de chez elle ; il avait l'air fort grave : il me semblait qu'il secouait la tête en mettant une espèce de surtout qui était jeté sur une chaise ; mon cœur a battu violemment. J'ai cru que c'était un médecin, et que Valérie n'était pas bien ; j'ai voulu lui parler, je n'ai osé élever la voix, tant je pensais qu'elle devait être troublée. Je suis entré dans la chambre de Valérie; elle était devant une glace; mais, étant encore trop agité, je ne voyais pas ce qu'elle faisait. Cependant je me réjouissais de la voir levée ; j'approchais, je la trouvais fort rouge. — Êtes-vous malade, madame la comtesse? dis-je avec une espèce d'inquiétude et de gravité. — Non, monsieur de Linar, me dit-elle du même ton. — Et elle se mit à rire. Elle ajouta : — Vous me trouvez très-rouge, c'est que j'ai pris une leçon de danse. — Une leçon de danse! m'écriai-je. — Oui, me dit-elle encore en riant; me trouvez-vous trop vieille pour danser? Au moins vous ne me défendez pas l'exercice. — Et elle riait toujours; elle a levé les bras un moment après, pour descendre un rideau, et tout à coup elle a jeté un cri, en mettant sa main sur le côté. — Valérie, me suis-je écrié, vous me ferez mourir ; vous nous ferez tous mourir, ai-je ajouté, avec votre légèreté. Pouvez-vous vous exposer ainsi? vous vous ferez mal. — Elle m'a regardé avec étonnement,

elle a rougi. — Pardon, madame, ai-je ajouté, pardonnez à l'intérêt le plus vif... — Je me suis arrêté. — N'oserai-je donc plus sauter, lever les bras! — Oui, ai-je dit timidement, mais actuellement... — Elle m'a compris; elle a rougi encore, et est sortie. Quand le comte est venu, elle l'a tiré à l'écart et l'a grondé.

Deux jours après, Valérie sortit pour voir une femme de sa connaissance; en descendant de voiture, elle a sauté étourdiment; elle est tombée de manière à se faire beaucoup de mal; on a été obligé de la reconduire chez elle sur-le-champ; toute la nuit la fièvre a été forte; on l'a saignée, car on craignait une fausse couche. Heureusement que la voilà hors de tout danger!

Nous partons dans peu de jours; je compte t'écrire de la route.

LETTRE XIV.

R...., le.....

Nous avons quitté le Tyrol, nous sommes entrés en Italie : nous nous sommes mis en route ce matin avant le lever du soleil. Pendant qu'on faisait rafraîchir les chevaux, fatigués d'une marche de trois heures, le comte a pro-

posé à sa femme de prendre les devants, et nous avons fait une des promenades les plus agréables : nous étions ravis de fouler aux pieds le sol de l'Italie; nous attachions nos regards sur ce ciel poétique, sur cette terre d'antiques merveilles, que le printemps venait saluer avec toutes ses couleurs et tous ses parfums. Quand nous eûmes marché quelque temps, nous aperçûmes des maisons groupées çà et là sur un coteau, et l'impétueux Adige se lançant avec fureur au milieu de ces tranquilles campagnes. Un groupe de cyprès et des colonnes à moitié ruinées fixèrent notre attention. Le comte nous dit que c'était sûrement quelque temple ancien. Cette terre, couverte de grands débris, s'embellit de ses ruines, et les siècles viennent expirer tour à tour dans ces monuments, au milieu de la nature toujours vivante. Nous nous écartâmes du grand chemin pour aller visiter ce temple, dont l'architecture corinthienne nous parut encore belle. Apparemment que les habitants du village aimaient ce lieu solitaire, que les cyprès et le silence semblaient vouer à la mort. Nous vîmes son enceinte remplie de croix qui indiquaient un cimetière; quelques arbres fruitiers et des figuiers sauvages se mêlaient au vert noirâtre des cyprès. Une antique cigogne paraissait au sommet d'une des plus hautes colonnes, et le cri solitaire et aigu de cet

oiseau se confondait avec la bruyante voix de l'Adige. Ce tableau à la fois religieux et sauvage nous frappa singulièrement. Valérie, fatiguée ou entraînée par son imagination, nous proposa de nous reposer. Jamais je ne la vis si charmante : l'air du matin avait animé son teint; son vêtement pur et léger lui donnait quelque chose d'aérien, et l'on eût dit voir un second printemps plus beau, plus jeune encore que le premier, descendu du ciel sur cet asile du trépas. Elle s'était assise sur un des tombeaux ; il soufflait un vent assez frais, et, dans un instant, elle fut couverte d'une pluie de fleurs des pruniers voisins, qui, de leur duvet et de leurs douces couleurs, semblaient la caresser. Elle souriait en les assemblant autour d'elle; et moi, la voyant si belle, si pure, je sentis que j'eusse voulu mourir comme ses fleurs, pourvu qu'un instant son souffle me touchât. Mais, au milieu du trouble délicieux d'un premier amour, au milieu de cette volupté d'un matin et du printemps d'Italie, un pressentiment funeste vint me saisir; Valérie s'en aperçut, et me dit que j'avais l'air préoccupé. — Je pense aux feuilles de l'automne qui, flétries et desséchées, tomberont et couvriront ces fleurs. — Et nous aussi, dit-elle. — Le comte nous appela alors pour nous montrer une inscription ; mais Valérie vint bientôt reprendre sa place. Un grand et beau

papillon qu'on nomme, je crois, *le Sphinx*, enchanta Valérie par ses couleurs. Il était sur un des figuiers; le comte voulut le prendre pour l'apporter à sa femme; mais, comme *le Sphinx* de la fable, il alla s'asseoir sur le seuil du temple; je courus pour m'en saisir, mon pied glissa, et je tombai; bientôt relevé, j'eus le temps de saisir encore le papillon, que j'apportai à la comtesse. Tout effrayée de ma chute, elle était pâle, et le comte s'en aperçut. — Je parie, dit-il, que Valérie a la superstition de sa mère et de beaucoup de personnes de sa patrie. — Oui, dit-elle, je suis honteuse de l'avouer. — Et quelle est cette superstition? demandai-je d'une voix émue. — Le comte me répondit en riant : — C'est quelque grand malheur qui vous arrivera; vous êtes tombé dans un cimetière, et vous verrez que Valérie s'attribuera vos désastres. — Je ne puis te dire, Ernest, ce que j'éprouvai, je tressaillis. Peut-être, pensais-je, vient-il m'avertir de mon destin, et d'une main amie m'empêcher de tomber dans le précipice que me creuse une passion insensée. — Asseyez-vous tous deux ici, nous dit Valérie, et ne vous moquez plus de moi. Vous rappelez-vous, mon ami, dit-elle au comte, la belle collection de papillons que possédait mon père? Oh! comme on aime ces souvenirs de l'enfance! Comme elle était jolie,

cette maison de campagne! —Ne me parlez pas, répondit le comte, de ces tristes sapins; j'ai la passion des beaux pays. —Et moi, dit Valérie, je voudrais avoir écrit tant de choses, si simples qu'elles ne sont rien par elles-mêmes, et qui me lient pourtant si fortement à ces sapins, à ces lacs, à ces mœurs, au milieu desquels j'ai appris à sentir et à aimer. Je voudrais qu'on pût se communiquer tout ce qu'on a éprouvé; qu'on n'oubliât rien de ce bonheur de l'enfance, et qu'on pût ramener ses amis, comme par la main, dans les scènes naïves de cet âge. Il y avait une grange auprès de la maison, où revenait toujours une hirondelle avec laquelle je m'étais liée d'amitié; il me semblait qu'elle me connaissait. Quand le départ pour la campagne était retardé, je tremblais de ne plus retrouver mon hirondelle; je défendais son nid, quand mes jeunes compagnes voulaient s'en saisir. — Voilà comment, dit le comte, Valérie promettait déjà de devenir une bonne petite maman. —Je n'étais pas toujours si raisonnable, poursuivit Valérie; quelquefois je me plaisais à tourmenter mes sœurs. J'étais la seule qui sût bien conduire une petite barque que nous avions, et qui était très-légère; je l'éloignais du rivage, fière de ma hardiesse, et n'écoutant pas leurs menaces; seulement, quand elles me priaient et m'appelaient leur chère Valérie, je savais

bien vite revenir adroitement au port. Qu'il était charmant, ce petit lac, où le vent jetait quelquefois les pommes de pin de la forêt, ce lac au bord duquel croissaient des sorbiers avec leurs grappes rouges, que je venais cueillir pour mes oiseaux, tandis que sur les branches des sapins se balançaient de jeunes écureuils en se mirant dans les ondes!

Nous fûmes interrompus par le bruit des voitures qui vinrent nous enlever à ces doux souvenirs de l'enfance de Valérie, où je la voyais plus jeune, plus délicate encore, courir sous les sapins, attacher ses yeux d'un bleu sombre, avec leurs regards si tendres, sur la petite famille qu'elle protégeait; il me semblait que je ne l'aimais plus que comme une sœur. Ainsi les scènes de l'innocence ramenèrent un moment dans mon cœur le sentiment qu'il m'est permis d'avoir pour elle. Nous remontâmes dans la berline qui s'avançait lentement le long de l'Adige; les femmes de la comtesse nous suivaient dans l'autre voiture. C'est ainsi que j'ai fait ce voyage, m'habituant peu à peu à la douce présence de Valérie et vivant toujours sous son regard.

Il est bien tard; je reprendrai ma lettre au premier endroit où nous nous arrêterons.

LETTRE XV.

Padoue, le...

C'est de Padoue que je t'écris (tu vois que nous avançons à grands pas vers Venise). Cette antique ville, qui est habitée par plusieurs savants, nous parut d'une tristesse affreuse; mais Valérie avait besoin de se reposer. Ce soir, apprenant que David et la Banti devaient chanter, la comtesse eut envie d'aller à l'Opéra. Le comte, ayant des lettres à écrire, ne put nous y accompagner. Valérie ne voulut point faire de toilette, et nous prîmes une loge grillée. O Ernest! de tous les dangers, aucun ne pouvait être aussi terrible pour ton ami! Figure-toi ce que je devais éprouver; il me semblait que toutes les voluptés habitaient cette funeste salle: le contraste des lumières, des parures de ces femmes éblouissantes, avec cette loge faiblement éclairée, où il me semblait que Valérie ne vivait que pour moi; la voix enchanteresse de David, qui nous envoyait des accents passionnés; cet amour chanté par des voix qu'on ne peut imaginer, qu'il faut avoir entendues, et qui, mille fois plus ardent encore, brûlait dans mon cœur; Valérie transportée de cette musique, et moi si près d'elle, si près que je touchais

presque ses cheveux de mes lèvres ; alors la rose même qui parfumait ses cheveux achevait de me troubler. O Ernest ! quels tumultes ! quels combats pour ne pas me trahir ! Et actuellement encore que j'ai quitté depuis trois heures ce spectacle, je ne puis dormir; je t'écris d'une terrasse où Valérie est venue avec le comte, et d'où elle est sortie depuis une heure. L'air est si doux, que ma lumière ne s'éteint pas, et je passerai la nuit sur la terrasse. Comme le ciel est pur ! Un rossignol soupire dans le lointain ses plaintives amours ! Tout est-il donc amour dans la nature ? et les accents de David, et la complainte de l'oiseau du printemps, et l'air que je respire, empreint encore du souffle de Valérie, et mon âme défaillante de volupté ? Je suis perdu, Ernest ! je n'avais pas besoin de cette Italie, si dangereuse pour moi. Ici les hommes énervés nomment amour tout ce qui émeut leurs sens, et languissent dans des plaisirs toujours renouvelés, mais que l'habitude émousse ; ils ne reçoivent pas de l'âme cette impulsion qui fait du plaisir un délire, et de chaque pensée une émotion ; mais moi, moi destiné aux fortes passions, et ne pouvant pas plus leur échapper que je ne puis échapper à la mort, que deviendrai-je dans ce pays ? Ah ! puisque ceux qui n'ont besoin que de plaisirs, par cela seul ne sentent rien fortement ; moi qui apporte une âme neuve

et ardente, sortant d'un climat âpre, moi, je suis d'autant plus sensible aux beautés de ce ciel enchanteur, aux délices des parfums et de la musique, que j'avais créé ces délices avec mon imagination, sans qu'elles fussent affaiblies par l'habitude. Ernest, que faisais-tu quand tu me laissas partir? Il fallait me précipiter dans les flots de la Baltique, comme Mentor précipita Télémaque.

LETTRE XVI.

ERNEST A GUSTAVE.

H., le....

Gustave, j'ai dans ma tête une suite de tableaux et de souvenirs qu'il faut que je te communique; ton image y a été mêlée sans cesse, et le plaisir que j'ai à t'en parler doit me faire pardonner si j'entre dans trop de détails. J'ai voulu passer la fête de Saint-Jean chez les parents d'Ida, où l'on est toujours plus gai qu'ailleurs. Tu sais combien de fois nous avions fait ce voyage ensemble; je voulus aussi le faire à pied. Je partis la nuit, avec mon fusil, car j'avais le projet de chasser dans ma course. Il avait fait si chaud pendant la journée, que la frai-

cheur me parut délicieuse. Je passai d'abord par le bocage des Nymphes, que nous avions nommé ainsi parce que nous aimions à y lire Théocrite. Un vent frais agitait les souples et légers bouleaux ; ces arbres exhalaient une forte odeur de rose : ce parfum me rappela vivement le souvenir de notre première course ; c'était dans la même saison, à la même heure et avec le même projet que nous partîmes ensemble. Je m'assis à l'entrée du bocage, sur une des larges pierres qui sont au bord de la fontaine, et où l'on vient encore abreuver les vaches du village. Tout était calme ; je n'entendais dans le lointain que les aboiements des chiens de la ferme qui est à l'ouest. J'entendis sonner onze heures à la cloche du château, et cependant il faisait encore assez clair pour me permettre de lire sans difficulté ta dernière lettre ; les expressions de ta tendresse m'émurent vivement, et le trouble de ton malheureux amour me fit éprouver quelque chose d'inexprimable. Au milieu de cette tranquille nuit et de ces tranquilles campagnes, un vent chaud soufflait dans les feuilles ; il me semblait qu'il venait d'Italie pour m'apporter quelque chose de toi. Je fus tiré de ma rêverie par un jeune garçon qui faisait marcher devant lui des bœufs qu'il conduisait à la ville la plus voisine ; il chantait monotonement quelques paroles sur l'air des montagnes ; il s'ar-

rèta auprès de la fontaine pour se reposer. Je continuai ma marche ; de jeunes coqs de bruyères s'agitaient dans leurs nids, et semblaient appeler le jour par leurs chants, ou plutôt par leur murmure matinal ; enfin je passai près du lac d'Ullen. La fraîcheur qui précède l'aurore commençait à se faire sentir ; je vis sur ces bords quelques canards sauvages qui, à mon approche, secouèrent leurs ailes et leur tète appesantie de sommeil. D'abord je voulus tirer sur eux, puis je leur laissai gagner tranquillement la largeur du lac...... Je doublai le petit cap, et m'enfonçai dans la forêt. Je marchais sous les hauts sapins, n'entendant que le bruit de mes pas, qui quelquefois glissaient sur les aiguilles des rameaux dont la terre était jonchée. En attendant, le court intervalle entre la nuit et l'aurore s'était passé. J'arrivai à la chaumière du bon André ; j'entrai dans l'enceinte de ce petit enclos, où tant de fois nous étions venus ensemble : tout dormait encore ; les animaux seuls venaient de se réveiller, ils paraissaient me recevoir avec plaisir. Je m'assis un instant, et je respirai l'air pur du matin. Je considérai autour de moi ces ustensiles si simples, si propres, et je pensai à la paix qui habitait cette demeure. Je passai une partie de la journée dans cette ferme, et je m'assis pendant le gros de la chaleur sous ce vieux chêne si épais, où le so-

leil, dans toute sa force, ne parvenait à jeter, à travers les branches, que quelques feuilles dorées qui tombaient çà et là; des colombes des champs filaient au-dessus de ma tête; les souvenirs de notre jeunesse m'environnaient; et, quand je m'en allai et que je ne vis que mon ombre solitaire, je sentis mon cœur se serrer, je sentis combien tu étais loin de moi, cher compagnon de mon heureuse enfance.

J'arrivai le soir à la jolie maison qu'habitent les parents d'Ida. C'était la veille de la fête de saint Jean; tout le monde me demanda de tes nouvelles et fut peiné de ton absence. Le lendemain matin, quand je descendis pour déjeuner, je trouvai Ida avec une couronne d'épis que de jeunes paysannes avaient posée sur ses cheveux. Elle était sous ce grand sapin près de la fontaine qui est dans la cour; une multitude de jeunes filles et de jeunes garçons l'environnaient, chacun lui avait apporté son présent; les premiers avaient posé sur la fontaine des fraises dans des paniers d'écorce de bouleau; d'autres, comme les filles d'Israël, y avaient placé de grandes cruches de lait, tandis que d'autres encore lui offraient des rayons de miel. Ida remerciait chacune d'elles avec une grâce charmante, et passait quelquefois ses doigts délicats sur les joues vermeilles des jeunes paysannes. Plusieurs enfants lui apportèrent

des oiseaux qu'ils avaient élevés ; l'un d'eux tenait dans ses petites mains une nichée entière de rossignols ; mais Ida exigea qu'on les reportât où on les avait pris, ne voulant pas priver la mère de ses petits, ni les forêts de leurs plus aimables chantres. Je remarquai un jeune garçon de seize à dix-huit ans ; il tenait entre ses bras une petite hermine toute blanche qu'il avait apprivoisée, et qu'il offrit en rougissant à Ida.

Le soir toute la cour fut remplie de paysans. Tu te rappelles l'antique usage de la Saint-Jean; toutes les femmes avaient une couronne de feuilles sur la tête, et leurs tabliers étaient remplis de feuilles odorantes, dont elles couvraient tous ceux qui s'approchaient d'elles, en chantant des paroles amicales et bienveillantes ; on avait dressé de grandes tables dans la forêt qui touche à la cour, et on avait allumé les feux de la Saint-Jean ; on soupa, et ensuite on dansa toute la nuit. Voilà, cher Gustave, le récit de cette petite fête, dont j'ai voulu te mander tous les détails, afin que ton imagination les suive tous et se rapproche des scènes où la mienne t'appelait sans cesse et s'occupait toujours de toi. Adieu, mon cher Gustave, adieu; quand te verrai-je, ami cher?...

LETTRE XVII.

Venise, le.....

Nous voilà depuis un mois à Venise, cher Ernest. J'ai été très-occupé avec le comte, et c'est ainsi qu'il m'a fallu passer tant de temps sans t'écrire; et puis je suis si mécontent de moi-même, que cela me décourage souvent. Je sens qu'il m'est aussi impossible de te tromper que de guérir de cette cruelle maladie qui trouble et ma conscience et ma raison.... J'étais honteux de te parler de moi; vingt fois j'ai voulu me jeter aux pieds du comte, lui tout avouer, le quitter après : c'est bien là mon devoir, je le sens clairement; tout m'avertit que je devrais suivre cette voix intérieure qui ne nous trompe pas, et qui me crie sans cesse : — Pars, retourne sur tes pas; il te reste encore une autre amitié, et deux patries à retrouver, dont l'une est dans le cœur d'Ernest, où tu comptas tes premiers jours de bonheur. Tu déposeras dans ce cœur noble et grand l'image de Valérie, que tu n'oses garder dans le tien; tu l'y retrouveras, non telle que ta coupable imagination te la peint, mais comme l'amie qui doit travailler au bonheur du comte. Et, malgré tout cela, je ne pars pas, et lâchement je cherche à m'abuser, et je crois

encore que je pourrais guérir. Il y a quelques jours que j'étais décidé à prier le comte de me faire aller à l'ambassade de Florence, pour y passer un an. J'avais trouvé une raison plausible pour cela ; je me disais : Du moins je serai sous le même ciel que Valérie. Mais je la revis; elle me parla d'un voyage que le comte lui ferait faire dans huit mois, et je résolus de ne partir que deux mois avant elle, pour me déshabituer ainsi peu à peu de sa présence, espérant la revoir à son passage à Florence.

Ernest, plus que jamais j'ai besoin de ton indulgence. Je relis tes lettres, j'entends ta voix me rappeler à la vertu, et je suis le plus faible des hommes.

LETTRE XVIII.

Venise, le.....

T'écrire, te dire tout, c'est revivre dans chaque instant de la nouvelle existence qu'elle m'a créée. Garde bien mes lettres, Ernest, je t'en conjure; un jour peut-être, au bord de nos solitaires étangs, ou sur nos froids rochers, nous les relirons, si toutefois ton ami se sauve du naufrage qui le menace, si l'amour ne le consume, comme le soleil dévore ici la plante qui

brilla un matin. Hier encore, une chose assez simple en elle-même me montra sa confiance. Tout fortifie sa naissante amitié, tout alimente ma dévorante passion : elle met entre nous deux son innocence, et l'univers reste pour elle comme il est, tandis que tout est changé pour moi.

Depuis longtemps l'ambassadeur d'Espagne lui avait promis un bal ; cette réunion devait être des plus brillantes, par la quantité d'étrangers qui sont à Venise, car les nobles Vénitiens ne peuvent fréquenter les maisons des ambassadeurs. Valérie s'en faisait une fête. A huit heures du soir j'entrai chez elle pour lui remettre une lettre; je la trouvai occupée de sa toilette. Sa coiffure était charmante; sa robe simple, élégante, lui allait à ravir. — Dites-moi sans compliment comment vous me trouvez, me demanda Valérie : je sais que je ne suis pas jolie, je voudrais seulement ne pas être trop mal; il y aura tant de femmes agréables ! — Ah ! ne craignez rien, lui dis-je, vous serez toujours la seule dont on n'osera compter les charmes, et qui ferez toujours sentir en vous une puissance supérieure au charme même. — Je ne sais pas, dit-elle en riant, pourquoi vous voulez faire de moi une personne redoutable, tandis que je me borne à ne pas vouloir faire peur. Oui, continua-t-elle, je suis d'une pâleur qui

m'effraye moi-même, moi qui me vois tous les jours, et je veux absolument mettre du rouge. Il faut que vous me rendiez un service, Linar. Mon mari, par une idée singulière, ne veut pas que je mette du rouge ; je n'en ai point. Mais ce soir au bal, paraître avec un air de souffrance au milieu d'une fête, je ne le puis pas ; je suis décidée à en mettre une teinte légère. Je partirai la première, je danserai, il ne verra rien. Faites-moi le plaisir d'aller chez la marquise de Rici; sa campagne est à deux pas d'ici : vous lui demanderez du rouge; mon cher Linar, dépêchez-vous, vous me ferez un grand plaisir. Passez par le jardin, afin qu'on ne vous voie pas sortir. — En disant ces mots, elle me poussa légèrement par la porte. Je courus chez la marquise. Je revins au bout de quelques minutes : Valérie m'attendait avec l'impatience d'un enfant ; une légère émotion colorait son teint. Elle s'approcha du miroir, mit un peu de rouge, puis elle s'arrêta pour réfléchir : il me semblait que j'entendais ce qu'elle se disait. Ensuite elle me regarda : — C'est ridicule, dit-elle, je tremble comme si je faisais une mauvaise action... c'est que j'ai promis... cependant le mal n'est pas bien grand. Oh ! combien il doit être affreux de faire quelque chose de vraiment répréhensible ! — En disant cela, elle s'approcha de moi : — Vous pâlissez, me dit-elle ; — elle

prit ma main : — Qu'avez-vous, Linar? vous êtes très-pâle. — Effectivement je me sentais défaillir; ces mots : — Combien il est affreux de faire quelque chose de vraiment répréhensible! — étaient entrés dans ma conscience comme un coup de poignard. Cette crainte de Valérie pour une faute aussi légère me fit faire un retour affreux sur ma passion criminelle et mon ingratitude envers le comte. Valérie avait pris de l'eau de Cologne, elle voulait m'en faire respirer. Je remarquai que d'une main elle tenait le flacon, tandis que de l'autre elle ôtait son rouge, en passant ses jolis doigts sur ses joues. Nous sortîmes un instant après, et elle monta en voiture. J'allai rêver au bord de la Brenta; la nuit me surprit, elle était calme et sombre; je suivais le rivage, désert à cette heure-là, et je n'entendais dans l'éloignement que le chant de quelques mariniers qui s'en allaient vers Fusine pour regagner les lagunes. Quelques vers luisants étincelaient sur les haies de buis comme des diamants. Je me trouvai insensiblement auprès de la superbe Villa-Pisani, louée par l'ambassadeur d'Espagne, et j'entendis la musique du bal. Je m'approchai; on dansait dans un pavillon dont les grandes portes vitrées donnaient sur le jardin. Plusieurs personnes regardaient, placées en dehors près de ces portes. Je gagnai une fenêtre, et je

montai sur un grand vase de fleurs. Je me trouvai au niveau de la salle. L'obscurité de la nuit et l'éclat des bougies me permettaient de chercher Valérie sans être remarqué. Je la reconnus bientôt; elle parlait à un Anglais qui venait souvent chez le comte. Elle avait l'air abattu; elle tourna ses yeux du côté de la fenêtre, et mon cœur battit : je me retirai, comme si elle avait pu me voir. Un instant après, je la vis environnée de plusieurs personnes qui lui demandaient quelque chose; elle paraissait refuser, et mêlait à son refus son charmant sourire, comme pour se le faire pardonner. Elle montrait avec la main autour d'elle, et je me disais : — Elle se défend de danser la danse du châle; elle dit qu'il y a trop de monde. Bien, Valérie, bien ! Ah ! ne leur montrez pas cette charmante danse; qu'elle ne soit que pour ceux qui n'y verront que votre âme, ou plutôt qu'elle ne soit jamais vue que par moi, qu'elle entraîne à vos pieds avec cette volupté qui exalte l'amour et intimide les sens.

On continuait à presser Valérie, qui se défendait toujours et montrait sa tête, apparemment pour dire qu'elle y avait mal. Enfin la foule s'écoula; on alla souper : Valérie resta; il n'y eut plus qu'une vingtaine de personnes dans la salle. Alors je vis le comte, avec une femme couverte de diamants et de rouge, s'a-

vancer vers Valérie ; je le vis la presser, la supplier de danser : les hommes se mirent à ses genoux, les femmes l'entouraient ; je la vis céder ; moi-même enfin, entraîné par le mouvement général, je m'étais mêlé aux autres pour la prier, comme si elle avait pu m'entendre ; et quand elle céda aux instances, je sentis un mouvement de colère. On ferma les portes, pour que personne n'entrât plus dans la salle : lord Méry prit un violon ; Valérie demanda son châle d'une mousseline bleu foncé ; elle écarta ses cheveux de dessus son front ; elle mit son châle sur sa tête ; il descendit le long de ses tempes, de ses épaules ; son front se dessina à la manière antique, ses cheveux disparurent, ses paupières se baissèrent, son sourire habituel s'effaça peu à peu, sa tête s'inclina, son châle tomba mollement sur ses bras croisés sur sa poitrine ; et ce vêtement bleu, cette figure douce et pure, semblaient avoir été dessinés par le Corrège pour exprimer la tranquille résignation ; et quand ses yeux se relevèrent, que ses lèvres essayèrent un sourire, on eût dit voir, comme Shakspeare la peignit, la Patience souriant à la Douleur auprès d'un monument.

Ces attitudes différentes, qui peignent tantôt des situations terribles, et tantôt des situations attendrissantes, sont un langage éloquent puisé dans les mouvements de l'âme et des passions.

Quand elles sont représentées par des formes pures et antiques, que des physionomies expressives en relèvent le pouvoir, leur effet est inexprimable. Milady Hamilton, douée de ces avantages précieux, donna la première une idée de ce genre de danse vraiment dramatique, si l'on peut dire ainsi. Le châle, qui est en même temps si antique, si propre à être dessiné de tant de manières différentes, drape, voile, cache tour à tour la figure, et se prête aux plus séduisantes expressions. Mais c'est Valérie qu'il faut voir : c'est elle qui, à la fois décente, timide, noble, profondément sensible, trouble, entraîne, émeut, arrache des larmes, et fait palpiter le cœur comme il palpite quand il est dominé par un grand ascendant; c'est elle qui possède cette grâce charmante qui ne peut s'apprendre, mais que la nature a révélée en secret à quelques êtres supérieurs. Elle n'est pas le résultat des leçons de l'art; elle a été apportée du ciel avec les vertus : c'est elle qui était dans la pensée de l'artiste qui nous donna la Vénus pudique, et dans le pinceau de Raphaël... Elle vit surtout avec Valérie; la décence et la pudeur sont ses compagnes; elle trahit l'âme en cherchant à voiler les beautés du corps.

Ceux qui n'ont vu que ce mécanisme difficile et étonnant à la vérité, cette grâce de conve-

nance qui appartient plus ou moins à un peuple ou à une nation, ceux-là, dis-je, n'ont pas l'idée de la danse de Valérie.

Tantôt, comme Niobé, elle arrachait un cri étouffé à mon âme déchirée par sa douleur; tantôt elle fuyait comme Galatée, et tout mon être semblait entraîné sur ses pas légers. Non, je ne puis te rendre tout mon égarement, lorsque, dans cette magique danse, un moment avant qu'elle finît, elle fit le tour de la salle en fuyant, ou en volant plutôt sur le parquet, regardant en arrière, moitié effrayée, moitié timide, comme si elle était poursuivie par l'Amour. J'ouvris les bras, je l'appelai; je criais d'une voix étouffée : — Valérie! ah! viens, viens, par pitié! C'est ici que tu dois te réfugier; c'est sur le sein de celui qui meurt pour toi que tu dois te reposer. — Et je fermais les bras avec un mouvement passionné, et la douleur que je me faisais à moi-même m'éveilla, et pourtant je n'avais embrassé que le vide! Que dis-je? le vide; non, non : tandis que mes yeux dévoraient l'image de Valérie, il y avait dans cette illusion, il y avait de la félicité.

La danse finit : Valérie, épuisée de fatigue, poursuivie d'acclamations, vint se jeter sur la croisée où j'étais. Elle voulut l'ouvrir, en la poussant en dehors; je l'arrêtai de toutes mes forces, tremblant qu'elle ne prît l'air. Elle s'as-

sit, appuya sa tête contre les carreaux : jamais je n'avais été si près d'elle ; une simple glace nous séparait. J'appuyais mes lèvres sur son bras ; il me semblait que je respirais des torrents de feu : et toi, Valérie, tu ne sentais rien, rien ; tu ne sentiras jamais rien pour moi !

LETTRE XIX.

Venise, le...

Il n'y a que huit jours que je t'ai écrit, et combien de choses j'ai à te dire ! Combien le cœur fait vivre, quand on rapporte tout à un sentiment dominateur ! Il faut que je te parle d'un petit bal que j'ai donné à Valérie. Sa fête approchait ; j'ai demandé au comte la permission de la célébrer avec lui. Nous sommes convenus qu'il s'emparerait de la matinée pour donner à la comtesse un déjeuner à Sala (campagne à quatre lieues de Venise), où il réunirait plusieurs femmes de sa connaissance. On devait danser après le déjeuner, et se promener ensuite dans les beaux jardins du parc, que Valérie aime passionnément.

Je ne pouvais trouver un lieu plus enchanteur pour seconder mes projets. Ainsi je demandai

la permission d'arranger une des salles pour le soir ; ce qu'on m'a accordé. J'avais eu un plaisir extrême à m'occuper de ce qui devait l'amuser ; je me disais que ce bonheur-là était innocent, et je m'y livrais ; j'étais plus tranquille depuis que je ne songeais qu'à courir, à acheter des fleurs, à orner et arranger la salle comme je voulais qu'elle le fût.

Hier donc nous partîmes d'assez bon matin pour arriver à Sala avant la chaleur. Valérie comptait seulement y déjeuner, et revenir le soir à Venise. Il y eut une course de chevaux, donnée par milord E., qui vient souvent chez le comte, et que Valérie intéresse beaucoup, sans qu'elle-même s'en aperçoive. On déjeuna dans des bosquets impénétrables aux rayons du soleil. La matinée se prolongea : on voulut danser ; mais les femmes, prévenues qu'il y aurait un bal le soir, préférèrent la promenade, et Valérie bouda un peu. Cela nous mena assez tard. La marquise de Rici, instruite de nos projets, proposa à la comtesse de ne pas coucher à Venise, mais de passer chez elle le reste de la journée et la nuit : on partit fort gaîment.

Nous arrivâmes les derniers chez la marquise. Les femmes avaient eu soin d'apporter d'autres robes. et elles parurent toutes très-élégamment vêtues. Valérie éprouvait un moment d'embarras ; sa robe était chiffonnée ; elle avait couru

dans les bosquets ; et, quoiqu'elle me parût mille fois plus jolie, je la voyais promener des regards inquiets sur sa personne. Une de ses manches s'était un peu déchirée, elle y mit une épingle ; son chapeau parut lui peser, elle l'ôta, le remit : je voyais tout cela du coin de l'œil. La marquise la laissa un instant s'agiter ; puis elle l'appela, et Valérie trouva une robe des plus élégantes : elle arrivait de Paris ; c'était une galanterie du comte. Son coiffeur se trouva là aussi : on posa sur ses cheveux une guirlande de mauves bleues, dont la couleur allait à merveille avec le blond de ses cheveux. Elle mit un bracelet enrichi de diamants, avec le portrait de sa mère, que le comte lui avait donné. On m'appela pour me montrer tout cela ; et je me disais, en voyant la comtesse passer d'une glace à l'autre, et monter sur une chaise pour voir le bas de sa robe : — Elle a bien un peu plus de vanité que je ne croyais ; — mais je faisais grâce à cette légère imperfection en faveur du plaisir qu'elle lui donnait. Elle était surtout enchantée de l'étonnement qu'elle allait causer, puisqu'elle s'était récriée sur le désordre de sa toilette... Au moment où elle allait jouir de son triomphe, Marie, qui l'habillait, toussa ; le sang se porta à sa tête ; elle faisait des efforts pour se débarrasser de quelque chose qui la tourmentait à la gorge... Valérie , tout effrayée, lui demanda

ce qu'elle avait; Marie lui dit qu'elle sentait une épingle qu'elle avait eu l'imprudence de mettre dans sa bouche, mais qu'elle espérait que ce ne serait rien. La comtesse pâlit, et l'embrassa pour lui cacher sa frayeur. Je courus chercher un chirurgien; mais Valérie, tremblant qu'il ne tardât trop à venir, et n'ayant point de voiture, avait jeté sa guirlande, remis son chapeau, pris un fichu; elle entraînait Marie tout en courant, et se trouva sur mes pas quand je frappai à la porte du chirurgien, qui demeurait près de Dole, petit bourg.

Qu'elle me parut irrésistible, Ernest! Ses traits exprimaient une inquiétude si touchante! Son âme entière était sur son charmant visage. Ce n'était plus cette Valérie enchantée de sa parure, et attendant avec impatience un petit triomphe; c'était la sensible Valérie, avec toute sa bonté, toute son imagination, portant le plus tendre intérêt, et toutes les craintes d'une âme susceptible de vives émotions, sur l'objet qu'elle aimait, et qu'elle aurait aimé sans le connaître dans ce moment-là, puisqu'il était en danger. Heureusement Marie ne souffrait pas beaucoup, et l'on parvint à retirer l'épingle. La comtesse leva vers le ciel ses beaux yeux remplis de larmes, et le remercia avec la plus vive reconnaissance. Après avoir bien fait promettre à Marie qu'elle ne ferait plus la même imprudence, nous

regagnâmes la campagne de la marquise ; elle-même venait à notre rencontre.

Quand nous arrivâmes, tous les yeux se portèrent sur nous ; les femmes chuchotaient : les unes plaignaient Valérie d'avoir si chaud ; les autres s'attendrissaient sur cette charmante robe, que les ronces avaient abîmée, et qui méritait plus d'égards. Valérie commençait à s'embarrasser ; sa jeunesse et sa timidité l'empêchaient de prendre le ton qui lui convenait : elle paraissait attendre que le comte parlât pour la tirer de cette situation gênante ; mais (ô étrange empire de la multitude sur les âmes les plus nobles et les plus belles !) le comte lui-même garda le silence. J'allais parler ; il me regarda froidement : un instinct secret m'avertit que je nuirais à la comtesse, et je me tus.

La marquise rentra. Alors le comte se leva et s'approcha d'une fenêtre ; Valérie s'avança vers lui. J'entendis qu'il lui disait : — Ma chère amie, vous auriez dû m'appeler ; vous êtes si vive ! tout le monde vous a attendue pour le dîner. — Je la vis chercher à se justifier. Je tremblais que son mari ne lui dît quelque chose de désagréable ; car il ne pouvait savoir que ce que les autres lui avaient peut-être mal rendu. Je vis à côté de moi un jeune enfant de la maison : — Mon ami, lui dis-je, allez vite souhaiter la bonne fête à madame la comtesse de M...., cette jolie dame

qui est là, et vous aurez du bonbon. — Est-ce sa fête aujourd'hui? — Oui, oui, allez. — Il partit, et, avec sa grâce enfantine, il fit son petit compliment à Valérie, qui, déjà émue, le souleva, l'embrassa. Ce moyen me réussit. Comment le comte, rappelé à l'idée de la fête de Valérie, aurait-il voulu lui faire de la peine ce jour-là? Je le vis prenant la main de sa femme; je n'entendis pas ce qu'il lui disait, mais elle sourit d'un air attendri.

Elle passa dans une pièce attenante, pour arranger ses cheveux qui tombaient; je restai à la porte sans oser la suivre. L'enfant alla auprès d'elle, et lui dit : — Me donnerez-vous aussi du bonbon, comme ce monsieur, pour vous avoir souhaité la bonne fête? — Quel monsieur, mon petit ami? — Mais, celui qui est là; regardez. — Elle m'entrevit, parut me deviner, et ses yeux s'arrêtèrent sur moi avec reconnaissance; elle embrassa encore une fois l'enfant, et lui dit : — Oui, je vous donnerai aussi du bonbon; mais allez embrasser ce bon monsieur. — Avec quel ravissement je reçus dans mes bras cet enfant chéri! comme je posai mes lèvres à la place où Valérie avait posé les siennes! Mais comment te rendre, Ernest, ce que j'éprouvai en trouvant une larme sur la joue de l'enfant, en la sentant se mêler à tout mon être! Il me sembla aussi repasser toute ma destinée; cette

larme me paraissait la contenir tout entière. Oui, Valérie, tu ne peux m'envoyer, me donner que des larmes ; mais c'est dans ces témoignages de ta pitié que se retrancheront désormais mes plus douces jouissances.

Je laisse là ma lettre ; je suis trop affecté pour continuer.

LETTRE XX.

Venise, le.....

J'ai à te raconter encore, mon cher Ernest, tous les détails de la petite fête que je donnai à la comtesse ; il m'en est resté un souvenir qui ne s'effacera jamais. Je t'ai laissé avec toutes les émotions que m'avait données le petit messager de Valérie. Vers les neuf heures du soir, après qu'on eut quitté la table et qu'elle eut pris un peu de repos, on proposa une promenade ; on prit des flambeaux, et toutes les voitures partirent. Rien n'était joli comme cette suite d'équipages, et ces flambeaux qui jetaient une vive clarté sur la verdure des haies, et sur les arbres furtivement éclairés. Valérie ne savait pas où elle allait, et sa surprise fut extrême quand on la fit descendre à Sala : elle trouva les jardins éclairés ; une musique délicieuse la reçut. Je me

trouvai à l'entrée du jardin, car je l'avais devancée, et je lui présentai la main pour la conduire à la salle du bal.—Qu'est-ce donc que tout cela? me dit-elle.—C'est Valérie qu'on voudrait fêter ; mais qui peut réussir à exprimer tout ce qu'elle inspire, et quelle langue lui dirait tout ce qu'on sent pour elle?...—La comtesse regardait autour d'elle avec ravissement.

Nous arrivâmes à la salle ; elle était spacieuse, et tout le monde fut charmé de voir remplacer ces jardins éblouissants de lampions par un clair de lune d'après Voléro. La musique se tut, les portes se fermèrent ; il s'était fait un silence involontaire de toutes parts, et Valérie l'interrompit : — Ah ! s'écria-t-elle d'une voix attendrie, c'est Dronnigor. — Je vis avec délices que mon idée avait réussi. Un décorateur habile m'avait parfaitement compris ; des vues gravées de la campagne où Valérie avait passé son enfance, et les conseils du comte, nous avaient aidés à exécuter mon plan : on avait peint ce lac, cette barque où elle conduisait ses sœurs ; ces pins avec leurs formes pyramidales où se balançaient de jeunes écureuils ; ces sorbiers, amis de la jeune Valérie, et cette heureuse maison, à moitié cachée par les arbres, où elle avait passé ses premiers jours de bonheur ; tout cela était éclairé par la lune, qui versait sa tranquille clarté et de longs jets de lumière sur de jeunes

bouleaux, sur les joncs du lac qui paraissaient frémir et murmurer, et sur d'aromatiques calamus. Tu ne conçois pas avec quelle perfection Voléro a imité les clairs de lune : on la voyait lutter avec les mystères de la nuit ; on entendait aussi dans le lointain les airs de nos pâtres ; j'avais fait imiter leurs chalumeaux ; et ces sons errants, qui tantôt s'affaiblissaient et tantôt devenaient plus forts, avaient quelque chose de vague, de tendre et de mélancolique.

Il y avait le long de la salle des bancs de gazon et de larges bandes de fleurs : toutes ces fleurs étaient blanches ; il m'avait semblé que cette couleur virginale peignait celle à qui elles étaient venues se donner ; le jasmin d'Espagne, les roses blanches, des œillets, des lis purs comme Valérie, s'élevaient partout dans des caisses cachées sous le parquet gazonné, et son chiffre et celui du comte, simplement enlacés, étaient suspendus à un pin naturel, planté près de l'endroit du lac où Valérie avait dit pour la première fois au comte qu'elle consentait à devenir sa femme. Dis, Ernest, dis, après cela, si je ne sais pas l'aimer avec cette résignation qui seule excuse peut-être un peu ce funeste amour !

Mais il me reste à te détailler ce qui suivit cette première partie de la fête. A peine fûmes-nous dix minutes dans cette salle, les uns assis

au milieu des fleurs, les autres parlant à voix basse, tous paraissant aimer cette scène tranquille qui semblait offrir à chacun quelques souvenirs agréables, que la toile du fond se leva ; une gaze d'argent occupait toute la place du haut en bas, elle imitait parfaitement une glace. La lune disparut, et on vit à travers la gaze une chambre très-simplement meublée, assez éclairée pour qu'on ne perdît rien, et une douzaine de jeunes filles assises auprès de leurs rouets, ou, le fuseau à la main, travaillant toutes. Leur costume était celui des paysannes de notre pays : des corsets d'un drap bleu foncé, un fichu d'une toile fine et blanche qui, se roulant comme un bandeau, enveloppait pittoresquement leur tête, et descendait sur leurs épaules avec des nattes de cheveux qui tombaient presque à terre. Ce tableau était charmant. Une des jeunes filles paraissait se détacher de ses compagnes; elle était plus jeune, plus svelte; ses bras étaient plus délicats; les autres semblaient être faites pour l'entourer. Elle filait aussi, mais elle était placée de manière à ce qu'on ne vît pas ses traits. A moitié cachée par son attitude et par sa coiffure, elle était vêtue comme les autres, et paraissait pourtant plus distinguée. Valérie se reconnut dans cette scène naïve de sa jeunésse, où elle s'était plu, comme elle le faisait souvent, à travailler au milieu de

plusieurs jeunes filles qu'on élevait chez ses parents, qui, riches et bienfaisants, recueillaient des enfants pauvres, les élevaient, et les dotaient ensuite. Elle comprit que j'avais voulu lui retracer le jour où le comte la vit pour la première fois, et la surprit au milieu de cette scène aimable et naïve; dès lors, charmé de sa candeur et de ses grâces, il l'aima tendrement.

Mais revenons à ce miroir magique, qui ramenait Valérie au passé. De jeunes filles, élevées dans le conservatoire des Mendicanti, formaient un groupe, costumées comme nos paysannes suédoises : elles chantaient mieux qu'elles; et, au lieu de leurs romances, nous entendîmes des couplets composés pour la comtesse, accompagnés par Frédéric et Ponto, placés de manière à ne pas être aperçus. Les voix ravissantes des filles des Mendicanti, le talent de ces artistes fameux, la sensibilité de Valérie, contagieuse pour les autres, tout fit de ce moment un moment délicieux; et les Italiens, habitués à exprimer fortement ce qu'ils sentent, mêlèrent leurs acclamations à la joie douce que me faisait ressentir le bonheur de Valérie.

Le bal commença dans une des salles attenantes; tout le monde s'y précipita. La toile étant tombée, on vit reparaître le clair de lune. Valérie resta avec son mari; tous deux parlè-

rent avec tendresse du souvenir que cette fête leur retraçait. Le comte me dit les choses du monde les plus aimables ; sa femme, en me tendant la main, s'écria : — Bon Gustave! jamais je n'oublierai cette charmante soirée et la salle des souvenirs. — Elle rentra ensuite avec le comte dans le bal. Je sortis pour respirer le grand air et m'abandonner pendant quelques instants à mes rêveries. En rentrant, je cherchais des yeux la comtesse au milieu de la foule, et, ne la trouvant pas, je me doutais qu'elle avait cherché la solitude dans la salle des souvenirs. Je la trouvai effectivement dans l'embrasure d'une fenêtre : je m'approchai avec timidité ; elle me dit de m'asseoir à côté d'elle. Je vis qu'elle avait pleuré ; elle avait encore les larmes aux yeux, et je crus qu'elle s'était rappelé la petite discussion du matin. Je savais combien les impressions qu'elle recevait étaient profondes, et je lui dis : — Quoi ! madame, vous avez de la tristesse, aujourd'hui que nous désirons surtout vous voir contente? — Non, me dit-elle ; les larmes que j'ai versées ne sont point amères : je me suis retracé cet âge que vous avez su me rappeler si délicieusement ; j'ai pensé à ma mère, à mes sœurs, à ce jour heureux qui commença l'attachement du comte pour moi ; je me suis attendrie sur cette époque si chère ; mais j'aime aussi l'Italie, je l'aime

beaucoup, dit-elle.—Je tenais toujours sa main, et mes yeux étaient fixement attachés sur cette main qui, deux ans auparavant, était libre; je touchais cet anneau qui me séparait d'elle à jamais, et qui faisait battre mon cœur de terreur et d'effroi; mes yeux s'y fixaient avec stupeur. — Quoi! me disais-je, j'aurais pu prétendre aussi à elle! Je vivais dans le même pays, dans la même province; mon nom, mon âge, ma fortune, tout me rapprochait d'elle: qu'est-ce qui m'a empêché de deviner cet immense bonheur? — Mon cœur se serrait, et quelques larmes, douloureuses comme mes pensées, tombaient sur sa main. — Qu'avez-vous, Gustave? dites-moi ce qui vous tourmente. — Elle voulait retirer sa main; mais sa voix était si touchante, j'osai la retenir. Je voulais lui dire..... que sais-je? Mais je sentis cet anneau, mon supplice et mon juge; je sentis ma langue se glacer. Je quittai la main de Valérie, et je soupirai profondément. — Pourquoi, me dit-elle, pourquoi toujours cette tristesse? Je suis sûre que vous pensez à cette femme. Je sens bien que son image est venue vous troubler aujourd'hui plus que jamais; toute cette soirée vous a ramené en Suède. — Oui, dis-je en respirant péniblement. — Elle a donc bien des charmes, me dit-elle, puisque rien ne peut vous distraire d'elle? — Ah! elle a tout, tout ce

qui fait les fortes passions; la grâce, la timidité, la décence, avec une de ces âmes passionnées pour le bien, qui aiment parce qu'elles vivent, et qui ne vivent que pour la vertu : enfin, par le plus charmant des contrastes, elle a tout ce qui annonce la faiblesse et la dépendance, tout ce qui réclame l'appui ; son corps délicat est une fleur que le plus léger souffle fait incliner, et son âme forte et courageuse braverait la mort pour la vertu et pour l'amour. — Je prononçai ce dernier mot en tremblant, épuisé par la chaleur avec laquelle j'avais parlé, ne sachant moi-même jusqu'où m'avait conduit mon enthousiasme. Je tremblais qu'elle ne m'eût deviné, et j'appuyais ma tête contre un des carreaux de la fenêtre, attendant avec anxiété le premier son de sa voix. — Sait-elle que vous l'aimez? me dit Valérie avec une ingénuité qu'elle n'aurait pu feindre. — Oh! non, non, m'écriai-je, j'espère bien que non ; elle ne me le pardonnerait pas. — Ne le lui dites jamais, dit-elle ; il doit être affreux de faire naître une passion qui rend si malheureux. Si jamais je pouvais en inspirer une semblable, je serais inconsolable ; mais je ne le crains pas, et cela me console de ne pas être belle. — Je m'étais remis de mon trouble. — Croyez-vous, madame, que ce soit la beauté seule qui soit si dangereuse ? Regardez milady Erwin, la marquise de Ponti :

je ne crois pas qu'un statuaire puisse imaginer de plus beaux modèles ; cependant on vous disait encore hier que jamais elles n'avaient excité un sentiment vif ou durable. Non, poursuivis-je, la beauté n'est vraiment irrésistible qu'en nous expliquant quelque chose de moins passager qu'elle, qu'en nous faisant rêver à ce qui fait le charme de la vie au delà du moment fugitif où nous sommes séduits par elle; il faut que l'âme la retrouve quand les sens l'ont assez aperçue. L'âme ne se lasse jamais : plus elle admire, et plus elle s'exalte; et c'est quand on sait l'émouvoir fortement, qu'il ne faut que de la grâce pour créer la plus forte passion. Un regard, quelques sons d'une voix susceptible d'inflexions séduisantes, contiennent alors tout ce qui fait délirer. La grâce surtout, cette magie par excellence, renouvelle tous les enchantements. Qui plus que vous, dis-je, entraîné par le charme de son regard, de son maintien, a cette grâce? O Valérie! (je pris sa main) Valérie! dis-je avec un accent passionné. — Son extrême innocence pouvait seule lui cacher ce que j'éprouvais. Cependant je tremblais de lui avoir déplu, et comme on jouait dans cet instant une valse très-aimée, je la priai, avec la vivacité qu'inspirait la musique, de danser avec moi, et, sans lui laisser le temps de réfléchir, je l'entraînai. Je dansais avec une espèce de

délire, oubliant le monde entier, sentant avec ivresse Valérie presque dans mes bras, et détestant pourtant ma frénésie. J'avais absolument perdu la tête, et la voix seule de ce que j'aimais pouvait me rappeler à moi. Elle souffrait de la rapidité de la valse, et me le reprochait. Je la posai sur un fauteuil; je la conjurai de me pardonner. Elle était pâle; je tremblais d'effroi : j'avais l'air si égaré, que Valérie en fut frappée. Elle me dit avec bonté : — Cela va mieux; mais, une autre fois, vous serez plus prudent : vous m'avez bien effrayée; vous ne m'écoutiez pas du tout. O Gustave ! me dit-elle avec un accent très-significatif, que vous êtes changé ! — Je ne répondis rien. — Promettez-moi, dit-elle encore, de chercher à recouvrer votre raison : promettez-le-moi, dit-elle d'une voix attendrie, aujourd'hui, dans ce jour où vous m'avez montré tant d'intérêt.— Elle se leva, voyant qu'on se rapprochait de nous : je lui tendis la main, comme pour l'aider à marcher; et, en serrant avec respect et attendrissement cette main, je lui dis : — Je serai digne de votre intérêt, ou je mourrai. — Je m'enfonçai dans les jardins, où je marchai longtemps en proie à mille tourments que me créaient les remords dont j'étais déchiré.

LETTRE XXI.

Venise, le....

Je ne t'ai point encore parlé de cette singulière ville, qui s'élève au sein de la mer et commande aux vagues de venir se briser contre ses digues, d'obéir à ses lois, de lui apporter les richesses de l'Europe et de l'Asie, de la servir en lui amenant chaque jour les productions dont elle a besoin, et sans lesquelles elle périrait au milieu de son faste et de son superbe orgueil. La place qu'occupe cette cité, d'abord couverte de pauvres pêcheurs, voyait leurs nacelles raser timidement ces eaux où voguent maintenant les galères du sénat. Peu à peu le commerce s'empara de ce passage, qui liait si facilement l'Orient à l'Europe, et Venise devint la chaîne qui unit les mœurs d'une autre partie du monde à celles de l'Italie. De là ces couleurs si variées, ce mélange de cultes, de costumes, de langages, qui donnent une physionomie si particulière à cette ville et fondent les teintes locales avec le singulier assemblage de vingt peuples différents. Peu à peu aussi s'éleva ce gouvernement sage et doux pour la classe obscure et paisible de la république, implacable et cruel pour le noble qui aurait voulu le braver

ou le compromettre ; semblable à ce Tarquin dont le fer frappait chacune de ces fleurs qui osaient s'élever au-dessus de leurs compagnes. Il fallait, à Venise, que chaque tête altière pliât ou tombât, si elle ne se courbait pas sous le fer d'un gouvernement appuyé sur dix siècles de puissance, et enveloppé du lugubre appareil de l'inquisition et des supplices.

Aussi rien n'effraye l'imagination comme ce tribunal ; tout vous épouvante : ces gouffres sans cesse ouverts aux dénonciations ; ces prisons affreuses où, courbé sous des voûtes de plomb que le soleil embrase, le coupable expire lentement ; le silence habitant ces vastes corridors où l'on craint jusqu'à l'écho, qui redirait un accent imprudent. Et cependant, autour de cette enceinte, qu'habite l'épouvante et que frappe si souvent le deuil, le peuple, comme un essaim d'abeilles, bourdonne le jour et s'endort sur les marches de ces palais où vivent ses souverains, et, à l'ombre du despotisme, jouit d'une grande liberté, et même d'une coupable indulgence pour ses crimes. Heureux de paresse et d'insouciance, le Vénitien vit de son soleil et de ses coquillages, se baigne dans ses canaux, suit ses processions, chante ses amours sous un ciel calme et propice, et regarde son carnaval comme une des merveilles du monde.

Les arts ont embelli la magnificence des monuments ; le génie du Titien, de Paul Véronèse et du Tintoret, a illustré Venise : le Palladio a donné une immortelle splendeur aux palais des Cornaro, des Pisani ; et le goût et l'imagination ont revêtu de beautés ce qui serait mort sans eux.

Venise est le séjour de la mollesse et de l'oisiveté. On est couché dans des gondoles qui glissent sur les vagues enchaînées ; on est couché dans ces loges où arrivent les sons enchanteurs des plus belles voix de l'Italie. On dort une partie de la journée ; on est, la nuit, ou à l'Opéra, ou dans ce qu'on appelle ici des *casins*. La place de Saint-Marc est la capitale de Venise, le salon de la bonne compagnie la nuit, et le lieu du rassemblement du peuple le jour. Là, des spectacles se succèdent ; les cafés s'ouvrent et se referment sans cesse ; les boutiques étalent leur luxe ; l'Arménien fume silencieusement son cigare ; tandis que, voilée et d'un pas léger, la femme du noble Vénitien, cachant à moitié sa beauté, et la montrant cependant avec art, traverse cette place qui lui sert de promenade le matin, et le soir la voit, resplendissante de diamants, parcourir les cafés, visiter les théâtres, et se réfugier ensuite dans son casin pour y attendre le soleil. Ajoute à tout cela, Ernest, le tumulte du quai qui avoisine Saint-Marc, ces groupes de Dalmates et d'Esclavons, ces bar-

ques qui jettent sur la rive tous les fruits des îles, ces édifices où domine la majesté, ces colonnes où vivent ces chevaux, fiers de leur audace et de leur antique beauté ; vois le ciel de l'Italie fondre ses teintes douces avec le noir antique des monuments ; entends le son des cloches se mêler aux chants des barcarolles ; regarde tout ce monde ; en un clin d'œil, tous les genoux sont ployés, toutes les têtes se baissent religieusement ; c'est une procession qui passe. Observe ce lointain magique, ce sont les Alpes du Tyrol qui forment ce rideau que dore le soleil. Quelle superbe ceinture embrasse mollement Venise ! C'est l'Adriatique ; mais ses vagues resserrées n'en sont pas moins filles de la mer ; et si elles se jouent autour de ces belles îles, d'où se détachent de sombres cyprès, elles grondent aussi, elles se courroucent et menacent de submerger ces délicieuses retraites.

Je me promène souvent, Ernest, sur ces quais ; je me perds dans la foule de ce peuple, je m'élance au delà de cette mer ; mais je ne me fuis pas moi-même. Je voulais cependant ne pas te parler de moi aujourd'hui. Je cherche à m'étourdir, et je te peins tout ce qui m'environne pour ne pas te parler d'une passion que je ne puis dompter.

Adieu, Ernest ; je sens que je te parlerais de Valérie.

LETTRE XXII.

Venise, le....

Non, Ernest, non, jamais je ne m'habituerai au monde; le peu que j'en ai vu ici m'inspire déjà le même éloignement, le même dégoût qui me poursuit toujours dès que je suis obligé de vivre dans la grande société. Tu as beau vouloir que je cherche par ce moyen à oublier Valérie ou à m'en occuper plus faiblement; y parviendrai-je jamais? et faut-il encore altérer mon caractère, l'aigrir? dois-je tâcher de recouvrer la tranquillité aux dépens des principes les plus consolants? Tu le sais, mon ami, j'ai besoin d'aimer les hommes; je les crois en général estimables; et, si cela n'était pas, la société depuis longtemps ne serait-elle pas détruite? L'ordre subsiste dans l'univers, la vertu est donc la plus forte. Mais le grand monde, cette classe que l'ambition, les grandeurs et la richesse séparent tant du reste de l'humanité, le grand monde me paraît une arène hérissée de lances où, à chaque pas, on craint d'être blessé; la défiance, l'égoïsme et l'amour-propre, ces ennemis-nés de tout ce qui est grand et beau, veillent sans cesse à l'entrée de cette arène, et y donnent des lois qui étouffent ces mouvements généreux et aimables par lesquels l'âme s'élève,

devient meilleure, et par conséquent plus heureuse. J'ai souvent réfléchi aux causes qui font que tous ceux qui vivent dans le grand monde finissent par se détester les uns les autres, et meurent presque toujours en calomniant la vie. Il existe peu de méchants; ceux qui ne sont pas retenus par la conscience le sont par la société; l'honneur, cette fière et délicate production de la vertu, l'honneur garde les avenues du cœur et repousse les actions viles et basses, comme l'instinct naturel repousse les actions atroces. Chacun de ces hommes séparément n'a-t-il pas presque toujours quelques qualités, quelques vertus? Qu'est-ce qui produit donc cette foule de vices qui nous blessent sans cesse? C'est que l'indifférence pour le bien est la plus dangereuse des immoralités; les grandes fautes seules épouvantent, parce qu'elles effrayent la conscience. Mais on ne daigne pas seulement s'occuper des torts qui reviennent sans cesse, qui attaquent sans cesse le repos, la considération, le bonheur de ceux avec qui l'on vit, et qui troublent par là journellement la société.

Nous parlions de cela hier encore, Valérie et moi, et je lui faisais remarquer dans ces réunions brillantes, au milieu de cette foule de gens de tous les pays, qui viennent ici pour s'amuser, je lui faisais remarquer cette teinte monotone de froideur et d'ennui répandue sur

tous les visages. Les petites passions, lui disais-je, commencent par effacer ces traits primitifs de candeur et de bonté que nous aimons à voir dans les enfants : la vanité soumet tout à une convenance générale; il faut que tout prenne ses couleurs; la crainte du ridicule ôte à la voix ses plus aimables inflexions, inspecte jusqu'au regard, préside au langage, et soumet toutes les impressions de l'âme à son despotisme. Oh! Valérie! lui disais-je, si vous êtes si aimable, c'est que vous avez été élevée loin de ce monde qui dénature tout; si vous êtes heureuse, c'est que vous avez cherché le bonheur là où le ciel a permis qu'il puisse être trouvé. C'est en vain qu'on le cherche ailleurs que dans la piété, dans la touchante bonté, dans les affections vives et pures, enfin dans tout ce que le grand monde appelle exaltation ou folie, et qui vous offre sans cesse les plus heureuses émotions.

Ernest, je sentais que si je l'aimais ainsi, c'était parce qu'elle était restée près de la nature; j'entendais sa voix qui ne déguise jamais rien; je voyais ses yeux qui s'attendrissent sur le malheur, et qui ne connaissent que les plus célestes expressions; je l'ai quittée brusquement, Ernest, je l'ai quittée, j'ai craint de me trahir.

LETTRE XXIII.

Venise, le....

J'apprends que toutes mes lettres écrites depuis deux mois sont à Hambourg, chez M. Martin, banquier. Le courrier expédié par le comte avait eu l'ordre de remettre ses dépêches à notre consul à Hambourg, et de se rendre lui-même à Berlin. Malheureusement il a oublié de remettre le paquet de lettres à ton adresse.

Mais qu'aurais-tu appris ? Je suis toujours le même ; quelquefois repentant, et toujours le plus faible des hommes. Mon fatal secret est toujours caché à Valérie ; mais ma situation envers le comte est vraiment bien douloureuse. Je l'ai vu quelquefois au moment de m'interroger ; il me disait qu'il me trouvait triste, que jamais je n'aurais de meilleur ami : n'était-ce pas me dire qu'il comptait sur ma confiance ? Et moi, je le fuyais, j'évitais ses regards ; je lui paraissais défiant, ingrat peut-être ! Ernest, combien cette idée me tourmente ! Je ne puis t'en dire davantage, le comte m'attend.

LETTRE XXIV.

Venise, le...

Je ne sais comment je vis, comment je puis vivre avec les violentes émotions que j'éprouve sans cesse. Était-ce à moi d'aimer ? Quelle âme ai-je donc reçue ! Celles qui sont le plus sensibles, celle du comte même, qu'elle est loin de souffrir comme la mienne! et cependant il l'aime bien cette même femme qui consume ma raison, mon bonheur et ma vie, et qui, sans se douter de son empire, me verra peut-être mourir sans deviner la cause de mon funeste sort. Cruelle pensée! Ah! pardonne, Valérie, ce n'est pas de toi que je me plains, c'est moi que je déteste. La faiblesse seule peut être aussi malheureuse : toujours dépendante, elle a des tourments qui n'osent aborder qu'elle; je traîne à ma suite mille inquiétudes inconnues aux autres.

Mais j'oublie que tu ne sais encore rien; non, tu ne conçois pas ce que j'ai souffert, Ernest; j'ai si peu de raison, si peu d'empire sur moi-même! Écoute donc, mon ami, s'il m'est possible toutefois de mettre un peu d'ordre dans mon récit : Quoique Valérie ne soit qu'au septième mois de sa grossesse, on a craint qu'elle n'accouchât avant-hier. Son extrême jeunesse la rend si délicate, qu'on a toujours présumé qu'elle

n'attendrait pas le terme prescrit par la nature. Nous avions dîné plus tard qu'à l'ordinaire, parce que Valérie ne s'était pas trouvée bien; vers la fin du repas, je l'ai vue pâlir et rougir successivement; elle m'a regardé, et m'a fait signe de me taire; mais, après quelques minutes, elle a été obligée de se lever : nous l'avons suivie dans le salon, où elle s'est couchée sur une ottomane; le comte inquiet a voulu sur-le-champ faire chercher un médecin. Valérie ayant passé dans sa chambre, je n'ai point osé l'y accompagner; mais je suis entré dans une petite bibliothèque attenante, où je pouvais rester sans être vu. Là, j'entendais Valérie se plaindre, en cherchant à étouffer ses plaintes; je ne sais plus ce que j'ai senti, car heureusement les douleurs ont un trouble qui empêche de les retrouver dans tous leurs détails, tandis que le bonheur a des repos où l'âme jouit d'elle-même, note, pour ainsi dire, ses sensations, et les met en réserve pour l'avenir.

Il ne m'est resté que des idées confuses et douloureuses de ces cruels moments. Quand Valérie paraissait souffrir beaucoup, tout mon sang se portait à la tête, et j'en sentais battre les artères avec violence. J'étais debout, appuyé contre une porte de communication qui donnait dans la chambre de la comtesse; je l'entendais quelquefois parler tranquillement, et alors le

calme revenait dans mon âme. Mais que devins-je, quand je l'entendis dire qu'elle avait perdu une sœur en couche de son premier enfant! Je frissonnai de terreur, le sang paraissait s'arrêter dans mes veines, et je fus obligé de me traîner le long des panneaux pour m'asseoir sur une chaise.

La comtesse appela Marie, et lui dit de me chercher; je sortis de la bibliothèque, j'allai à sa rencontre, et je la suivis chez Valérie. — Je vous envoie chercher, Gustave, me dit-elle en prenant un air presque gai; mais les traces de la souffrance, qui étaient encore sur son visage, ne m'échappèrent pas : j'ai voulu vous voir un moment, et vous dire que cela ne sera rien; mes douleurs se passent. J'ai pensé que vous seriez bien aise d'être rassuré; je sais l'intérêt que vous prenez à vos amis. — Avec quelle bonté elle me dit cela! Mes yeux lui exprimèrent combien j'étais touché qu'elle m'eût deviné. — Vous devriez faire de la musique, Gustave, me dit-elle; mais pas au salon, je ne vous entendrais pas; ici à côté vous trouverez le petit piano; cela me distraira. — Savait-elle, Ernest, qu'il fallait me distraire moi-même et me tranquilliser? Je trouvai le piano ouvert; il y avait une romance qu'elle avait copiée elle-même, ce fut celle-là que je pris; elle m'était inconnue, je me mis à la chanter. Je te noterai le dernier couplet, pour

que tu voies comment, par une inconcevable combinaison, cette romance me replongea dans mes tourments et dans la plus horrible anxiété; elle commence ainsi :

J'aimais une jeune bergère.

L'air et les paroles sont, je crois, de Rousseau; il n'y avait peut-être que moi qui ne connusse pas cette romance. Il me semblait que Valérie recommençait à se plaindre; je continuai pourtant. J'arrivai au dernier couplet :

Après neuf mois de mariage,
Instants trop courts!
Elle allait me donner un gage
De nos amours,
Quand la Parque, qui tout ravage,
Trancha ses jours.

Ma voix altérée ne put achever; une sueur froide me rendit immobile : Valérie jeta un cri; je voulus me lever, voler à elle, je retombai sur ma chaise, et je crus que j'allais perdre entièrement connaissance. Je me remis cependant assez pour courir à la porte de l'appartement de la comtesse. L'accoucheur sortit dans ce moment. — Au nom du ciel! dis-je en lui prenant la main, et en tremblant de toutes mes forces, dites-moi s'il y a du danger. — Il leva les épaules, et me dit : — J'espère bien que non; mais elle est si délicate qu'on ne peut en répondre, et elle souffrira beaucoup. — Il me semblait que

l'enfer et tous ses tourments étaient dans ce mot *j'espère*. Pourquoi ne me disait-il pas : — *Non*, il n'y a pas de danger. — Mais, vous-même, me dit-il, vous ne me paraissez pas bien. — Dans tout autre moment, j'eusse pu être inquiet de son observation; mais j'étais si malheureux, que toute autre considération disparaissait dans cet instant. Je me mis à courir par toute la maison, mon agitation ne me laissant aucun repos; je ne sais tout ce qui se passa, mais je me trouvai à la chute du jour dans les rues de Venise, courant sans m'arrêter. Je voulus demander un verre d'eau dans un café; je vis un homme de ma connaissance qui s'avançait vers moi; la crainte qu'il ne m'abordât fit que je me mis à marcher très-vite du côté opposé. Mes forces s'épuisaient entièrement. Je passais devant une église; elle était ouverte, j'y entrai pour me reposer. Il n'y avait personne qu'une femme âgée qui priait devant un autel où était un christ; à la faible clarté de quelques cierges, je voyais son visage, où était répandue une douce sérénité. Ses mains étaient jointes, ses yeux envoyaient au ciel des regards où se peignait une résignation mêlée d'une joie céleste. Je m'étais appuyé contre un des piliers de l'église, quand mes yeux s'arrêtèrent sur cette femme. Cette vue me calma beaucoup; il me semblait que la piété et le silence qui régnaient autour de moi

abattaient la tempête de mon âme agitée. La femme se leva doucement, passa devant moi, me fixa un moment avec bienveillance ; puis elle regarda la place où elle avait prié, et reporta ses yeux sur moi ; ensuite elle baissa son voile, et sortit. Je m'avançai vers cette place, je tombai à genoux ; je voulus prier, mais l'extrême agitation que je venais d'éprouver ne me permit pas d'assembler mes idées. Cependant je souffrais moins ; il me semblait qu'en présence de l'Éternel, sans pouvoir même l'invoquer, mes peines étaient adoucies, par cela seul que je les déposais dans son sein au milieu de cet asile, où tant de mes semblables venaient l'invoquer. Je ne faisais que répéter ces mots : Dieu de miséricorde !... pitié !... Valérie !... puis je me taisais, et je sentais des larmes qui me soulageaient. Je ne sais combien de temps je restai ainsi. Quand je me levai, il me sembla que ma vie était renouvelée, je respirais librement. Je me trouvais auprès d'un des plus beaux tableaux de Venise, une vierge de Solimène ; plusieurs cierges l'éclairaient ; des fleurs fraîches encore et nouvellement offertes à la Madone mêlaient leurs douces couleurs et leurs parfums à l'encens qu'on avait brûlé dans l'église. C'est peut-être l'amour, me disais-je, qui est venu implorer la Vierge ; ce sont deux cœurs timides et purs qui brûlent de s'unir l'un à l'autre par des nœuds

légitimes. Je soupirais profondément, je regardais la Madone; il me semblait qu'un regard céleste, pur comme le ciel, sublime et tendre à la fois, descendait dans mon cœur; il me semblait qu'il y avait dans ce regard quelque chose de Valérie. Je me sentais calmé : elle ne souffre plus, me disais-je; bientôt elle sera remise, ses traits auront repris leur douce expression. Elle me plaindra d'avoir tant souffert pour elle; elle me plaindra, elle m'aimera peut-être. Insensiblement ma tête s'exalta; je tombai à genoux. O honte! ô turpitude de mon cœur abject! le croirais-tu, Ernest? j'osais invoquer le Dieu du ciel et de la vertu, qui ne peut protéger que la vertu, qui la donna à la terre pour qu'elle nous fît penser à lui; j'osais le prier dans ce lieu saint de me donner le cœur de Valérie. Je ne voyais qu'elle : les fleurs, leur parfum, la mélancolie du silence qui régnait autour de moi, tout achevait de jeter mon cœur dans ces coupables pensées. J'en fus tiré par un enfant de chœur; il m'avait apparemment appelé plusieurs fois, car il me secoua par le bras : — Signor, me dit-il, on va fermer l'église. — Il tenait un cierge à la main; je le regardais d'un air étonné; absorbé dans mon délire, j'avais oublié le lieu sacré où je me trouvais. Le cierge incliné de l'enfant de chœur me montra la place où j'étais à genoux, c'était un tombeau : j'y lus le nom d'Euphrosine,

et ce nom paraissait être là pour citer ma conscience devant le tribunal du juge suprême. Tu le sais, Ernest, c'était le nom de ma mère, de ma mère descendue aussi au tombeau, et qui reçut mes serments pour la vertu. Il me semblait sentir ses mains glacées, lorsqu'elle les posa pour la dernière fois sur mon front pour me bénir; il me semblait les sentir encore, mais pour me repousser. Je me levai d'un air égaré; je n'osais prier, je n'osais plus invoquer l'Éternel, et je revoyais Valérie mourante ; mon imagination me la montrait pâle et luttant contre la mort. Je tordis mes mains; je cachai ma tête en embrassant un des piliers avec une angoisse inexprimable.—Oh! signor, dit l'enfant effrayé, qu'avez-vous? — Je le regardais; il voulut s'éloigner de moi. — Ne crains rien, lui dis-je, — et ma voix altérée le rappela. — Je suis malheureux, mon ami, ne me fuis pas. — Il se rapprocha de moi. — Êtes-vous pauvre? dit-il; mais vous avez un bel habit. — Non, je ne suis pas pauvre; mais je suis bien malheureux. — Il me tendit sa petite main et serra la mienne. — Eh bien, dit-il, vous achèterez des cierges pour la Madone, et je prierai pour vous. — Non, pas pour moi, dis-je vivement, mais pour une dame bien bonne, bonne comme toi. Oh! viens, lui dis-je en le serrant sur mon cœur, et laissant couler mes larmes sur son visage; viens, être

pur et innocent! toi qui plais à Dieu et ne l'offenses pas, prie pour Valérie. — Elle s'appelle Valérie? — Oui. — Et qu'est-ce qu'il faut demander à Dieu? — Qu'il la conserve; elle est dans les douleurs, elle est malade. — Ma mère est malade aussi, et elle est pauvre; Valérie l'est-elle aussi? — Non, mon ami; voilà ce qu'elle envoie à ta mère. — Je tirai ma bourse, où il y avait heureusement de l'or; il me regarda avec étonnement : — Oh! comme vous êtes bon! comme je prierai Dieu et la sainte Vierge tous les jours pour vous! et avant pour..... Comment s'appelle-t-elle? — Valérie. — Ah! oui, pour Valérie! — Ses mains se joignirent; il tomba à genoux. Pour moi, sans oser proférer une parole, j'élevais aussi mes mains, je baissais mes regards vers la tombe; mon cœur était contrit, déchiré, et il me sembla que je déposais mon repentir et ses supplices au pied de la croix sur laquelle le Carrache avait essayé d'exprimer la grandeur du Christ mourant; je voyais devant moi ce superbe tableau, faiblement éclairé par le cierge de l'enfant.

LETTRE XXV.

Venise, le.....

Toutes mes inquiétudes sont finies ; je ne tremble plus pour celle qui n'a été qu'un moment, il est vrai, la plus heureuse des mères, mais qui existe, qui se porte bien. Oui, Ernest, j'ai vu la sensible Valérie, mille fois plus belle, plus touchante que jamais, répandre sur son fils les plus douces larmes, me le montrer éveillé, endormi, me demander si j'avais remarqué tous ses traits, pressentir qu'il aurait le sourire de son père, et ne jamais se lasser de l'admirer et de le caresser.

Hélas ! quelque temps après, ces mêmes yeux ont répandu les larmes du deuil et de la douleur la plus amère : le jeune Adolphe n'a vécu que quelques instants, et sa mère le pleure tous les jours. Cependant elle est résignée ; mais elle a perdu cette douce gaîté qui suivit ses premiers transports de bonheur ; la plus profonde mélancolie est empreinte dans ses traits ; ils ont toujours quelque chose qui peint la douleur. En vain le comte cherche à la distraire ; ce qui la calme est justement ce qui la ramène à Adolphe. Elle a acheté un petit terrain qui appartient à des religieuses ; ce terrain est à

Lido, île charmante, près de Venise : c'est là que l'on a enterré le fils de Valérie. Le comte a été profondément affecté de la perte qu'il a faite; je ne l'ai pas quitté pendant son chagrin. Ma douleur si véritable, la manière dont je l'exprimais, mes soins assidus, ont touché cet homme excellent. Il m'a témoigné une tendresse si vive! Je voyais qu'il me savait gré d'avoir quitté mon genre de vie solitaire. Hélas! il ne saura jamais combien il m'a fallu de courage pour la fuir, pour lutter contre ces longues habitudes de mon cœur, si douces, si chères! Je ne serai jamais compris. Toi seul, Ernest, tu pourras me plaindre, concevoir mes douleurs, et pleurer sur moi.

LETTRE XXVI.

Venise, le...

Explique-moi, Ernest, comment on peut n'aimer Valérie que comme on aimerait toute autre femme. Hier je me promenais avec le comte, nous avons rencontré une femme qui était arrêtée devant une boutique du pont de Rialto. — Voilà une bien jolie personne, me dit le comte. — Je l'ai regardée, et sa taille et

ses cheveux m'ont rappelé Valérie; j'ai eu envie de dire qu'elle ressemblait à la comtesse, mais je craignais que ma voix ne me trahît. Cependant, comme il y avait beaucoup de bruit sur le pont, et qu'il ne m'observait pas, je le lui ai dit. — Nullement, m'a-t-il répondu, cette femme est extrêmement jolie ; Valérie a de la jeunesse, de la physionomie, mais jamais on ne la remarquera. — J'éprouvais quelque chose de douloureux, non pas que j'eusse besoin que d'autres que moi la trouvassent charmante, mais de penser que je l'aime avec une passion si violente, qu'elle est pour moi le modèle de tous les charmes, de toutes les séductions, et que jamais je ne pourrai lui exprimer un seul instant de ma vie ce que j'éprouve; je n'osais dire au comte combien je le trouvais injuste. — Au moins, lui dis-je, on ne peut refuser à la comtesse le prix des vertus et de la beauté de l'âme. — Ah! sans doute, c'est une excellente femme : ce sera une femme bien essentielle, et, quand elle aura été plus dans le monde, elle sera même extrêmement aimable.

Quoi! Valérie, tu as besoin de plus de développement pour être extrêmement aimable! Ton esprit, ta sensibilité, tes grâces enchanteresses ne t'assignent-elles pas déjà la première de ces places qu'osent te disputer des femmes légères qui, avec quelques mines, quelques

grâces factices et de froides imitations de ce charme suprême que la vraie bonté seule donne, se croient aimables! Comment penses-tu devenir meilleure, toi qui ne respires que pour le bonheur des autres; qui, renfermée dans le cercle de tes devoirs, ne comptes tes plaisirs que par tes vertus, emploies chaque moment de la vie au lieu de la dissiper, diriges ta maison et la remplis des félicités les plus pures! Moi seul, serais-je donc destiné à te comprendre, à t'apprécier, et n'aurais-je eu cette faculté que pour devenir si malheureux! Ces tristes réflexions avaient absorbé mon attention; je marchais silencieusement à côté du comte, et je me disais: L'homme ne saura-t-il donc jamais jouir du bonheur que le ciel lui donne? Et cet homme si distingué, si bien fait pour être heureux par Valérie, ne se trouverait-il pas en effet plus à envier et plus heureux qu'un autre? Mais pourquoi, me disais-je, faut-il que le bonheur soit un délire! Cette ivresse même avec laquelle l'amour le juge ne le dégrade-t-elle pas? et ne vois-je pas le comte rendre chaque jour le plus beau des hommages à Valérie, lui confier son avenir, lui dire qu'elle embellit sa vie, et avoir besoin d'elle comme d'un air pur pour respirer? Mais j'avais beau me dire tout cela, je finissais toujours par penser: — Ah! comme je l'aimerais mieux!

LETTRE XXVII.

Venise, le.....

Le comte, tu le sais déjà, redoute pour Valérie les courses qu'elle fait à Lido ; mais il finit toujours par céder : ses affaires l'occupent, et c'est moi qui l'ai accompagnée, avec Marie, ces jours-ci. Nous y allâmes la semaine passée. Sa douce confiance m'enchante. Elle est si sûre que ce qu'elle désire ne trouvera jamais d'opposition de ma part, qu'elle ne demande pas : — Pouvez-vous venir avec moi ? — mais elle me dit : — N'est-ce pas, Gustave, vous viendrez avec moi ?

J'ai été à Lido en son absence ; j'y ai apporté des arbustes enlevés avec soin d'un jardin, et qui ont continué à fleurir : j'ai planté des saules d'Amérique et des roses blanches auprès du tombeau d'Adolphe. Valérie était fort triste le jour que nous devions y aller ensemble. En débarquant à Lido, je la voyais oppressée ; elle paraissait souffrir beaucoup ; ses yeux étaient mélancoliquement baissés vers la terre. Nous arrivâmes à l'enceinte du couvent ; nous passâmes par une grande cour abandonnée, où l'herbe, haute et flétrie par la sécheresse, embarrassait nos pas. La journée était encore fort

chaude, quoique nous fussions déjà à la fin d'octobre. Une des sœurs du couvent vint nous ouvrir la porte qui donnait sur le petit terrain que Valérie a acheté. Valérie l'a remerciée; elle lui a pris la main affectueusement, et lui a dit : — Ma sœur, vous devriez remettre une clef à un de mes gondoliers; je vous donnerai trop souvent la peine d'ouvrir cette porte. Y a-t-il longtemps que vous êtes dans ce couvent? a-t-elle ajouté. — Depuis mon enfance. — Vous ne vous ennuyez pas? — Oh! jamais; la journée ne me paraît pas assez longue. Notre ordre n'est pas sévère. Nous avons de très-belles voix dans notre couvent; cela nous fait rechercher par beaucoup de monde. — Mais nous ne voyez pas ce monde? — Je vous demande pardon : nous avons beaucoup plus de liberté qu'ailleurs, et, avec la permission de l'abbesse, nous pouvons voir les personnes qu'elle admet. Les jours de fête, nous ornons l'église de fleurs; nous en cultivons de bien belles : nous sommes aussi chargées de l'instruction des enfants. — Aimez-vous les enfants? demanda vivement Valérie. — Beaucoup, répondit la sœur. — Dans ce moment la cloche appela la religieuse. Valérie était restée à la place où elle nous avait quittés; ses yeux la suivirent. — Jamais, dit-elle, elle ne connaîtra la douleur de perdre un fils bien-aimé! — Ni les peines de l'amour malheureux!

ajoutai-je en soupirant. — Elle paraît si calme! Mais aussi elle ne connaît pas toutes les félicités attachées au bonheur d'aimer; et il y en a de si grandes! Et puis, Gustave, nous reverrons les êtres que nous avons aimés et perdus ici-bas. L'amour innocent, l'amitié fidèle, la tendresse maternelle, ne continueront-ils pas dans cette autre vie? Ne le pensez-vous pas, Gustave? me demanda-t-elle avec émotion. — Je le crois, lui répondis-je, profondément ému; — et prenant sa main, je la mis sur ma poitrine: — Peut-être alors, lui dis-je, des sentiments réprouvés ici-bas oseront-ils se montrer dans toute leur pureté; peut-être des cœurs séparés sur cette terre se confondront-ils là-bas. Oui, je crois à ces réunions comme je crois à l'immortalité. Les récompenses ou les punitions ne peuvent exister sans souvenirs; rien ne continuerait de nous-mêmes sans cette faculté. Vous vous rappellerez le bien que vous fîtes, Valérie, et vous retrouverez dans votre souvenir ceux que votre bienfaisance chercha sur cette terre; vous aimerez toujours ceux que vous aimâtes. Pourquoi seriez-vous punie par leur absence? O Valérie, la céleste bonté est si magnifique! — Le soleil, en cet instant, jeta sur nous ses rayons; la mer en était rougie, ainsi que les Alpes du Tyrol, et la terre semblait rajeunie à nos yeux, et belle comme l'espérance qui nous avait occupés. Nous

arrivâmes à l'enceinte du tombeau ; les arbustes le cachaient : Valérie, étonnée de ce changement, se douta que je les avais fait planter ; elle me remercia d'une voix attendrie, en me disant que j'avais réalisé son idée. Nous écartâmes des branches touffues d'ébéniers qui avaient fleuri encore une fois dans cette automne, et quelques branches de saule et d'acacia. Valérie fixa ses regards sur la tombe d'Adolphe ; ses larmes coulèrent ; elle leva ses yeux au ciel ; je vis ses lèvres se remuer doucement, son visage s'embellir de piété : elle priait pour son fils. Des voix célestes se mêlèrent à ce moment d'attendrissement ; les religieuses chantaient de saintes strophes qui arrivaient jusqu'à nous à travers le silence, au moment où le soleil se retirait lentement, abandonnant la terre, et s'éteignant au milieu des vagües, comme la vie de l'homme qui s'éteint, qui paraît tomber dans l'abîme des ténèbres pour en ressortir plus belle et plus brillante.

LETTRE XXVIII.

Venise, le. ...

Le comte veut distraire Valérie de sa douleur ; il craint pour sa santé ; il trouve qu'elle

est maigrie ; il veut, dit-on, hâter son voyage de Rome et de Naples. Il paraît qu'il n'en a point encore parlé à sa femme. C'est mon vieux Erich qui a appris du valet de chambre du comte qu'on faisait en secret les préparatifs du voyage, afin de surprendre Valérie plus agréablement. Ernest, j'ai parlé souvent avec enthousiasme au comte de cette belle partie de l'Italie, du désir que j'avais de la voir ; eh bien, s'il me proposait d'être de ce voyage, je refuserais, je refuserais, j'y suis décidé. Est-ce à moi à abuser de son inépuisable bonté ? Si, par un miracle, je n'ai pas encore été le plus méprisable des hommes ; si mon secret est encore dans mon sein ; si l'extrême innocence de Valérie m'a mieux servi que ma fragile vertu, l'exposerai-je, ce funeste secret, au danger d'un nouveau voyage, à cette présence continuelle, à cette dangereuse familiarité ? Non, non, Ernest, je refuserai ; et si je pouvais ne pas le faire, après avoir si clairement senti mon devoir, il faudrait ne plus m'aimer. O ma mère ! du haut de votre céleste séjour, jetez un regard sur votre fils ! il est bien faible, il s'est jeté dans bien des douleurs ; mais il aime encore cette vertu, cette austère et grande beauté du monde moral, que vos leçons et votre exemple gravèrent dans son cœur.

LETTRE XXIX.

Venise, le....

Toi seul tu es assez bon, assez indulgent pour lire ce que je t'écris, et ne pas sourire de pitié, comme ceux qui se croient sages, et que je déteste.

Hier, dans la sombre rêverie qui enveloppe tous mes jours, et dans laquelle je ne pense qu'à Valérie et à l'impossibilité d'être jamais heureux, je suivais le tumulte de la place Saint-Marc; le jour baissait. Le vaste canal de la Judeïca était encore rougi des derniers rayons du soir, et les vagues murmuraient doucement; je les regardais fixement, arrêté sur le quai, quand tout à coup le bruit d'une robe de soie vint me tirer de ma rêverie. Elle avait passé si près de moi, que mon attention avait été éveillée. Je levai les yeux, et mon cœur battit avec violence; la femme qui avait passé près de moi, dont je ne pouvais voir les traits, mais dont je voyais encore la taille, les cheveux, je crus... je crus que c'était elle; le trouble qu'elle m'inspire toujours me retint à ma place, je n'osais la suivre, éclaircir mes doutes. Elle avait encore l'habillement du matin : le zendale, le mystérieux zendale, qui tantôt voile et tantôt cache toute la

figure; la grande jupe de satin noir, le corset de satin lilas, le même que Valérie porte toujours, et que je lui avais encore vu la veille; un voile noir enveloppait sa tête, et laissait échapper une boucle de cheveux cendrés, de ces cheveux qui ne peuvent être qu'à Valérie. Est-ce la comtesse? me disais-je. Mais seule, sans aucun de ses gens, traversant ce quai, à cette heure, c'est impossible; et si, comme elle le fait souvent, elle allait chercher l'indigence, Marie, sa chère Marie serait avec elle. Tout en observant cette femme, je la suivais machinalement. Enfin elle s'est arrêtée devant une maison de bien peu d'apparence. Elle a frappé un grand coup de marteau; le jour était entièrement tombé. — Qui est là? cria une voix cassée. Ah! c'est toi, Bianca? — En même temps la porte s'ouvrit, et je vis disparaître cette femme. Je restai anéanti de surprise à cette place, où me retenait encore l'étonnement, la curiosité et un charme secret. Il faut que je revoie cette femme, me disais-je... Quelle étonnante ressemblance! Il existe donc encore un être qui a le pouvoir de faire battre mon cœur! Mille idées confuses s'associaient à celle-là : si je voyais partir Valérie de Venise, si je m'éloignais d'elle, comme une loi sévère me l'ordonne, alors il me resterait quelque chose qui rendrait mes souvenirs plus vivants, un être qui aurait le pouvoir de

me retracer l'image de Valérie. Ah ! sans doute jamais je ne pourrais un seul instant lui être infidèle. Mais, comme on voudrait arrêter l'ombre d'un objet aimé, quand on ne peut l'arrêter lui-même, ainsi cette femme me la rappellera. La nuit était venue, elle était sombre ; je m'étais assis sous les fenêtres du rez-de-chaussée ; je pensais à Valérie, quand j'entendis ouvrir une des jalousies. Je levai la tête, et je vis de la lumière ; une femme s'avança, s'assit sur la fenêtre ; je me doutais que c'était Bianca, et toute ma curiosité était revenue. Je sentis, après quelques minutes, quelque chose tomber à mes pieds ; c'étaient des écorces d'orange que Bianca venait de jeter. Le croirais-tu, Ernest ? l'écorce d'une orange, le parfum d'un fruit dont l'Italie entière est couverte, que je vois, que je sens tous les jours, me fit tressaillir, remplit d'une volupté inexprimable tous mes sens. Il y avait quinze jours qu'assis auprès de Valérie, sur le balcon qui donne sur le grand canal, elle me parla de son voyage à Naples et du projet du comte de m'emmener avec lui ; je sentis mes joues brûlantes et mon cœur battre et défaillir tour à tour ; tantôt de ravissantes espérances me transportaient aux bords de ce rivage enchanté ; Valérie était à mes côtés, et les félicités du ciel m'environnaient ; mais bientôt je soupirais, n'osant me livrer à ces images de bonheur,

forcé à plier sous la terrible loi que me prescrivait le devoir, décidé à refuser ce voyage, et n'ayant pas la force de prononcer mon propre arrêt. Valérie avait engagé les autres à aller souper, se plaignant d'un léger mal de tête, et ne voulant manger que quelques oranges qu'elle me pria de lui apporter. Nous étions restés seuls; j'étais assis à ses pieds sur un des carreaux de son ottomane ; je me livrais à la volupté d'entendre sa voix me dépeindre tous les plaisirs qu'elle se promettait de ce voyage; mon imagination suivait vaguement ses pas ; et l'instant où je la voyais s'éloigner de moi jetait un voile mélancolique sur toutes ces images. — Bientôt, dit-elle, nous verrons Pausilippe, et ce beau ciel que vous aimez tant. — Impatientée de ce que je ne partageais pas assez vivement ce qui l'enchantait, elle me jeta quelques écorces d'oranges. J'en vis une que ses lèvres avaient touchée ; je l'approchai des miennes, un frisson délicieux me fit tressaillir. Je recueillis ces écorces; je respirai leur parfum ; il me semblait que l'avenir venait se mêler à mes présentes délices ; la douce familiarité de Valérie, sa bonté, l'idée de ne la quitter que pour peu de temps, tout fit de ce moment un moment ravissant. Je me disais qu'au sein des privations, condamné à un éternel silence, j'étais encore heureux, puisque je pouvais sentir cet amour, dont les moindres

faveurs surpassaient toutes les voluptés des autres sentiments.

Voilà, mon ami, voilà le souvenir qui ce soir revint avec tant de charme ; et quand, assis sous le même ciel qui nous avait couverts Valérie et moi, environné d'obscurité et de l'air tiède et suave de l'Italie, le cœur toujours plein d'elle, je sentis ce même parfum, dis-moi, mon Ernest, quand tout se réunissait pour favoriser mon illusion et me rappeler ce moment magique, mon délire était-il donc si étonnant?

LETTRE XXX.

Venise, le...

Elle est partie, je te l'ai déjà dit ; je te le répète, parce que cette pensée est toujours là pour appesantir mon existence. Il me semble que je traîne après moi des siècles dans ces espaces qu'on nomme des jours. Je ne souffre que de cet ennui qui est un mal affreux, de cet ennui insurmontable, qui place dans une vaste uniformité tous les instants comme tous les objets. Rien ne m'émeut, pas même son idée. Je me dis : Elle n'est plus là ; mais à peine ai-je la force de la regretter ; je me sens mort au de-

dans de moi, quoique je marche et que je respire encore. Quelle est donc cette terrible maladie, cette langueur qui me fait croire que je ne suis plus susceptible de passion, ni même d'un intérêt vif; qui me ferait envier les hommes les plus médiocres, seulement parce qu'ils ont l'air d'attacher du prix aux choses qui n'en ont point? Quand la nature, et sa grandeur, et son silence me parlaient, était-elle autre qu'elle n'est aujourd'hui? Où sont-elles les voix de la montagne, des torrents, des forêts? Sont-elles éteintes? ou bien l'homme porte-t-il en lui, avec la faculté de mesurer la grandeur, le pouvoir de rêver aussi d'ineffables harmonies? Ah! sans doute il est un langage vivant au dedans de nous-mêmes qui nous fait entendre tous ces secrets langages. Les ondes deviennent pittoresques en réfléchissant de beaux paysages.; mais, pour les réfléchir, il faut qu'elles soient pures.

Il semble qu'un ouragan ait passé au dedans de moi et y ait tout dévasté; et cet amour, qui crée des enchantements, n'a laissé après lui, pour moi, qu'un désert.

Je sens que je m'abandonne moi-même. Quand je la voyais, j'étais souvent malheureux. Forcé de lui cacher mon amour, comme on cache un délit, je voyais un autre en être aimé, suffire à son bonheur; et cet autre était un bien-

faiteur, un père que je craignais d'outrager; et je sentais en moi un autre empire, une force de passion qui me rejetait dans un coupable vertige. Ainsi, forcé de les aimer tous deux, ne pouvant échapper à aucun de ces deux ascendants, ma vie était une lutte continuelle; mais, au milieu des vagues, je m'efforçais encore d'atteindre l'un ou l'autre rivage. L'un, escarpé et sévère, m'effrayait; mais je voyais la vertu me tendre la main, et il y avait quelque chose en moi qui, dès mes plus jeunes années, m'animait pour elle. L'autre rivage était comme une de ces belles îles jetées sur des mers lointaines, dont les parfums viennent enivrer le voyageur avant même qu'il l'aperçoive. Je fermais les yeux, je perdais la respiration, et la volupté m'entraînait comme un faible enfant; mais, dans ces courts instants, au moins, j'avais le bonheur de l'ivresse, qui ne compte pas avec la raison. Sans doute je me réveillais, et c'était pour souffrir; mais, dans ces jours de danger, et souvent de douleurs, j'étais soutenu par une activité, par une fièvre de passion, par des moments d'orgueil, par des moments plus beaux de défiance, et que la vertu réclamait : mon existence se composait de grandes émotions; et le souffle de Valérie, quelque chose qui arrivât, m'environnait, et m'empêchait de m'éteindre comme à présent.

LETTRE XXXI.

Venise, le.....

Il y a bien longtemps, mon ami, que je ne t'ai écrit; mais qu'avais-je à te dire? Parle-t-on d'un rivage abandonné, où tout attriste, d'où les eaux vives se sont retirées, et sur lequel a passé le vent de la destruction, qui a tout desséché? Mais actuellement que l'espérance d'être moins malheureux est venue derechef visiter mon âme, je pense à toi; toi, dont l'amitié jeta de si beaux rayons dans ma vie; toi que j'aimais dans cet âge qui prépare aux longues affections, dans l'enfance, où le cœur n'a été rétréci par rien.

Ernest, je suis moins malheureux : que dis-je? je ne le suis plus. Je vis, je respire librement; je pense, je sens, j'agis pour elle : et si tu savais ce qui a produit cet énorme changement! Une pensée d'elle est venue me toucher, à cent lieues de distance. Il m'a semblé qu'elle reprenait des rênes abandonnées, qu'elle se chargeait de ma conduite, et j'ai soulevé ma tête, un sang plus chaud a circulé dans mes veines, une douce fierté a relevé mon regard abaissé vers la terre.

Il y a eu hier deux mois qu'elle est partie. On

est venu me demander à l'hôtel, pour me dire qu'il y avait à la douane des caisses de Florence, avec une lettre de la comtesse, qu'on me priait de réclamer moi-même. A ces mots, je sentis le reste de mon sang se porter à mon cœur en battements précipités et inégaux; j'éprouvais une impatience qui contrastait bien avec mon état; j'étais si faible qu'à peine pouvais-je m'habiller, et mes yeux voyaient tous les objets doubles. Enfin j'ai suivi mon conducteur. J'ai trouvé la lettre; mais je n'ai osé la lire, de peur de me trouver mal, et je la serrais convulsivement dans mes doigts; et quand je pus me dérober à la vue des commis, je la portai à mes lèvres. Je pris une gondole; j'embarquai les caisses; j'allai tout près de là dans un jardin solitaire, et je m'étendis sous un laurier. Déjà sensible aux douces émotions, je laissais venir sur ma tête les rayons du soleil qui allait se coucher dans la mer; je comptais déjà avec les plaisirs; et, puisque je vivais depuis deux instants, je voulais déjà vivre heureux. Voilà bien l'homme! Et qu'est-ce qui m'avait tiré de cet état de stupeur? Une feuille de papier. Je ne savais encore ce qu'elle contenait, n'importe : avec elle étaient revenus mes souvenirs, mon imagination; c'était Valérie qui l'avait touchée, c'était elle qui avait pensé à moi. Longtemps je ne pus lire; des nuages épais couvraient mes yeux; quelquefois

je frissonnais, et je me disais : — Peut-être le comte a-t-il été rappelé et ne reviendra-t-il pas à Venise. — Quand je pus lire, je cherchai les dernières lignes, pour voir s'il n'y avait rien d'extraordinaire, si elles ne disaient pas un plus long adieu... je vis : — Faites suspendre mon portrait dans le petit salon jaune où nous prenons le thé. —

Oh! quels moments d'enivrante extase! Valérie, je reverrai tes traits chéris, je pourrai les voir à toute heure! Le matin, quand l'aube encore douteuse n'aura paru que pour moi, je volerai à ce salon chéri; ou plutôt, ignoré du reste de la maison, j'y passerai les nuits, je croirai voir ton regard sur moi, et tu viendras encore, comme un esprit bienfaisant, dans mes songes. Mon ami, malgré moi il faut que je finisse; je suis trop faible pour écrire de longues lettres.

LETTRE XXXII.

Venise, le...

Voilà la copie de la lettre de Valérie; ne pouvant dormir, je l'ai transcrite pour toi, mon ami. Quelle nuit délicieuse je viens de passer! Je me suis établi dans le petit salon jaune : j'y

avais fait placer le portrait de Valérie. Mais tu ignores encore ce qu'il y a d'enchanteur pour moi dans ce tableau, peint par Angelica; je veux que toi-même tu l'apprennes dans les paroles ingénues et presque tendres de Valérie. Reviens avec moi au salon, Ernest. Au-dessous du tableau, qui occupe une grande place, est une ottomane de toile des Indes : je m'y suis assis; j'ai fait du feu; j'ai mis auprès de l'ottomane un grand oranger que Valérie aime beaucoup; j'ai arrangé la table à thé; j'en ai pris comme j'en prenais avec elle, car elle l'aime passionnément. Le parfum du thé et de l'oranger, la place où elle était assise, et où je n'ai eu garde de m'asseoir, croyant la voir occupée par elle, tout m'a rappelé ce temps de ravissants souvenirs... Je suis resté comme cela jusqu'à deux heures du matin, et puis j'ai lentement copié sa lettre, m'arrêtant à chaque ligne, comme on s'arrête en revoyant, après une longue absence, son lieu natal, à chaque place qui vous parle du passé.

Copie de la lettre de Valérie.

« Vous n'avez pas cru, bon et aimable Gustave, que vos amis aient pu vous oublier au milieu de leur bonheur. Si j'ai tardé si longtemps à vous écrire, c'est que j'ai voulu vous

faire plus d'un plaisir à la fois ; et je savais que mon portrait vous en ferait, surtout parce qu'il vous rappellerait des moments que vous aimiez. J'ai donc retardé ma lettre, et vous avez aujourd'hui les traits de Valérie; vous avez les souvenirs de Lido, et ces paroles que je voudrais rendre touchantes par l'amitié si vraie que j'ai pour vous.

» Que n'ai-je, comme vous ou comme mon mari, étudié l'histoire et les arts, pour vous parler plus dignement de tout ce que je vois ! Mais je ne suis qu'une ignorante; et si j'ai senti, ce n'est pas parce que je sais penser, c'est parce qu'il y a des choses si belles qu'elles vous transportent, et qu'elles semblent éveiller en vous une faculté qui vous avertit que c'est là la beauté. Je vous écris de Florence, qui est, dit-on, la ville des arts. Ah ! la nature l'a bien adoptée! Aussi, que de fois j'ai rêvé aux bords de l'Arno, et sous les épais ombrages des Caccines ! Cela m'a rappelé nos promenades de Sala et près de Vérone. Il n'y a pas de cirque ici ; mais que de monuments appellent l'attention ! que d'écoles différentes ont envoyé leurs chefs-d'œuvre ! C'est ici aussi que vivent la Vénus et le jeune Apollon : on peut réellement dire qu'ils vivent ; ils sont si purs, si jeunes, si aimables ! Ne sachant rien dire moi-même, il faut que je vous rende ce que disait mon

mari : que la Vénus est belle ; et l'on sent pourtant que, s'il y avait une femme comme celle-là, les autres n'en pourraient être jalouses. Elle a si bien l'air de s'ignorer, d'être étonnée d'elle-même! Sa pudeur la voile ; quelque chose de céleste couvre ses formes, et elle intimide en paraissant demander de l'indulgence. J'ai été à la fameuse galerie du grand-duc ; j'y ai vu la Madonna della Seggiola, de Raphaël ; mes regards se sont pénétrés de sa haute beauté. Quel céleste amour remplit ses traits si purs ! Un saint respect, un doux ravissement sont entrés dans mon cœur.

» J'ai vu, non loin d'elle, un tableau d'un maître peu connu ; c'était un berceau et une jeune femme assise à côté. Soudain je me suis prise à pleurer, et j'ai pensé à mon fils et aux douces félicités que j'avais rêvées si souvent : je me suis retracé ce berceau où je ne l'ai couché que deux fois ; ce berceau que je m'étais si délicieusement peint, tantôt éclairé par le premier rayon du soleil, et mon enfant dormant, tantôt moi-même, m'arrachant au sommeil, murmurant sur lui de douces paroles pour l'endormir; et je me disais : « O mon jeune Adolphe! tu es tombé de mon sein comme une fleur de deux matins, et tu es tombé dans le cercueil ! et mes yeux ne te verront plus sourire ! » et je me suis retirée dans l'embrasure d'une fenêtre,

où j'ai abondamment pleuré, cherchant à cacher mes larmes. Mon mari, qui est survenu, a voulu me consoler. Vous savez combien cet être si aimable, si excellent, a de pouvoir sur moi; mais ma douleur ne m'en a pas moins aussi ramenée à votre souvenir, à votre infatigable patience. Oh! comme vous cherchiez toujours à calmer mes peines! comme vous me parliez toujours de mon Adolphe! Je n'ai rien oublié, Gustave. Je vous vois encore, à Lido, changer mon aride douleur en larmes mélancoliques, et cueillir auprès du tombeau de mon fils les roses que vous y aviez fait croître : ces fleurs, si souvent destinées au bonheur, me paraissaient mille fois plus belles, par le triste contraste même de leur beauté et de la mort; tant la pensée qui touche l'âme embellit tout!

» Ces chers et tristes souvenirs m'ont donné le désir de les arrêter encore, de les fixer, et, si je quitte une fois Venise et la place où dort mon Adolphe, de les emporter dans une terre où ils me rappelleront vivement Lido.

» Mon mari désirait depuis longtemps avoir mon portrait fait par la fameuse Angelica, et j'ai pensé qu'un tableau tel que j'en avais l'idée pouvait réunir nos deux projets. Ma pensée a merveilleusement réussi; jugez-en vous-même. N'est-ce pas Valérie, telle qu'elle était assise si souvent à Lido; la mer se brisant dans le loin-

tain, comme sur la côte où je jouais dans mon enfance; le ciel vaporeux; les nuages roses du soir, dans lesquels je croyais voir la jeune âme de mon fils; cette pierre qui couvre ses formes charmantes, maintenant, hélas! décomposées; et ce saule si triste, inclinant sa tête, comme s'il sentait ma douleur; et ces grappes de cytise qui caressent en tombant la pierre de la mort; et, dans le fond, cette antique abbaye où vivent de saintes filles, qui ne seront jamais mères, dont la voix nous paraissait la musique des anges? N'est-ce pas le tableau fidèle de cette scène d'attendrissante douleur? Quelque chose y manque encore; c'est l'ami qui consolait Valérie, et ne l'abandonnait pas à sa morne douleur : c'est Gustave. Peut-il la croire assez ingrate pour l'avoir oublié? Valérie ne pouvait le placer lui-même dans le tableau; mais il y est pourtant, il s'y reconnaîtra. Qu'il se rappelle le 15 novembre, où j'étais allée seule à Lido, où, dans une sombre tristesse, mes yeux restaient attachés sur la tombe d'Adolphe : Gustave accourut; il apportait un jeune arbuste qu'il voulait planter près de cette place; il avait aussi des lilas noués dans un mouchoir : il savait combien j'aimais cette fleur hâtive et douce, et ses soins en avaient obtenu quelques-unes de la saison même qui les refuse presque toujours. Leur parfum me réveilla de ma

sombre rêverie! je vis Gustave si heureux de m'en apporter, que je ne pus m'empêcher de lui sourire pour l'en remercier; et Gustave retrouvera dans le tableau, près de la place où je suis assise, un mouchoir noué d'où s'échappent des lilas, et son nom tracé sur le mouchoir.

» Je vous envoie aussi une très-belle table de marbre de Carrare, rose comme la jeunesse, et veinée de noir comme la vie; faites-la placer sur le tombeau de mon fils. Elle n'a que cette simple inscription : *Ici dort Adolphe de M...., du double sommeil de l'innocence et de la mort.*

» Je vous envoie aussi de jeunes arbustes que j'ai trouvés dans la Villa-Médicis, qui viennent des îles du Sud et fleurissent plus tard que ceux que nous avons déjà : en les couvrant avec précaution l'hiver, ils ne périront pas, et nous aurons encore des fleurs quand les autres seront tombées.

» Mon mari vous écrira de Rome : il vous envoie deux vues de Volpato. Faites placer mon portrait dans le petit salon jaune, où nous prenons le thé ordinairement. »

Eh bien, Ernest, que dis-tu de cette charmante lettre, si enivrante pour moi, et pourtant si pure? Que je serais le plus abject des

hommes, si je pensais à Valérie autrement qu'avec la plus profonde vénération! Qu'elle est touchante cette lettre! qu'elle est belle l'âme de Valérie, de celle qui daigne être ma sœur, mon amie! et qu'il serait lâche celui dont la passion ne s'arrêterait respectueusement devant cet ange, qui ne semble vivre que pour la vertu et la tendresse maternelle!

LETTRE XXXIII.

Venise, le.....

J'ai repris ma santé; au moins je suis mieux. Je m'occupe de mes devoirs, et mes jours ne se passent pas sans que je ne compte même de grands plaisirs. Chaque matin je visite le tableau; je me remplis de cette douce contemplation; je retrouve Valérie : il me semble, dans ces heures d'amour et de superstition, qu'elle me voit, qu'elle m'ordonne de ne pas me livrer à une honteuse oisiveté, à un lâche découragement, et je travaille.

Cette maison, qui me paraissait si triste depuis qu'elle est partie, est redevenue une habitation délicieuse depuis que je suis souvent dans le salon jaune; la ressemblance du por-

trait est frappante : ce sont absolument ses traits, c'est l'expression de son âme, ce sont ses formes. Il m'arrive quelquefois de lui parler, de lui rendre compte de ce que j'ai fait. Je retourne souvent à Lido. J'ai planté les arbustes qu'elle m'a envoyés; j'ai fait mettre aussi la pierre sur le tombeau d'Adolphe. Hier, je suis resté fort tard à Lido; j'ai vu la lune se lever. Je me suis assis au bord de la mer; j'ai repassé lentement toute cette époque qui contient ma vie, depuis que je connais Valérie : je me suis retracé ces soirées où, assis ensemble, nous entendions murmurer le jonc flétri autour de nous; où la lune jetait une douteuse et pâle clarté sur les ondes, sur les nacelles des pêcheurs; où sa timide lueur arrivait en tremblant entre les feuilles de quelques vieux mûriers, comme mes paroles arrivaient en tremblant sur mes lèvres, et parlaient à Valérie d'un autre amour. Alors aussi les filles de sainte Thérèse entonnèrent de saints cantiques; et ces voix, réservées pour le ciel seul, arrivant tranquillement à nous, conjurèrent l'orage de mon sein, comme autrefois le divin législateur des chrétiens conjurait la tempête de la mer et ordonnait aux vagues de se calmer. Tout cela m'est revenu dans cette mémoire que nous portons dans notre cœur, et qui n'est jamais sans larmes et sans doux attendrissement.

Peut-être ne devrais-je pas penser ainsi à Valérie, revenir à elle par tous les objets qui me la retracent; je le sens bien : il n'est pas prudent de chercher le calme par ces chemins dangereux.

Mais enfin l'essentiel n'est-il pas de me retrouver moi-même, et, avant de jeter le passé dans l'abîme de l'oubli, ne faut-il pas chercher à acquérir des forces? Si je faisais chaque jour seulement un pas, si je pouvais m'habituer à la chérir tranquillement.... Oui, je te le promets, Ernest, je le ferai ce pas qui, en m'éloignant d'elle, m'en rapprochera et me rendra digne de son estime et de la tienne.

LETTRE XXXIV.

ERNEST A GUSTAVE.

H., le 26 janvier.

Je suis en Scanie, cher Gustave; j'ai quitté Stockholm, et pour retourner chez moi j'ai passé par tes domaines. J'ai fait le voyage avec l'extrême vitesse que permet la saison : mon traîneau a volé sur les neiges. Hélas ! pourquoi ce mouvement si rapide ne me rapprochait-il pas de toi ! Depuis près de deux mois j'ignore ce

que tu fais, et cela ajoute encore aux chagrins de l'absence. Je sais d'ailleurs combien le départ de Valérie t'a affligé. Pauvre ami! que fais-tu? Hélas! je le demande en vain à la nature engourdie autour de moi; mon cœur même, mon cœur si brûlant d'amitié, ne me répond pas quand je l'interroge sur ton sort : il me présage je ne sais quoi de triste, et même de sombre. Gustave, Gustave, tu m'effrayes souvent... Je voudrais partir, te voir, me rassurer sur ta destinée. Cher ami, je le sens, je ne puis plus vivre sans toi... J'irai t'arracher à ces funestes lieux. Tu le sais, sous cette apparence de calme, ton ami porte un cœur sensible, et c'est peut-être cette même sensibilité qui a trouvé dans l'amitié de quoi suffire doucement à mon cœur.

Je continuerai ma lettre demain; je t'écrirai du château de tes pères, et, ne pouvant être avec toi, je visiterai ces lieux témoins de nos premiers plaisirs.

Je t'écris de ta chambre même que j'ai fait ouvrir, et dans laquelle j'ai encore trouvé mille choses à toi; j'ai tout regardé, ton fusil, tes livres : il me semblait que j'étais seul au monde avec tous ces objets. J'ai feuilleté un de tes philosophes favoris; il parlait du courage, il enseignait à supporter les peines, mais il ne me

consolait pas; je l'ai laissé là; puis j'ai ouvert la porte qui donne sur la terrasse, je suis sorti. La nuit était claire et très-froide; des milliers d'étoiles brillaient au firmament. J'ai pensé combien de fois nous nous étions promenés ensemble, regardant le ciel, oubliant le froid, cherchant parmi les astres la couronne d'Ariane, dont l'amour et les malheurs te touchaient tant, et l'étoile polaire, et Castor et Pollux, qui s'aimaient comme nous : leur amitié fut éternisée par la fable; la nôtre, disions-nous, le sera aussi, parce que rien de ce qui est grand et beau ne périt. Je me rappelais nos conversations, et je sentis mon cœur apaisé. La nature seule unit à sa grandeur ce calme qui se communique toujours; tandis que les plus beaux ouvrages de l'art nous fatiguent, quand ils ne nous montrent que l'histoire des hommes.

Je rentrai dans ta chambre; combien je fus touché, Gustave, en trouvant dans ton bureau ouvert un monument de ta bienfaisance, un fragment de billet : je le copie, afin que ton cœur flétri par le chagrin se repose doucement pendant quelques instants [1].

Gustave, ces lignes achevèrent de m'attendrir; un besoin inexprimable de te serrer contre mon cœur, qui sait si bien t'aimer, me donnait

[1] Ce fragment ne s'est pas trouvé.

une agitation que je ne pouvais calmer, que tout augmentait dans ce lieu si rempli de ton souvenir. Je descendis dans la grande cour du château ; je traversai ces vastes corridors, jadis si animés par nos jeux et ceux de nos compagnons, maintenant déserts et silencieux ; je passai devant la loge aux renards, et je me rappelai, en voyant ces animaux, le jour où, par mon imprudence, l'un d'eux te blessa dangereusement. Je saisis les barreaux de la grille, et je les regardai s'agiter et courir çà et là. Hector, ce beau chien danois si fidèle, arriva, me vit, et tourna autour de moi en signe de reconnaissance ; je pris ses larges oreilles, je le caressai, en pensant qu'il t'aimait, qu'il ne t'avait sûrement pas oublié : et soudain une idée, dont tu riras, me passa par la tête ; je courus à ta chambre, où j'avais encore vu un de tes habits de chasse ; je l'apportai à Hector en le lui faisant flairer, et je crus voir que ce bon chien le reconnaissait. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il mit ses pattes sur l'habit, remua la queue, et donna toutes les démonstrations de la joie, auxquelles il mêla quelques sons plaintifs. Ce spectacle m'attendrit tellement, que je pressai la tête de cet animal contre mon sein, et sentis couler mes larmes.

Adieu, Ernest, je pars pour le presbytère de ***, d'où je t'écrirai dans quelques jours.

J'ai été au presbytère; j'ai revu notre respectable ami le vieux pasteur et ses charmantes filles. Le croirais-tu? Hélène se marie demain, et j'ai promis d'assister à ses noces. J'arrivai à six heures du soir à cette paisible maison; un vaste horizon de neige m'éclairait assez pour me conduire, car il faisait déjà nuit quand je partis. Mon traîneau fendait l'air; les lumières du presbytère me guidaient, et je dirigeai ma course par le lac, où de jeunes mélèzes m'indiquaient le chemin que je devais suivre; car tu sais combien ce lac est dangereux par les sources qui s'y trouvent, et qui l'empêchent de geler également partout. Le silence de la nuit et de ces eaux enchaînées me faisait entendre chaque pas de chevaux, et laissait arriver jusqu'à moi le bruit des sonnettes d'autres chevaux de paysans qui regagnaient les hameaux, et auquel se mêlait de temps en temps la voix rauque et solitaire de quelques loups de la forêt voisine: j'en vis un passer devant mon traîneau; il s'arrêta à quelque distance, mais il n'osa m'attaquer.

Quand j'arrivai au presbytère, je vis une quantité de traîneaux sous le hangar, près de la maison, avec de larges peaux d'ours qui les couvraient, et qui me firent juger qu'ils n'appartenaient pas à des paysans; je trouvai le corridor très-éclairé, couvert d'un sable fin et

blanc, et jonché de feuilles de mélèze et d'herbes odorantes : j'eus à peine le temps d'ôter mon énorme wishoura, que la porte s'ouvrit et me laissa voir une nombreuse compagnie. Le vieux pasteur me reçut avec une touchante cordialité ; il se réjouit beaucoup de me revoir. La jeune sœur d'Hélène vint me présenter des liqueurs faites par elle-même, et des fruits séchés ; et le vieillard ensuite me fit faire la connaissance d'un jeune homme de bonne mine, en me disant : — Voilà mon gendre futur ; demain il épouse Hélène. — A ces mots, je sentis quelques battements de cœur. Tu sais combien la jeune Hélène me plut. J'avais été bien près de l'aimer ; et l'idée que ma mère n'approuverait jamais une union entre elle et moi me donna la force de combattre tout de suite un sentiment qui ne demandait qu'à se développer. La raison m'avait ordonné de la quitter ; mais, dans cet instant, tous ces aimables souvenirs revinrent à ma mémoire, et je me rappelai vivement cet été tout entier passé avec elle. Hélène s'approcha de moi, sur l'ordre de son père ; elle me salua une seconde fois, et avec plus de timidité que la première. Le vieillard fit apporter du vin de Malaga, qu'on versa dans une coupe d'argent, pour me faire boire, selon l'usage, à la santé des futurs époux. Hélène, pour suivre encore la coutume, porta cette coupe à ses lèvres, puis elle

me la présenta en baissant les yeux. Je rougis, Gustave, je rougis prodigieusement. Je me rappelai qu'autrefois, quand j'étais à table auprès d'Hélène, et que cette même coupe faisait la ronde, mes lèvres cherchaient la trace des siennes : maintenant, tout m'ordonnait une conduite opposée. Ma jeune amie s'en aperçut, et je vis ce front si pur se couvrir aussi de rougeur. Je sortis précipitamment, et fis quelques tours de promenade dans le petit jardin, où je vis encore des arbres que nous avions plantés ensemble. La lune s'était levée; j'étais redevenu calme comme elle : je m'applaudis de n'avoir pas troublé le cœur d'Hélène par une passion qui aurait pu être douloureusement traversée, de n'avoir pas aussi affligé ma mère; et je me composai du bonheur d'Hélène, que je voyais déjà heureuse épouse et mère, une suite d'images qui me consolaient de ce que j'avais perdu.

Adieu, Gustave. Que n'es-tu ici au milieu de ces scènes naïves et tranquilles, ou que ne suis-je près de toi pour adoucir tes maux!

LETTRE XXXV.

Venise, le....

Ce jour est un jour de bonheur pour ton ami.

J'ai reçu ta lettre, cher Ernest, en même temps que j'en recevais une du comte. Il semblait que l'amitié eût choisi cette journée pour l'embellir de tous ses bienfaits. Et quand ton cœur me ramenait en Suède, au milieu de tant de tableaux où s'enlaçaient et les souvenirs de la patrie et ceux des affections plus chères encore, le comte me transportait à son tour au milieu de ces merveilleuses créations du génie, de ces antiques souvenirs d'où l'histoire semble sortir toute vivante pour nous raconter encore ce que d'autres siècles ont vu. Il faut, Ernest, que tu partages ce que j'ai éprouvé, et je t'envoie des fragments des endroits qui m'ont le plus intéressé. Je ne veux point toucher au passage qui peint la constante affection du comte; tu verras comme il me juge et comme j'en suis aimé.

FRAGMENT DE LA LETTRE DU COMTE A GUSTAVE.

« Je ne sais par où commencer, Gustave. Au milieu de tant de beautés, mon âme s'arrête indécise; elle voudrait vous conduire partout, vous faire partager ses plaisirs, et offrir du moins à votre imagination quelques esquisses de ces tableaux que vous n'avez pas voulu voir avec moi.

» Mais comment vous rendre ce que j'admire?

Comment parler de cette terre aimée de la nature, de cette terre toujours jeune, toujours parée, au milieu des antiques débris qui la couvrent? Vous le savez, deux fois mère des arts, la superbe Italie ne reçut pas seulement toutes les magnifiques dépouilles du monde; magnifique à son tour, elle donna aussi de nouvelles merveilles et de nouveaux chefs-d'œuvre à l'univers. Ses monuments ont vu passer les siècles, disparaître les nations, s'éteindre les races, et leur muette grandeur parlera encore longtemps aux races futures.

» Le temps a dévoré ces générations qui nous étonnèrent; les fortes pensées, les mâles vertus de l'antique Rome, et sa barbare grandeur, tout a disparu; la mémoire seule plane silencieusement sur ces campagnes : tantôt elle appelle de grands noms, tantôt elle cite des cendres coupables, dessine ces scènes gigantesques où se mêlent le triomphe et la mort, les fêtes et les douleurs, le pouvoir et l'esclavage; ces scènes où Rome donna des lois, régna sur l'univers, et périt par ses victoires mêmes.

» Le voyageur alors aime à rêver sur les ruines du monde; mais, fatigué d'interroger la poussière des conquérants, sur laquelle il croit voir encore peser tant de calamités, il cherche dans des bosquets tranquilles, ou près d'un monument consolateur élevé par la religion, il

cherche les restes de ces hommes qui, dans le siècle des Médicis, donnèrent à l'Italie une nouvelle splendeur, qui parlèrent à leurs frères un langage simple et céleste. Nous croyons les voir consacrer les arts à élever l'âme, à la rapprocher d'un bonheur plus pur, et essayer en tremblant de rendre les saintes beautés qui les transportent.

» La peinture, la poésie et la musique, se tenant par la main comme les Grâces, vinrent une seconde fois charmer les mortels ; mais ce ne fut plus, comme dans la fable, en s'associant à de folles absurdités. Ces pudiques et charmantes sœurs avaient apporté des traits célestes, et, en souriant à la terre, elles regardaient le ciel ; et les arts alors se vouèrent à une religion épurée, austère, mais consolante, et qui donna aux hommes les vertus qui font leur bonheur.

« Ici s'élevèrent aussi le Dante et Michel-
» Ange, comme des prophètes qui annoncèrent
» toute la splendeur de la religion catholique.
» Le premier chanta ses vers pompeux et mys-
» tiques qui nous remplissent de terreur ;
» l'autre, avec une grâce sauvage qui ne recon-
» naît de loi que celle qu'elle créa elle-même,
» conçut ces formes grandes et hardies qu'il
» revêtit d'une beauté sévère ; il s'abîme dans
» les secrets de la religion, il épuise l'effroi,

» il fait fuir le temps, et laisse enfin à l'art
» étonné son miracle du Jugement dernier.

» Mais que j'aime surtout son génie, quand
» il se dépose dans cette grande conception,
» dans ce temple dont la vaste immensité ap-
» pelle pensée sur pensée, et qu'un siècle entier
» construisit lentement ! Des rochers ont été
» arrachés à la nature, de froides carrières ont
» été dévastées, d'innombrables mains ont tra-
» vaillé à assembler ces pierres, et se sont en-
» gourdies elles-mêmes : mais où est-il celui qui
» donna une pensée à tout cela; qui dit à ces
» magnifiques colonnes de s'élever; qui fit la
» loi à cette énorme coupole, et la fit obéir à sa
» téméraire conception; qui réalisa ainsi cet
» incroyable rêve par un art pieux et les secours
» de ces pontifes qui portèrent la triple cou-
» ronne? Hélas! il a passé aussi l'auteur de ces
» merveilles; et comme lui les pontifes se sont
» levés lentement de leurs siéges sacrés, ils ont
» déposé leur tiare, et ont passé sous tes voûtes,
» sublime monument, majestueux Saint-Pierre!
» toi qui, créé par des hommes, as vu s'effacer
» la race de tes créateurs, et qui verras encore,
» pendant des siècles, les générations plier reli-
» gieusement sous tes dômes. » (Tick.)

» Vous voyez, Gustave, combien je me suis laissé entraîner; et, pourtant, de combien de choses encore je voudrais vous parler!

» Suivez-moi. Voyez, près de là où dorment d'ambitieux Césars, veiller d'humbles filles qui ont renoncé à tout; voyez, sous l'arc du triomphateur, l'araignée filer silencieusement sa toile. C'est au pied de ce Capitole, où vinrent expirer tant d'empires, que j'ai lu Tite-Live ; c'est aussi du rivage où je considérais Caprée que j'aimais à lire Tacite, et à voir l'affreux Tibère, par un juste châtiment de la Providence, forger son propre malheur en forgeant celui des autres, et écrire au sénat qu'il était le plus à plaindre des hommes.

» Mais laissons les crimes des Romains; voyons de ce même rivage ces verdoyantes îles parées d'une éternelle jeunesse, et le Vésuve tonnant sur ce même golfe où nous nous laissons tranquillement aller vers Pausilippe. Plus loin, que j'aime, sur cette terre mythologique, près de l'antre où prophétisait la Sibylle, le couvent d'où sort un pauvre religieux qui s'en va prêchant la vertu et prophétisant sa récompense !

» Que j'aime à m'arrêter dans ces vallons que le ciel semble regarder avec joie, et où mon pied heurte souvent contre une pierre funèbre ! Bocages de Tibur, aimable Tivoli, jardins où méditait Cicéron, sentiers que suivait Pline en observant la nature, qu'avec volupté je me suis vu au milieu de vous ! Ah ! du moins

vous resterez toujours à l'Italie, et le voyageur cherchera vos traces et les retrouvera.

» Mais vous, chefs-d'œuvre que mes sens enchantés contemplent souvent, où vivent encore des hommes que nous n'admirons pas assez, vous pouvez quitter ce ciel comme des captifs emmenés loin de leur pays natal; un nouvel Alexandre peut étonner l'univers et enrichir son triomphe de vos superbes dépouilles : heureux alors celui qui vous aura vus ici ; ici, où vous fûtes inspirés par la religion, et où la religion vous entoura de ses pompes! Heureux qui vous aura vus dans ces temples où se prosterna devant vous la dévotion humble et errante et la puissance orgueilleuse et superbe!

» En ôtant d'ici la Transfiguration, la sainte Cécile, la sainte Cène, du Dominiquin, où les placera-t-on? Quel que soit le palais magnifique ou l'édifice qui leur est destiné, leur effet sera détruit. C'est au fond d'une chartreuse, c'est rempli de terreur et d'effroi, qu'il faut voir un saint Bruno, et non auprès d'un front couronné de roses. Et ces vierges si pures, qui ont apporté des traits divins et des âmes qui ne connaissent que le ciel, les verra-t-on sans tristesse à côté de profanes et d'impudiques amours?

» Et vous aussi, enfants de la Grèce, race de

demi-dieux, modèles enchanteurs de l'art, vous qui, en quittant la Grèce, n'avez changé que de terre sans changer de ciel, ne quittez jamais cette seconde patrie, où les souvenirs de la première sont si vivement empreints! Ici, sous de légers portiques, ou bien sous la voûte plus belle d'un ciel pur, vos regards se tournent encore vers l'Attique ou la fabuleuse Sicile. Irez-vous cacher vos fronts sous d'épaisses murailles et au milieu d'une terre étrangère? Vous, Nymphes, dispersées dans ces bocages, vivrez-vous auprès des ruisseaux enchaînés? Et vous aussi, Grâces, qui n'êtes point vêtues, qui ne pouvez point l'être, que feriez-vous dans des climats rigoureux?

» Vous devez me savoir gré, mon ami, d'une aussi longue lettre; car ce n'est pas le pays où il faut écrire, et j'emploie chaque minute à amasser des souvenirs. D'ailleurs vous m'avez presque donné le droit de vous en vouloir, si je ne trouvais pas bien plus doux de vous aimer comme vous êtes. Il faudra pourtant, Gustave, que je vous parle de vous-même; ce ne sera pas aujourd'hui, mais au premier moment. Vous m'effrayez quelquefois; et cela, parce que vous avez dépassé votre âge. Gustave, Gustave, il n'est pas bon de se retirer devant la vie comme devant un ennemi avec lequel nous dédaignons également et de nous battre et de nous récon-

cilier. Quelles sont ces sombres préventions, cette défiance du bonheur? J'aimerais mieux vous voir faire des fautes; votre âme me rassurerait sur toutes celles qui peuvent vous être vraiment dangereuses. Vous êtes absolument le contraire de la plupart des jeunes gens, qui comptent la jeunesse pour tout, et croient que ces belles années nous ont été données, avec leurs couleurs vives et leur ivresse, pour nous cacher l'ennui et les dégoûts des années qui suivent; tandis que, si nous connaissions la vie, nous verrions qu'en nous en rendant dignes elle n'est pas un don funeste, un fruit amer sous une écorce douce et brillante. Mais je réserve à une autre lettre de plus longues réflexions. Je voudrais, Gustave, que votre jeunesse fût comme un beau péristyle qui doit conduire à un plus bel ordre d'architecture. Je voudrais, Gustave, vous voir, non pas toujours heureux, il est trop utile de ne pas toujours l'être, mais vous voir avec le bonheur de votre âge et avec ses beaux défauts. C'est de nous-mêmes que nous devons tirer notre bonheur; c'est à nous à tout donner aux autres, même en croyant recevoir beaucoup d'eux : être riche, c'est être susceptible de la faculté de jouir; c'est avoir en soi quelque chose qui vaut mieux que ce que les hommes peuvent donner.

» Que le vulgaire se plaigne des illusions dé-

truites ; il existe, pour l'homme supérieur, une réalité constante, et je ris quand je vois cette multitude dégradée vouloir des biens qu'elle ne sait pas donner, et dont le poids seul l'écraserait.

» Quant à vous, Gustave, vous êtes fait pour jouir de vos douleurs mêmes, et pour vous plaire dans votre force. Je devrais, au lieu de douleurs, dire contrariétés, obstacles, auxquels on donne trop de latitude dans la vie, et que la Providence envoie pour nous apprendre à lutter, à les vaincre, à les voir sous nos pieds, tandis que nos regards embrassent un superbe horizon.

» Les grandes douleurs sont rares, et ne les sent pas qui veut. J'ai promis à votre père mourant d'être votre ami; je vous pressai contre mon cœur, et mon cœur vous adopta : je mis la main de Valérie dans la vôtre, comme celle d'une sœur dont la voix et les regards devaient charmer votre vie ; ou plutôt je mis à vos côtés les douces vertus, sûr que vous les respecteriez, que leur ascendant vous ferait fuir tout ce qui ne leur ressemblerait pas, et que mon bonheur vous ferait aimer un bonheur pareil. Vous le dirai-je? je vous trouvai sauvage, habitué à une vie austère ; vous étiez trop loin de ces douces affections qui sont les grâces de la vie, et qui, en fondant ensemble notre sensibi-

lité et nos vertus, nous préservent également et des passions extrêmes et d'une honteuse dégradation. Gustave, puissé-je ne pas m'être trompé! puissiez-vous marcher dans la vie en sentant votre âme s'agrandir, et en voyant tout ce qu'elle a d'aimable! puissent vos derniers regards tomber sur mes cendres, et les bénir! »

LETTRE XXXVI.

Venise, le....

Te rappelles-tu, Ernest, cette singulière aventure à laquelle je ne donnai aucune suite, mais dont je te parlai il y a six mois; cette Bianca, qui m'avait vivement ému par sa ressemblance prodigieuse avec la comtesse? Je pris quelques informations sur elle : j'appris que c'était la fille d'un pauvre compositeur qui s'était ruiné en faisant de méchants opéras; qu'il était mort, et qu'elle vivait avec une vieille tante; que toutes deux ne voyaient personne, et que Bianca était la filleule de la duchesse de M..., qui se plaît à relever ses charmes par une mise élégante : elle lui a donné des talents; et Bianca, disait-on, était très-bonne musicienne. J'en parlai à Valérie dans le temps; nous

cherchâmes à la voir, mais vainement, et je l'oubliai.

En revenant, il y a quelques jours, vers les six heures du soir, de l'île Saint-Georges, je repassai sur le quai des Esclavons, sous ces mêmes fenêtres où je m'étais déjà arrêté une fois : mes oreilles furent surprises par une ravissante mélodie. D'abord je ne comprenais pas ce qui produisait sur moi cet effet ; ensuite je me rappelai une romance que Valérie chantait souvent. Je m'arrêtai, et livrai mes sens et mon cœur à cette muette extase qui ne peut être connue que des âmes que l'amour a habitées. Peu à peu, me rappelant que c'était là que j'avais vu, il y avait plusieurs mois, Bianca, je pensai que ce pouvait être elle qui chantait ainsi, et j'eus une curiosité extrême de la voir, de me représenter plus vivement Valérie ; car cette singulière Bianca n'a pas seulement beaucoup de ressemblance avec la comtesse, elle a aussi beaucoup de sa voix.

Après plusieurs tentatives, trop longues à détailler, je parvins jusqu'à elle ; je la vis un instant, et ce ne fut pas sans trouble. Elle a de Valérie presque tout ce qu'on peut séparer de son âme ; il ne lui manque que ses grâces, que cette expression qui trahit sans cesse cette âme profonde et élevée, et qui est si dangereuse pour ceux qui savent aimer.

La tante de Bianca me reçut très-bien, ainsi qu'elle-même. J'eus occasion de leur rendre quelques services auprès d'un homme que je connaissais beaucoup, et je revins les voir plusieurs fois : je les menai au spectacle à différentes reprises, ce qui leur fit beaucoup de plaisir à toutes deux. J'étais bien aise de m'étourdir, de rapetisser même mon existence, afin de m'éloigner de cette dangereuse solitude qu'habite Valérie. Je sentais bien que son image me suivait; mais, au milieu de ce cercle de nouvelles habitudes, dans lesquelles je cherchais à me jeter; dans ces chambres mesquines, mal éclairées; dans ces loges ténébreuses, où vont s'engloutir les personnes qui ne marquent pas; à la vue de ces manières qui ôtent tout à l'imagination, de ces inquiétudes pour paraître quelque chose, de ces éclats de rire forcés, de ces chuchoteries qui sont la coquetterie de ces sortes de gens qui par là croient se rapprocher du bon ton; au milieu de tout cela, j'éloigne Valérie autant qu'il est possible : il me semble que j'aurais honte de l'associer à des scènes si peu faites pour elle, et je pense souvent à ces grands contrastes qu'établissent les différentes nuances de la société. Ce qui marque surtout le rang, ce n'est ni l'or ni le luxe; c'est une certaine élégance dans les manières, quelque chose de calme, de naturellement noble, sans calcul et sans effort,

qui met chacun à sa place et reste toujours à la sienne.

Quoi qu'il en soit, Ernest, et quoique mon âme n'en revienne que plus fortement à Valérie par les soins que je me donne pour m'en éloigner, comme une branche qu'on veut écarter avec force du tronc y revient avec plus de violence ; quoi qu'il en soit, je sens que Bianca fait quelquefois une vive impression sur mes sens. Ce n'est rien de ce trouble céleste qui mêle ensemble tout mon être et me fait rêver au ciel, comme si la terre ne pouvait contenir tant de félicités ; c'est une flamme rapide, *qui ne brûle pas*, qui n'a rien de ce qui consume, et que j'appellerais désir, si je ne savais pas si bien ce que c'est que désirer.

Il m'arrive quelquefois de regarder longtemps Bianca ; et quand un de ses traits ou quelque chose de sa taille m'a rappelé Valérie, je cherche alors à l'oublier elle-même, et à écarter tout ce qui pourrait troubler mon illusion. Je crois que ces moments, où je suis à cent lieues de Bianca, lui font croire que je l'aime : je souris alors, comme s'il était si facile de m'inspirer de l'amour !

Il en est de la voix de Bianca comme de ses traits ; elle a des sons de Valérie, mais aucune de ses inflexions. Et où les aurait-elle prises ces inflexions, ces leçons que donne l'âme, qu'on

reçoit sans s'en apercevoir, et qui prouvent l'excellence du maître ?

Hier j'ai été chez Bianca, et, comme il faisait très-beau, j'ai proposé à sa tante et à elle de prendre des glaces, ce que nous avons fait. Bianca et moi nous nous sommes promenés ; et elle m'a parlé de la duchesse, de son père, de l'envie qu'elle avait eue d'entrer au théâtre de *la Phénice*, du plaisir que lui faisaient les bals, et combien elle aimait à voir ces grandes dames bien parées. Pendant tout cela, je n'écoutais pas bien attentivement, jusqu'à ce qu'elle se baissa pour cueillir une violette : en la prenant, elle fit envoler un grand papillon qui passa près de moi. Tout à coup une multitude d'idées, de souvenirs, qui avaient dormi longtemps, vinrent se réveiller ; je me rappelai vivement notre entrée en Italie, ce cimetière, l'Adige, le sphinx, et quelques traits de l'enfance de Valérie, si différents de ce que je venais d'entendre. Je devins si rêveur, que Bianca m'en fit des reproches. Alors je m'efforçai de paraître extrêmement gai, et je me permis même quelques petites libertés, bien innocentes, qui ne furent pas repoussées, ce qui me contint au lieu de m'enhardir. Je ne me comprends pas moi-même ; quelquefois je suis si bizarre, si singulier ! J'aurais honte de te parler de tout cela, Ernest, si au fond je ne

me disais pas que je puis abuser de ton amitié comme de ta patience. Cette idée m'est douce ; et puis je travaille pour un but que tu approuves : ne faut-il pas tâcher de retrouver ma raison ? *Tâcher*, que sais-je ?... poursuivons. Voyant que Bianca ne savait que penser de tout ce qu'elle voyait, et devenant toujours plus embarrassé moi-même, je lui proposai une promenade sur l'eau : j'appelai les gondoliers, et nous partîmes avec la permission de sa tante, qui, pour finir un ouvrage, voulut rester.

Bianca se plaça dans la gondole ; les rames commencèrent à nous emporter doucement. Il me semblait qu'elle me regardait avec intérêt, mais sans timidité. Tout à coup elle prit ma main et me dit : *N'avete mai amato?* Je ne sais pas pourquoi ces paroles me troublèrent autant : mon sang se porta à la tête, mon cœur battit ; je n'eus la force ni de parler ni de prendre légèrement cette question, et je souris mélancoliquement en même temps que je sentais mes yeux se remplir de larmes. Je vis Bianca rougir, et son visage exprimer la joie. Cette singulière méprise me peina, et je me reprochai d'y donner lieu. Soudain je me levai, et résolus de ne plus la voir : je me dis aussi que je devais éviter de produire quelque impression sur elle, quand même ce ne serait pas de l'amour, quand même

je la croirais incapable d'en ressentir ; le moindre intérêt, la moindre espérance déjouée pouvait lui faire du mal.

Je m'étais avancé à l'extrémité de la gondole ; Bianca me rappela. *Siette matto*, me dit-elle ; *perche non state qui?* Je sentis que ma position allait redevenir embarrassante, et je cherchai à m'en tirer. — Bianca, lui dis-je en lui prenant la main, faites-moi le plaisir de chanter *l'Amo piu che la vita.* — C'était cette romance de Valérie. J'appuyai ma tête de manière que mes yeux glissaient sur le vaste horizon et franchissaient dans le lointain les Alpes du Tyrol que nous avions franchies ensemble. Bianca, soit qu'elle fût émue, soit qu'elle me parût telle, chanta d'une manière passionnée qui me saisit ; sa voix entra dans tous mes sens ; j'éprouvais une inquiétude délicieuse, un besoin d'exhaler l'oppression de ma poitrine... Dans ce moment, les gondoliers firent un cri pour saluer une autre gondole. Je levai machinalement les yeux, je vis Lido de loin ; et, comme la voix des sirènes enchantait les compagnons d'Ulysse, de même je me sentis enchanté : Valérie me semblait être sur le rivage ; un désir ardent de sa présence s'empara de mon cœur. Je n'osais étendre les bras, pour ne pas étonner Bianca ; mais je les étendis dans la pensée ; je l'appelais à voix basse ; je languissais, je me mourais ; et,

sentant toute mon indigence, je me disais : « Jamais tu ne la tiendras dans tes bras ! » Attendri aussi par les sons de Bianca, par ces paroles : *Lascia mi morir !* je me mis à pleurer amèrement.

Elle cessa de chanter ; elle se rapprocha de moi ; puis elle me dit : — Je ne puis vous comprendre. Vous êtes un jeune homme bien mélancolique ! Êtes-vous tous comme cela dans votre pays ? En ce cas-là, je vois bien qu'il vaut mieux rester en Italie. — Et comme elle crut que je pouvais être blessé, ne lui répondant pas, elle prit son mouchoir, essuya mes yeux, souffla dessus, pour qu'ils ne parussent pas rouges, et me dit : — C'est pour que ma tante ne voie pas que vous avez pleuré. Ah ! ne soyez pas triste, je vous prie. — Elle mit à ces paroles un accent caressant qui me toucha. — Non, lui dis-je, Bianca, je tâcherai de ne pas l'être ; mais c'est une maladie à laquelle vous ne comprenez rien. — Êtes-vous malade ? me dit-elle en paraissant m'interroger de son regard. — Mon âme l'est beaucoup, dis-je. — Oh ! en ce cas, répondit-elle, je vous guérirai bien vite. Nous irons souvent rire à la comédie ; je tâcherai aussi de vous égayer. — Je souris. — Oui, dit-elle, nous ne penserons qu'à nous amuser, qu'à être toujours ensemble. — Elle avait repris ma main. — Bianca, dis-je tout

embarrassé, je vous demanderais un plaisir… — Je ne savais pas encore ce que je lui demanderais; mais j'avais retiré ma main, et c'était pour dire quelque chose. Nous approchions du jardin; la tante nous attendait déjà sur le rivage; elle n'eut que le temps de me dire : — Je ferai volontiers ce que vous me demanderez. — Je les ramenai.

J'hésitai le lendemain si je retournerais chez Bianca : plusieurs raisons me retenaient; une espèce de charme qui faisait diversion à l'ennui où je retombais si souvent, et la crainte de choquer cette bonne fille, me ramena auprès d'elle. Je la trouvai seule; à peine me vit-elle, qu'elle me dit, après m'avoir fait asseoir et m'avoir fait prendre du café, d'après l'usage des Vénitiens : — Eh bien! quel est ce plaisir que je dois vous faire? — Elle s'était rapprochée familièrement de moi; je fus très-embarrassé; je n'y avais plus pensé, et n'avais nullement préparé ma réponse; je me remis à une seconde question qui suivit rapidement la première. — Bianca, dis-je, ne mettez plus de poudre ainsi sur votre visage, cela vous abîme la peau. — Comment! dit-elle en éclatant de rire, c'est pour me dire cela qu'il vous a fallu vingt-quatre heures? — Je sentis tout le ridicule de ma position. — Au reste, dit-elle, c'est l'usage ici, parmi les femmes un peu comme il

faut, de mettre de la poudre : ne l'avez-vous pas remarqué? — Oui, dis-je en me remettant; mais vous n'en avez pas besoin; vous êtes si blanche! — Elle sourit : — Eh bien! puisque cela vous fait plaisir, et qu'il ne faut pas contrarier une âme malade, poursuivit-elle en riant, je vous promets de n'en plus mettre. Mais il est impossible, ajouta-t-elle en cherchant à me deviner, que vous n'ayez pas voulu me demander autre chose.— A l'accent qu'elle mit à ces paroles, je vis bien qu'il fallait me tirer d'affaire moins gauchement que la première fois : — Oui, Bianca, lui dis-je en fixant mes regards sur elle, j'ai encore une prière à vous faire; me promettez-vous de consentir à ce que je vous demanderai? — Oui, si ce n'est pas un péché que mon patron me défende. — En même temps elle me montra un petit saint Antoine peint à l'huile, qui était suspendu près de la cheminée. — Rassurez-vous, — lui dis-je, et je sortis précipitamment. J'allai dans une des plus belles boutiques de la mercerie acheter un châle bleu très-beau, comme celui que porte Valérie, et qu'elle a presque toujours. Je revins auprès de Bianca, qui était encore seule : on avait apporté des lumières, fermé les stores; elle m'attendait : — Eh bien! lui dis-je, me voici; êtes-vous toujours disposée à m'accorder ma prière? — Oui, dit-elle.— Eh

bien! asseyez-vous là.— Elle le fit.— Permettez que j'ôte cette guirlande; laissez-moi relever vos cheveux tout simplement : ils sont si beaux! (et effectivement je touchais de la soie). Ce désordre va si bien! Heureusement vous n'avez pas de poudre dans vos cheveux comme sur votre visage.— Mais qu'est-ce que cela signifie? dit Bianca tout étonnée. — Ah! vous m'avez promis de faire ce que je vous demanderais, tenez parole. — Eh bien? — Eh bien! il faut encore ôter ce tablier de couleur; il faut que votre robe soit toute blanche.— Et j'arrangeai sa robe afin qu'elle coulât doucement en longs replis jusqu'à terre ; puis je tirai le châle bleu, je le jetai négligemment sur ses épaules : — Voilà qui est fait, dis-je; actuellement, Bianca, permettez que je m'asseye là, vis-à-vis de vous. — Je posai les lumières de manière à projeter son ombre vers moi, et à ne l'éclairer que faiblement; je travaillais ainsi à construire le plus artistement possible une illusion, mais une illusion pleine de ravissantes délices.

Actuellement, Bianca, encore une prière! — Elle sourit, et leva les épaules. — Chantez la romance d'hier.— Elle commença.— Diminuez votre voix. — Elle chanta plus bas. O Ernest! j'eus quelques moments bien enivrants! Je croyais la voir; je fermais les yeux à moitié

pour voir moins distinctement : alors ces cheveux, cette taille, ce châle, cette tête que je l'avais priée d'incliner un peu, tout me paraissait Valérie. Mon imagination se monta à un point incroyable; la réalité était disparue, le passé revivait, m'enveloppait; la voix que j'entendais m'envoyait les accents de l'amour; j'étais hors de moi; je frissonnais, je brûlais tour à tour. Je rencontrai un regard de Bianca qui me parut passionné; je m'élançai vers elle pour la saisir dans mes bras; ma démence allait jusqu'à l'appeler Valérie. Dans ce moment on frappa à la porte; je vis entrer un grand homme assez mal mis. — Ah! c'est toi, Angélo! dit Bianca en se levant et courant au-devant de lui. — En même temps elle jeta son châle, reprit sa guirlande, la remit sur sa tête, me dit : — C'est mon beau-frère. — Tout cela se suivait coup sur coup, et me donnait le temps de me reconnaître. Il me semblait que je sortais d'un nuage, que je m'éveillais de ces songes légers qui nous font vivre deux fois du même bonheur, en nous rappelant ce que nous avons déjà senti, et que je ne voyais plus qu'une froide comédie. Bianca était là comme une marionnette, qui ne se doutait nullement de mon âme, et qui, dans l'atmosphère d'une passion brûlante, n'était pas même susceptible de la moindre contagion.

Je me mis à rire d'elle en la voyant sauter par la chambre, et bientôt après de moi-même; je sortis, je courus chez moi le long du quai, et ce ne fut qu'en sentant que j'avais successivement froid et chaud, que je me rappelai d'avoir eu la fièvre.

(Plusieurs lettres, et entre autres celles qui annoncent le retour du comte et de Valérie à Venise, ont été perdues.)

LETTRE XXXVII.

De la Brenta, le....

Comment peut-il me pousser lui-même dans le précipice, cet homme excellent? N'a-t-il pas aimé Valérie? Ne l'aime-t-il plus? A-t-il oublié les effets de l'amour? Peut-on voir impunément ses charmes, quand elle me laisse avec autant de sécurité auprès d'elle, qu'elle me livre ses dangereux attraits sous le voile de la plus rigide pudeur? Elle ne sait pas que mon imagination se peint ce qu'elle me cache; elle ne sait pas combien elle a de charmes, car elle s'ignore. Mais lui, lui aujourd'hui encore, à peine avait-il dîné, qu'il est allé à Venise, me disant expressément de ne pas sortir, puisque la comtesse restait seule. Elle était un peu incommodée; je ne l'ai pas vue, je suis sorti.

De la Brenta, le...

Je suis au désespoir, Ernest; les plus affreux sentiments m'agitent. Je veux cependant t'écrire; ce sera sans ordre, sans suite; écoute: hier, je n'avais pas vu Valérie, j'étais content des efforts que j'avais faits sur moi-même, et ma triste victoire me donnait quelques instants de repos; j'aimais encore ce bienfaiteur excellent; aujourd'hui je sens que mon amour me rend le plus vil des hommes. Le comte a paru mécontent de moi; il m'a reproché mon humeur sauvage, il m'a expressément ordonné de rester avec Valérie; il est retourné à Venise pour des affaires. J'ai été chez elle, je lui ai demandé ses ordres, en lui disant que j'étais envoyé par le comte; elle m'a dit de revenir dans deux heures, et de lui apporter *Clarisse*. Nous en avons lu une vingtaine de pages; vers le soir elle s'est levée; elle m'a prié de demander sa gondole; se sentant beaucoup mieux, elle voulait aller à la rencontre de son mari, qui, disait-elle, serait tout étonné de la trouver au milieu des vagues, elle qui craignait tant l'eau; elle m'a ordonné de l'accompagner, a passé une robe légère pendant que j'étais allé chercher Marie; nous avons trouvé la gondole sur la Brenta, et nous sommes partis enchantés de la douceur de l'air. Valérie, heureuse de

se mieux porter, se livrait avec transport aux charmes de cette belle soirée; c'était un beau jour de printemps qui était venu à la suite de plusieurs jours de froid. Une quantité d'enfants que nous vîmes sur le rivage jetèrent dans la gondole des paquets de fleurs, que la comtesse aime passionnément; elle se réjouissait comme une enfant. Il me semblait qu'avec son innocente joie, elle me rendait quelque chose du premier bonheur de mon enfance. En attendant, la lune se leva doucement, et de longues gerbes d'une pâle lumière venaient tomber sur les joues pâles de Valérie, à travers les glaces de la gondole: elle était couchée; Marie tenait ses pieds charmants sur ses genoux; sa tête était appuyée contre les glaces de sa gondole; elle chantait doucement une romance, et les paroles de l'amour, murmurées par elle, s'harmonisaient aux vagues, au bruit des rames et à celui des feuilles des peupliers. O Ernest! que devins-je dans ce moment! Qu'il me fait mal cet air de l'enivrante Italie! Il me tue; il tue jusqu'à la volonté du bien. Où êtes-vous, brouillards de la Scanie? froids rivages de la mer qui me vit naître, envoyez-moi des souffles glacés, qu'ils éteignent le feu honteux qui me dévore. Où êtes-vous, vieux château de mes vieux pères, où je jurai tant de fois, sur les armures de mes aïeux, d'être fidèle à l'honneur; où,

dans la faible adolescence, mon cœur battait pour la vertu, et promettait à une mère bien-aimée d'écouter toujours sa voix ? N'est-ce donc qu'alors que je me sentais né pour cette vertu que je déserte lâchement aujourd'hui ? Oui, Ernest, il faut mourir, ou..... Je n'ose poursuivre; je n'ose sonder cet abîme d'iniquité. Pourquoi, pourquoi tout me précipite-t-il dans les ténèbres du crime? Elle, surtout, pourquoi me livre-t-elle au double supplice de l'amour malheureux et du remords! Encore, si un instant de ma vie je pouvais être heureux! Mais, non, elle ne m'aimera jamais! Et je suis criminel, et je mourrai criminel! Je ne sais ce que je t'écris; ma tête s'égare encore davantage : la nuit m'environne, l'air s'est rafraîchi, tout est calme : elle dort, et moi seul je veille avec ma conscience! Cette soirée d'hier a achevé de me perdre; sa voix, sa fatale voix a complété mon malheur. Pourquoi chante-t-elle ainsi, si elle n'aime pas? Où a-t-elle pris ces sons ? Ce n'est pas la nature seule qui les enseigne, ce sont les passions. Elle ne chante jamais, elle n'a point appris à chanter; mais son âme lui a créé une voix tendre, quelquefois si mélancoliquement tendre!... Malheureux ! je lui reproche jusqu'à cette sensibilité sans laquelle elle ne serait qu'une femme ordinaire, cette sensibilité qui lui fait deviner des situations qu'elle est peut-

être loin de connaître. Je veux t'achever mon récit. Nous rencontrâmes le comte à l'entrée des lagunes : le vent s'était levé, et la barque commençait à avoir un mouvement pénible. Je m'étonnais du calme de Valérie. Le comte avait été enchanté de la trouver et de la voir mieux portante; mais il nous dit qu'il avait eu un courrier désagréable : il paraissait rêveur. J'avais déjà remarqué qu'alors la comtesse ne lui parlait jamais. Elle était assise à côté de moi; elle s'approcha de mon oreille, et me dit : — Comme j'ai peur! C'est en vain que je tâche de m'aguerrir pour plaire à mon mari; jamais je ne m'habituerai à l'eau. — Elle prit en même temps ma main, et la mit sur son cœur : — Voyez comme il bat, me dit-elle. — Hors de moi, défaillant, je ne lui répondis rien, mais je plaçai à mon tour sa main sur mon cœur, qui battait avec violence. Dans ce moment, une vague souleva fortement la barque; le vent soufflait avec impétuosité, et Valérie se précipita sur le sein de son mari. Oh! que je sentis bien alors tout mon néant, et tout ce qui nous séparait! Le comte, préoccupé des affaires publiques, ne s'occupa qu'un instant de Valérie : il la rassura, lui dit qu'elle était une enfant, et que, de mémoire d'homme, il n'avait pas péri de barque dans les lagunes. Et cependant elle était sur son sein, il respirait son souffle; son cœur battait

contre le sien, et il restait froid, froid comme une pierre! Cette idée me donna une fureur que je ne puis rendre. Quoi! me disais-je, tandis que l'orage qui soulève mon sein menace de me détruire, qu'une seule de ses caresses, je l'achèterais par tout mon sang, lui ne sent pas son bonheur! Et toi, Valérie, un lien que tu formas dans l'imprévoyante enfance, un devoir dicté par tes parents t'enchaîne et te ferme le ciel que l'amour saurait créer pour toi! Oui, Valérie, tu n'as encore rien connu, puisque tu ne connais que cet hymen que j'abhorre, que ce sentiment tiède, languissant, que ton mari réserve à tout ce qu'il y a de plus enchanteur sur la terre, et dont il paye ce qu'il devrait acheter comme je l'achèterais, si..... Voilà, Ernest, les funestes pensées qui font de moi le plus misérable, le plus criminel des hommes. J'étais si agité, si tourmenté!... Je détestais l'amour, le comte, et moi-même plus que tout le reste; et, quand la barque rentra dans le canal et se rapprocha du rivage, je saisis un instant où elle était près du bord, je sautai à terre, ne voulant plus renfermer mes horribles sentiments dans l'espace étroit d'une gondole; je m'accrochai aux branches d'un buisson, et je vis avec délice couler mon sang de mes mains meurtries, que j'enfonçai dans les épines: une espèce de rage indéfinissable

me poussait ; il s'y mêlait une sorte de volupté ; et, tout en détestant les caresses que Valérie faisait au comte, j'aimais à me les retracer ; j'en créais de nouvelles ; ma jalousie était avide de nouveaux tourments : je sentais aussi que je rompais les derniers liens de la vertu en commençant à haïr le comte. Eh bien ! Ernest, suis-je assez avili, assez lâche ? Est-ce là cet ami que tu adoptas, ce compagnon de ta jeunesse ? Du moins je ne te cache rien : si tu continues à m'aimer, que ce soit de toi seul que tu tires ta faiblesse ; je suis libre de toute responsabilité. Faible comme l'insecte qu'on écrase, ingrat, traînant d'inutiles jours, mort à la vertu, et ayant mis l'enfer dans ce cœur où vivait tout ce qui élève l'homme, je suis en horreur à moi-même.

Adieu, Ernest ; je crois que je ne t'écrirai plus.

LETTRE XXXVIII.

De la Brenta, le....

J'ai été malade, Ernest, assez malade, et cela depuis ma dernière lettre. Tu as pu voir combien ma raison était égarée. J'ai erré comme un vagabond qui se fuit encore plus lui-même qu'il ne fuit les autres ; j'ai erré sans projet,

sans repos, dans la campagne, passant les nuits en plein champ, me cachant le jour, évitant la lumière et consumé de feux plus dévorants que ceux de ce brûlant soleil. D'autres fois, quand tout dormait, je me suis précipité dans des eaux agitées comme mon âme; je cherchais les torrents les plus froids, les lieux les plus sauvages, pour être oublié de tous les hommes : mais tout est riant ici, tout est embelli par la nature heureuse, tout porte dans mon cœur le sentiment de sa présence : je la vois partout; elle est si près de moi : il faudrait la mer Glaciale entre ses charmes si dangereux et ce cœur si faible. Faible! non, non; c'est criminel qu'il faut dire.

J'ai été bien malade. La fraîcheur des nuits, le tourment de ma conscience, les insomnies, que sais-je? tout a détruit ma santé déjà si altérée; ma poitrine s'en est ressentie : une fièvre, que les médecins ont appelée inflammatoire, m'a saisi. Comme ils m'ont soigné tous les deux! comme le comte a enfoncé dans mon cœur le poignard du remords! Je veux partir, je veux l'aimer loin d'ici, je veux mourir loin d'elle. Adieu.

LETTRE XXXIX.

De la Brenta, le....

Aujourd'hui, pour la première fois, je suis sorti de ma chambre; j'ai été dans le cabinet du comte : il était à écrire; il ne m'a pas remarqué. Le portrait de mon père, qui est dans cette chambre, s'est présenté à moi; je l'ai regardé longtemps; j'étais très-attendri : il me semblait que ses traits étaient vivants d'amitié; que le sentiment qu'il avait pour le comte, quand il se fit peindre, y respirait; qu'il me disait à moi-même ce que je devais à cet ami généreux, qui venait encore de me témoigner tant de tendresse. Je me rappelai les heures qu'il avait passées auprès de mon lit, ses regards inquiets, sa sollicitude, son envie de connaître le fond de mon âme, et la crainte délicate qui ne lui permettait pas de me demander mon secret; enfin ses longues et constantes bontés, qui ne s'étaient jamais fatiguées; et je pensai que j'allais encore l'affliger en lui disant que j'étais résolu de partir. Mes yeux se tournèrent encore vers le portrait : « O mon père! mon père! que votre fils est malheureux! » Ces mots, qui m'échappèrent, que je croyais avoir dits à voix basse, avaient été entendus par le comte; il

s'était levé précipitamment, et me pressait dans ses bras : — O mon fils ! m'a-t-il dit, je n'aurai donc jamais votre confiance ! Vous souffrez, et me cachez vos maux ! Votre père n'était pas ainsi ; il m'aimait assez pour être sûr de ma tendresse. Mon cher Gustave ! n'avez-vous point hérité de la faculté de croire à mon amitié ? C'est au nom de ce père qui vous aima tant, que je vous conjure de me parler. — Je pris ses mains avec impétuosité, je les pressai sur mon sein ; et ma voix, enchaînée comme ma langue, ne put produire un seul son, et mes sombres regards étaient fixés à terre. — Vous déplaisez-vous dans cette carrière ? — Je secouai la tête pour dire non. — Est-ce une faute de jeunesse, dont le souvenir vous poursuit, qui vous donne du remords ? — Je frissonnai, et je laissai aller ses mains, que j'avais toujours tenues. Il me fixa avec inquiétude : — Est-ce donc une faute irréparable ? Non, dit-il en se rassurant, non, Gustave s'exagère un tort qui peut-être ne serait pas aperçu par un autre. Non, ajouta-t-il en posant sa main sur mon sein, ce cœur-là est incapable de ce qui dégrade. Votre tête est vive, votre âme est passionnée ; vous avez quelque chose de mélancolique qui vient de votre père, qui est plus dans votre sang que dans votre caractère. Gustave, Gustave, ouvrez-moi votre âme ! J'en atteste l'ami-

tié sainte qui m'unit encore à vos parents ; si le silence de la mort pouvait se rompre, eux-mêmes ne vous presseraient pas avec plus d'amour de leur dire ce qui vous tourmente, eux-mêmes n'auraient pas plus d'indulgence. — Il me pressait entre ses bras. Entraîné par tant de bonté, je ne lui résistai plus ; je croyais entendre mon père lui-même; je me jetai à ses genoux : en vain il voulut me relever, je les serrai avec une espèce d'égarement. J'étais résolu à tout avouer ; je ne cherchais plus que mes premières paroles pour resserrer dans le moins de mots possible cet aveu si effrayant. Ce moment de silence, après mon entraînement, lui montrait apparemment combien il m'en coûtait de parler.— Mon ami, dit-il d'une voix douce qui cherchait à me ménager, si vous avez moins de peine à parler à Valérie, faites-le, si vous croyez que vous serez moins agité par sa présence. Peut-être je vous rappelle plus vivement votre père, et cette idée vous impose malgré vous : je saurai par elle ce qui vous tourmente. — A ces mots, il me sembla que toutes les facultés expansives de mon âme se retiraient au dedans de moi-même; tout me disait si clairement : — Il ne se doute pas du tout, pas du tout de la vérité; il ne devinera rien ; il faudra passer par le supplice de ne le

voir préparé à rien. Cette idée m'écrasa de tout son poids ; et, ne sachant plus ni comment parler, ni comment m'excuser sur mon silence, je me laissai tomber sur le parquet, avec une espèce de stupeur, comme si je disais au comte : « Abandonnez-moi, c'est tout ce qu'il me reste à désirer. » Le comte me releva avec une tranquillité qui me fit mal ; elle ne m'échappa pas au milieu de mon trouble même. — Au nom du ciel ! dis-je après un moment de silence, ne me jugez pas ; croyez que je sais apprécier votre âme : vous saurez tout un jour ; et peut-être, ajoutai-je en fixant mes regards sur lui avec plus de courage, peut-être le jour où j'aurai la force de vous parler n'est-il pas loin. Il aura quelque chose d'attendrissant, dis-je en soupirant involontairement, et vous me pardonnerez tout. Permettez-moi, en attendant, et je regardai le portrait de mon père pour m'appuyer de cette intercession, permettez-moi de vous faire une prière d'où dépend mon repos : laissez-moi aller à Pise, les médecins me le conseillent ; je vous écrirai de là. — Inconcevable jeune homme ! me dit le comte, je ne peux vous en vouloir ; et pourtant, qu'est-ce qui peut excuser votre silence, vous qui connaissez toute ma tendresse pour vous ? Mais je ne veux pas vous affliger davantage ; partez

quand vous aurez repris quelque force, et surtout tâchez de revenir plus calme. — Il m'embrassa... et nous fûmes interrompus.

LETTRE XL.

Près de Connegliano, le....

J'ai passé quelques jours seul, entièrement seul, voulant éviter de me montrer au comte. J'ai fait une course dans les environs, et je t'écris d'un petit village qui est près de Connegliano, endroit charmant, mais dont le site romantique était trop riant pour moi : j'ai cherché les montagnes ; leur solitude me convient mieux.

As-tu jamais entendu, Ernest, ces sources souterraines dont le bruit sourd et mélancolique se perd dans le mouvement de l'activité, et n'est point remarqué; mais le soir, quand le voyageur passe, et que, fatigué, il s'assied avant d'entreprendre le chemin qui lui reste à faire, et que, se recueillant, il semble écouter la nature, il en est frappé, il y abandonne sa pensée, et tombe dans des rêveries profondes?

Je suis comme ces sources cachées et ignorées, qui ne désaltéreront personne, et qui ne donneront que de la mélancolie; je porte en moi un principe qui me dévore, et l'on passe à côté de moi sans me comprendre, et je ne suis bon à rien, Ernest.

Où est-il ce temps où mon cœur, plus jeune encore que mon imagination, ressemblait aux poëtes qui dans un petit espace aperçoivent un monde entier, où un écho au dedans de moi répondait à chaque voix qui se faisait entendre, où il y avait en moi de quoi remplir tant de jours? La vie me paraissait comme une fleur, d'où sortait lentement un fruit superbe; et maintenant il me semble que chacun de mes jours tombe derrière moi, comme les feuilles qui tombent vers la fin de l'automne. Tout a pâli autour de moi; et les années de mon avenir s'entassent, comme des rochers, les unes sur les autres, sans que les ailes de l'espérance et de l'imagination m'aident à passer au delà. Quoi! d'une seule émotion, d'une seule secousse, ai-je donc épuisé l'existence? On dit que le cœur de l'homme est si changeant, qu'une affection est bannie par une autre, qu'une passion s'élève à peine qu'elle voit déjà sa rivale lui succéder. Suis-je donc meilleur, ou ne suis-je qu'autre? J'ai vu tant de douleurs si passagères, que je me suis dit souvent : « Nos douleurs

sont écrites sur le sable, et le vent du printemps ne trouve plus les traces de l'automne. » Il est des âmes, dirais-je, plus distinguées, je le crois presque, des âmes plus susceptibles de se jeter tout entières dans une seule pensée ; elles ont le privilége d'être et plus heureuses et plus misérables. Mais admire, Ernest, cette Providence, qui sait leur laisser de longs, d'ineffaçables souvenirs de leur bonheur, et les fait disparaître dans la tempête.

Et moi aussi, Ernest, enfant de l'orage, je disparaîtrai dans l'orage, je le sens ; un pressentiment, que j'accueille comme un ami, me le dit ; je le sentais hier lorsque, me promenant, je marchais à grands pas le long d'un précipice. Je regardais les arbres déracinés, les pierres qui roulaient, et des eaux qui se précipitaient sans repos au milieu des rochers ; je vis un amandier qui paraissait comme exilé au milieu d'une nature trop forte pour lui ; cependant il avait porté des fleurs que le vent vint chasser les unes après les autres dans le précipice : et je m'arrêtai et contemplai cette image de destruction, sans éprouver de tristesse ; je tombai dans une morne stupeur, et je vis, en me réveillant, que moi-même j'avais dépouillé plusieurs branches du jeune amandier, et jeté une grande partie de ses fleurs dans le précipice.

Ernest, il n'est pas bon que l'homme soit seul. Sublime vérité, comme mon cœur te sent! comme, dans ma misère et ma triste solitude, je rêve à ces paroles! comme je place là son image, non pas comme ma compagne, ce serait trop de félicité, mais arrivant à moi quelquefois pour m'aider à vivre et à reprendre avec courage le fardeau de ces jours vides et languissants!

J'ai pensé souvent que les hommes passaient à travers l'amour comme à travers les années de leur jeunesse, qu'ils l'oubliaient comme on oublie une fête, et qu'un autre amour, celui de l'ambition, auquel on donne le nom de gloire, occupait l'âme tout entière. Et moi aussi, j'ai rêvé quelquefois à la gloire, dans ces belles années où mon sommeil n'était pas troublé par des jours d'ennui et de douleur, et où mes songes étaient si beaux; je me figurais la gloire comme l'amour, s'agrandissant de tout ce qui est beau et portant en elle tout ce qui est grand. Celle que je rêvais s'occupait du bonheur de tous, comme l'amour s'occupe du bonheur d'un seul objet; elle cherchait à attendrir sans songer à étonner; elle était vertu pour celui qui la portait dans son sein, avant que les hommes l'eussent appelée gloire, et que les événements eussent servi ses beaux projets. Mais qu'a de commun la gloire avec la petite

ambition de la foule, avec cette misérable prétention de se croire quelque chose parce qu'on s'agite? Si peu furent destinés à compter pour l'humanité, à vivre dans les siècles, à marcher avec leur ascendant comme avec leur ombre, et à forcer tous les regards à se baisser! Il est une gloire cachée, mais délicieuse, dont personne ne parle; mon cœur a battu pour elle mille et mille fois; elle s'emparait de chacun de mes jours, elle en faisait une trame magnifique; je me créais une compagne, j'avais un ami; j'aimais non-seulement la vertu, j'aimais aussi les hommes. Tout est fini; je ne puis plus rien, ni pour moi ni pour les autres.

Je le sens, c'est moi-même qui me suis jeté sur l'écueil contre lequel je me suis brisé. Je me rappelle ces jours où je pressentais ma destinée, et où l'ami que nous portons tous en nous m'avertissait du danger. C'était alors qu'il fallait fuir, et je restais; je sentais que je ne devais pas l'aimer, et j'ai voulu essayer l'amour, comme les enfants, sans mémoire et sans prévoyance, essayent la vie et ne songent qu'à jouir. Je sentais que son regard, que sa voix, que son âme surtout, étaient du poison pour moi, et je voulais en prendre, et m'arrêter quand il serait temps. Insensé! il n'a plus été temps! Et cependant, Ernest, l'amour que je sens est grand comme la véritable gloire, il en rendrait

capable; une seule de ses extases ferait renoncer à l'empire du monde; il est la félicité que les hommes aveugles poursuivent sous mille formes : il vit avec la vertu; il est beau comme elle, mais il en est la jeunesse; et ceux qui, dans un rare concours de circonstances, eurent pour présent du ciel des jours coulés dans cet amour, doivent être les meilleurs des hommes.

Ernest, je crois que tu ne comprendras rien à cette lettre : je laisse errer mes pensées; je confonds le passé, le présent; mes idées sont là, comme un ancien héritage qu'il faudrait mettre en ordre. Mais je n'arrangerai plus rien, je remettrai ma vie à mon père céleste; je lui dirai : « Pardonne, ô mon Dieu! si je n'en tirai pas un meilleur parti; donne-moi la paix que je n'ai pu trouver sur la terre. Mon Père! toi qui es tout bonté, tu me donneras une goutte de cette félicité pure et divine dont tu tiens un océan dans tes mains; tu retireras de mon cœur le trouble et l'orage de la passion qui me tourmente, comme tu retires d'un mot la tempête qui a soulevé la mer. Mais laisse-moi, mon Dieu, le souvenir de Valérie, comme on voit à travers la vapeur du soir les arbres et la fontaine, et le toit auprès duquel on commença la vie, et desquels nous avaient éloignés nos pas errants et nos jours chargés d'ennuis. »

LETTRE XLI.

De la Brenta, le.....

Je suis revenu depuis quelques jours; je les ai revus tous deux. Mon parti est pris, il est irrévocable; je veux partir, je suis trop malheureux. Il me juge, il me croit ingrat; il ne peut descendre dans mon cœur, et y lire mes tourments; il ne peut me concevoir, en ne voyant en moi que des contradictions perpétuelles. La douleur dans mes traits, le dégoût de la vie, qu'il n'a que trop aperçu en moi, tout lui fait croire que je suis sous la dépendance d'un caractère sombre, peut-être haineux. C'est en vain qu'il a cherché à me ramener au bonheur; toutes les apparences sont contre moi; je repousse chacun des moyens qu'il m'offre pour me distraire, et jamais je ne réponds à sa tendresse par ma confiance. Je vois que je donne du chagrin à Valérie, que ma situation afflige. Il faut donc les quitter! L'amour et l'amitié me repoussent également; tous deux je les outrage. Ne serai-je donc jamais justifié? Hélas! je mourrais content, si une seule fois Valérie se disait, en versant une larme de pitié : « Il m'aima trop pour son repos! » Oui, une fois, n'est-ce pas, Ernest, quand je ne serai plus, elle le saura? Il

saura aussi que je l'aimai, que l'amitié ne me trouva pas ingrat. Une fois, tout sera dévoilé, quand je serai descendu dans la demeure du repos, là d'où l'effroi parle aux autres, mais où celui qui l'inspire a laissé derrière soi les passions et les douleurs. Ne t'effraye pas, Ernest, jamais je n'attenterai à ma vie; jamais je n'offenserai cet être qui compta mes jours, et me donna pendant si longtemps un bonheur si pur. O mon ami! je suis bien coupable de m'être livré moi-même à une passion qui devait me détruire! Mais, au moins, je mourrai en aimant la vertu et la sainte vérité; je n'accuserai pas le ciel de mes malheurs, comme font tant de mes semblables; je souffrirai, sans me plaindre, la peine dont je fus l'artisan, et que j'aime quoiqu'elle me tue : je souffrirai, mais je dormirai. Ensuite je m'avancerai à la voix de l'Éternel, chargé de bien des fautes, mais non marqué par le suicide. Je ne vous épouvanterai pas, êtres chers et vertueux, ô mes parents! vous qui versâtes sur mon berceau des larmes de joie, je ne vous épouvanterai pas par l'affreuse idée que je rejetai loin de moi ce beau présent de la vie que Dieu vous permit de me faire, et que vous avez encore si fidèlement embelli d'innocents plaisirs, de belles leçons, de grandes espérances. Je vous bénis d'avoir gravé dans mon cœur les saints préceptes d'une religion que le bonheur me fit

aimer, que le malheur me rend encore plus nécessaire, qui me donne le courage de souffrir, sur le froid rivage de la vie écoulée, au bord de ce sombre passage qu'il faut que chacun franchisse. Que reste-t-il à celui qui n'a rien cru? En vain son regard se tourne vers le passé; il ne peut plus le recommencer; il n'a pas aussi ces ailes merveilleuses de l'espérance qui le portent vers l'avenir. Ainsi les plus grandes, les plus consolantes pensées de l'homme ne le bercent pas sur le bord de la tombe!

LETTRE XLII.

De la Brenta, le...

Je viens de passer une soirée terrible! A peine ai-je la force de respirer. Je ne puis cependant rester tranquille; tout mon sang est en mouvement; il faut que je t'écrive. Je lui ai dit que je partais; elle en a été affectée, très-affectée, Ernest. Nous avons dîné seuls, le comte étant parti. Je me sentais plus malade qu'à l'ordinaire; elle l'a remarqué : elle m'a trouvé si pâle! Elle s'est alarmée d'une toux que j'ai depuis quelque temps, et que j'attribue aux suites de ma dernière maladie. J'ai pris de là

occasion de lui dire que les bains de Pise me seraient nécessaires ; on me les a conseillés en effet. Elle m'a regardé avec intérêt.—Que ferez-vous à Pise ? m'a-t-elle dit. Vous y serez seul, tout seul ; et vous savez combien vous vous livrez déjà ici à une solitude qui ne peut que vous être dangereuse. —Nous nous étions levés de table, et j'étais passé avec elle dans le salon. — Ne partez pas, Gustave, m'a-t-elle dit ; vous êtes trop malade pour pouvoir être seul : vous avez besoin d'amitié, et où en trouverez-vous plus qu'ici ? — En disant cela, je voyais des larmes dans ses yeux ; je tenais les mains sur mon visage, et je voulais lui cacher le profond attendrissement que me causaient ses paroles. — N'est-ce pas, m'a-t-elle répété, vous ne partirez pas ? — Je l'ai regardée. — Si vous saviez combien je suis malheureux, combien je suis coupable, ai-je ajouté à voix basse, vous ne m'engageriez pas à rester ! — Pour la première fois j'ai lu de l'embarras dans ses yeux : il m'a semblé la voir rougir. — Partez donc, m'a-t-elle dit d'une voix émue ; mais ressaisissez-vous de vous-même, chassez de votre âme la funeste.... —Elle s'est arrêtée.—Revenez ensuite, Gustave, jouir du bonheur que tout promet à votre avenir. — Du bonheur ! dis-je ; il ne peut plus en exister pour moi ! — Je me promenais à grands pas ; l'agitation que j'éprouvais, l'affreuse idée

de la quitter peut-être pour jamais, aliénait ma raison : j'ai dû l'effrayer. Craignait-elle un aveu qu'elle pouvait enfin deviner? Elle s'est levée, elle a sonné : je me suis mis à la fenêtre pour que le valet de chambre qui est entré ne me vît pas. Elle lui a demandé d'une voix altérée : — Où est Marie? Dites-lui de m'apporter son ouvrage et le métier; nous travaillerons ensemble. Vous me lirez quelque chose, Gustave. — Je n'ai rien répondu. — Gustave, a-t-elle répété quand le valet de chambre a été sorti, soyez plus calme. — Je le suis tout à fait, ai-je répondu en contraignant ma voix et m'avançant vers elle. — Elle a jeté un cri. — Qu'avez-vous, Gustave? du sang!... — Et sa frayeur l'a empêchée de parler. Effectivement mon front saignait. J'avais été si affecté de ce qu'elle appelait Marie, si peiné de cette espèce de défiance, que pendant qu'elle donnait cet ordre, appuyant brusquement ma tête contre la fenêtre, je m'étais blessé. — Votre pâleur, vos regards, votre voix, tout est déchirant. O Gustave! ô mon cher ami! dit-elle en posant son mouchoir sur mon front et prenant mes mains, ne m'effrayez pas ainsi! — Ne me montrez donc plus cette... (je n'osais dire défiance, je n'osais m'avouer qu'elle me devinât), cette froideur, dis-je. Valérie! songez que je vous quitte, et pour jamais! — D'où vous viennent ces funestes idées? — De là, dis-je

en montrant mon cœur ; elles ne me trompent point : ne me refusez donc pas encore quelques moments. — Et je tombai à genoux devant elle, j'embrassai ses pieds : elle se baissa, et le portrait du comte s'échappa de son sein.... Je ne sais plus ce qui m'arriva : l'agitation que j'avais éprouvée avait fait couler le sang de ma blessure, et la terrible émotion que je ressentais dans cet instant où j'allais peut-être lui dire que je l'aimais me fit trouver mal. Quand je revins à moi, je vis la comtesse et Marie me prodiguer leurs soins ; elles me faisaient respirer des sels ; elles n'avaient osé appeler personne. Ma tête était appuyée contre un fauteuil qu'elles avaient renversé; Valérie, à genoux auprès de moi, tenait sur mon front son mouchoir imbibé d'eau de Cologne, et une de mes mains était dans les siennes. Je la regardai stupidement jusqu'à ce que ses larmes, qui coulaient sur moi, me tirèrent de cet état. Je me levai, je voulus lui parler ; elle me conjura de me taire : elle mit sa main sur ma bouche, me fit asseoir sur un fauteuil, et se plaça à côté de moi. — Valérie... dis-je, voulant la remercier de ses soins, que je commençais à comprendre, car je me rappelai alors que je m'étais trouvé mal. Elle me fit signe de me taire. — Si vous parlez, dit-elle, il faut que je vous quitte. — Je lui promis d'obéir. Elle m'a tendu la main avec un regard angélique de

bonté et de compassion, et, voyant que je voulais parler, elle a ajouté : — J'exige absolument que vous ne disiez rien, et que vous vous tranquillisiez. — Elle s'est assise au piano ; là, elle a chanté un air d'un opéra de Bianchi, dont voici à peu près les paroles, traduites de l'italien : *Rendez, rendez le repos à son âme ; son cœur est pur, mais il est égaré.* J'entendais des larmes dans sa voix, si on peut parler ainsi. Enfin elle a été entraînée par ses pleurs, et a rejeté sa tête sur le fauteuil. Je m'étais levé, et au lieu de lui témoigner avec transport l'ivresse que j'éprouvais en pensant qu'elle m'avait deviné et qu'elle me plaignait, un saint et religieux frémissement, que sa douleur me causait, m'arrêta. Si elle se reprochait son excessive sensibilité ; si, tourmentée par une pitié trop vive, elle souffrait plus qu'aucune autre femme, irais-je jeter sur sa vie la douleur et le reproche?... Mais bientôt, entraîné par la violence de ma passion, oubliant tout, concentrant le reste de mon avenir dans ce court et ravissant instant où je lui dirais : — Je t'aime, Valérie ; je meurs pour m'en punir ! — je m'élançai à ses genoux, que je serrai convulsivement. Elle me regarda d'un air qui me fit frissonner, d'un air qui arrêta sur mes lèvres mon criminel aveu. — Levez-vous, me dit-elle, Gustave, ou vous me forcerez à vous quitter. — Non, non, m'écriai-je, vous ne me quitterez

pas! Regardez-moi, Valérie; voyez ces yeux éteints, cette pâleur sinistre, cette poitrine oppressée, où est déjà la mort, et repoussez-moi ensuite sans pitié; refermez sur moi ce tombeau où je suis déjà à moitié descendu! Vous entendrez pourtant mon dernier gémissement; partout, Valérie, il vous poursuivra. — Que voulez-vous que je fasse? dit-elle en tordant ses mains. Mon amitié ne peut rien; ma pitié ne peut pas vous tranquilliser; votre délire insensé me trouble, m'effraye, me déchire... Je sens, oui, je sens que je ne dois pas être la confidente d'une passion... — Elle s'arrêta. — Gustave, me dit-elle avec un accent d'inexprimable bonté, ce n'était pas moi qu'il fallait choisir; c'était lui, lui, cet homme estimable, celui qui tient ici-bas la place de votre père. Pourquoi m'avez-vous empêchée de lui parler? Pouvez-vous le craindre? — Elle détacha son portrait. — Regardez-le, emportez-le, Gustave; il est impossible que ces traits, qui appartiennent à la vertu, ne calment pas votre âme. — Je repoussai de la main le portrait. — Je suis indigne, m'écriai-je avec un sombre désespoir, je suis indigne de sa pitié! — Je la regardai; la mort était dans mon âme : ma raison n'était revenue que pour me montrer que Valérie ne m'avait pas compris ou ne voulait pas me comprendre; et les plus affreux sentiments étaient en moi et m'agitaient.

—Ne me regardez pas ainsi, Gustave, mon frère, mon ami! —Ces noms si doux me sauvèrent. J'étais toujours à ses genoux; je cachai ma tête dans sa robe, et je pleurai amèrement. Elle m'appela doucement; ses yeux étaient remplis de larmes; ses regards étaient tournés vers le ciel; ses longs cheveux s'étaient défaits et tombaient sur ses genoux. —Valérie, lui dis-je, un seul instant encore! C'est au nom d'Adolphe, d'Adolphe que j'ai tant pleuré avec vous (à ces mots, ses larmes coulèrent), que je vous demande d'exaucer ma prière. —Elle fit un signe comme pour me dire oui. —Eh bien! figurez-vous un instant que vous êtes la femme que j'aime.... que j'aime comme aucune langue ne peut l'exprimer... Elle ne répond pas à mon amour; vous ne devez donc point avoir de scrupule... Je ne vous dirai rien; je vous écrirai son nom; et l'on vous remettra, après ma mort, ce nom, qui ne sortira pas de mon cœur tant que je vivrai. Valérie, promettez-moi, si mon repos éternel vous est cher, de penser quelquefois à ce moment, et de me nommer, quand je ne serai plus, à celle pour qui je meurs, d'obtenir mon pardon, de répandre une larme sur mon tombeau... Un instant encore, Valérie; c'est pour la dernière fois de ma vie que je vous parle peut-être. —Cette idée affreuse glaça mon sang; ma tête tomba sur ses genoux. Une sueur

d'angoisse, qui coulait de mon front, se mêlait à mes pleurs amers; mais j'éprouvais une volupté secrète en sentant ses cheveux recevoir mes larmes, et les siennes tomber sur ma tête. Elle la pressa de ses mains, puis la souleva. — Gustave, me dit-elle d'un ton solennel, je vous promets de ne jamais oublier ce moment; mais vous, promettez-moi aussi de ne me plus parler de cette passion, de ne plus me montrer ce délire insensé, de vous vaincre, de ménager votre santé, de conserver votre vie, qui ne vous appartient pas, et que vous devez à la vertu et à vos amis. — Sa voix s'émut; elle me tendit les mains en disant : — Valérie sera toujours votre sœur, votre amie. Oui, Gustave, vous jouirez longtemps encore du bonheur que la mère d'Adolphe désire si ardemment pour vous. — Elle souleva mes mains avec les siennes vers le ciel, et y envoya le plus touchant des regards. — Vous êtes un ange! lui dis-je le cœur déchiré de douleur; et cédant à son ascendant suprême, qui m'ordonnait de paraître calme : Ne m'abandonnez jamais! — Elle voulut relever ses cheveux. — Pensez quelquefois, dis-je en joignant les mains, pensez, quand vous toucherez ces cheveux, aux larmes amères du malheureux Gustave! — Elle soupira profondément.

Elle s'était approchée de la fenêtre; elle l'ouvrit. Le jour baissait. Nos regards errèrent long-

temps, sans nous rien dire, sur les nuages que le vent chassait, et qui se succédaient les uns aux autres, comme les sentiments tumultueux s'étaient succédé dans mon âme durant cette journée. Il faisait froid pour la saison : le vent, qui avait passé sur les montagnes couvertes de neige, soufflait avec violence ; il secouait les arbres qui étaient devant la fenêtre, et des feuilles tombèrent près de nous. Je frissonnai ; un mélancolique souvenir me fit penser aux fleurs du cimetière qui couvrirent Valérie, et à ces feuilles qui annonçaient l'automne, et tombaient au soir de ma vie. Cette journée était la dernière que je passais auprès d'elle, j'étais résolu à partir; je le sentais, j'avais pris à jamais congé d'elle... et du bonheur ! Je m'étonnais d'être aussi calme ; rien ne m'agitait plus ; la vie et ses espérances étaient derrière moi ; tout était fini ; mais j'emportais avec moi, dans la nouvelle patrie que bientôt j'allais habiter, la tendre affection de Valérie ; elle était ma sœur, ma meilleure amie ici-bas ; j'en étais sûr. Pardonne, Ernest, pardonne! Le ciel, pour dédommager les femmes des injustices des hommes, leur donna la faculté d'aimer mieux. Je n'avais pas blessé sa délicatesse ; je n'avais même jamais désiré qu'elle fût à moi. Si, entraîné par une passion fougueuse, j'avais été au moment de la lui avouer. était-ce avec la moindre idée qu'elle

pût y répondre? N'avais-je pas aussi, à quelques instants près d'un délire involontaire, toujours senti que le comte la méritait mieux? L'avais-je jamais enviée à cet ami? Voilà quelles étaient mes réflexions; et si, avant cette soirée, je n'avais pas si bien senti la nécessité de m'éloigner d'elle, si ma résolution n'avait pas été commandée par un devoir aussi sacré, je crois que je serais resté calme et résigné, tant j'étais loin de ces mouvements orageux qui m'avaient rendu si malheureux!

Valérie rompit enfin le silence : — Vous nous écrirez; nous saurons tout ce que vous ferez; vous aurez bien soin aussi de votre santé, n'est-ce pas, Gustave? Et elle posa sa main sur mon bras. Marie passa devant la fenêtre, et elle dit à sa maîtresse : — Il fait bien froid, madame; vous êtes vêtue trop légèrement. — En même temps elle lui donna un bouquet de fleurs d'oranger : Valérie le partagea; elle m'en donna la moitié, et soupira. — Personne, dit-elle, désormais n'aura soin comme vous des fleurs de Lido; cela m'attristera bien d'y aller seule. Sa voix s'altéra; elle se leva précipitamment, et gagna la porte de sa chambre; je la suivis : elle me tendit la main, j'y portai mes lèvres. — Adieu, Valérie! adieu pour bien longtemps!... O Valérie! encore un regard, un seul, ou je croirai que je ne vous retrouverai plus nulle

part! Effectivement une angoisse superstitieuse me poursuivait. Elle me regarda, et je vis les pleurs qu'elle avait voulu me cacher; elle tâcha de sourire. — Adieu, Gustave, adieu; je ne prends pas congé de vous, j'ai encore mille choses à vous dire.

Elle tira la porte, et je tombai dans un fauteuil, terrassé par ce bruit comme si l'univers se fût anéanti. Je ne sais combien de temps je restai dans cet état : ce ne fut qu'aux coups réitérés d'une pendule qui m'annonçait qu'il était tard que je me levai : l'obscurité la plus profonde m'environnait. Je n'avais souffert qu'au premier moment où la porte se ferma. Je me réveillai comme d'un songe : je me sentais fatigué, je descendis dans la cour pour gagner ma chambre. J'aperçus en passant de la lumière dans la remise, et je vis un des garçons de la maison nettoyer une voiture; il sifflait tranquillement en travaillant. Je m'arrêtai, je le regardai. C'était ma voiture qu'on avait amenée. Le cœur me battit; mon calme et ma stupeur disparurent également : je n'étais plus soutenu par la vue de Valérie. L'amour le plus infortuné, en présence de l'objet aimé, est bien moins malheureux : il s'enveloppe de cette magie de la présence; ses souffrances ont du charme, elles sont remarquées. Mais alors toute la douleur de la séparation vint me saisir; je me

sentais défaillir en regardant cette voiture qui m'entraînait loin d'elle! Il n'y avait pas jusqu'à cet homme qui sifflait si tranquillement qui ne me fît mal; j'enviais son repos; il me semblait qu'il insultait à l'horrible tourment qui m'agitait. Je courus à ma chambre; je me jetai à terre, frappant ma tête contre le plancher, et répétant en gémissant le nom de Valérie. Hélas! me disais-je, elle ne m'entendra donc plus jamais! Erich, le vieux Erich entra. Ce n'était pas la première fois qu'il m'avait vu dans cet état violent : il me gronda. Je feignis de me jeter sur mon lit pour le renvoyer; je passai plusieurs heures dans la plus violente agitation, et je résolus de t'écrire. Je retrouvai dans ma tête toutes les situations douloureuses de cette journée; cela me calmait : il est si doux de donner au moins une idée du trouble qui nous détruit! Et quand je pense que mon Ernest, le meilleur des amis, le plus sensible des hommes, me plaindra, je prie le ciel de le récompenser du charme que cette idée verse dans mon cœur flétri.

A cinq heures du matin.

Je l'ai revue, Ernest, je l'ai revue encore une fois, par une des combinaisons les plus singulières, cette nuit même. Tu ne le conçois point, n'est-ce pas? Après t'avoir écrit, j'ai mis en

ordre tout ce qui me restait à arranger. J'avais destiné un petit cadeau à Marie et à quelques personnes de la maison ; j'avais cacheté une lettre pour le comte, une lettre bien touchante, dans laquelle je lui demandais pardon de tous les torts que j'avais pu avoir envers lui ; je le priais de me pardonner mon prompt départ ; je lui disais que j'espérais me justifier un jour à ses yeux de toutes mes apparentes bizarreries ; je le conjurais de m'aimer toujours, en lui disant que sans cette amitié je serais bien misérable. Enfin, après avoir terminé, je m'étais assis sur une chaise, tout habillé, attendant et redoutant l'heure où je devais partir, mais déterminé à ce départ, que je regardais comme l'unique fin à mes tourments. J'étais dans cet état horrible d'angoisse et d'anxiété, si difficile à dépeindre, quand je vis une des fenêtres en face de moi trop vivement éclairée pour qu'il n'y eût pas à cela quelque chose d'extraordinaire : c'était une chambre habitée par une jeune Italienne, depuis peu dans la maison, et qui y couchait pour être à portée de Valérie, dont la chambre à coucher n'était séparée de celle-là que par un cabinet. Je vole, je traverse la cour, je monte l'escalier, tout dormait encore ; je pousse la porte, je vois la jeune Giovanna, toute habillée, endormie sur une table, et auprès d'elle son lit, dont les rideaux étaient tout en flammes. Elle ne se réveille

pas; elle avait le sommeil qu'on a à seize ans, lorsqu'on n'a pas encore passé par quelque passion malheureuse. J'ouvre les fenêtres pour faire sortir la fumée; j'arrache les rideaux : par bonheur, Valérie s'était baignée dans cette chambre; j'éteins le feu avec l'eau de la baignoire, en faisant le moins de bruit possible. Je craignais que Giovanna ne s'éveillât et ne jetât un cri qui pouvait être entendu par la comtesse : je l'éveille doucement, et lui montre les suites de son imprudence. Elle se met à pleurer, en disant qu'elle ne faisait que de s'endormir; qu'elle avait écrit à sa mère et posé ensuite la lumière près du lit pour se coucher, et qu'elle ne comprenait pas encore comment elle s'était endormie sur cette table. Pendant qu'elle parlait, j'achève d'éteindre le feu, qui avait déjà gagné les matelas; je passe dans le petit corridor, pour m'assurer si la fumée n'y avait pas pénétré. A peine avais-je mis les pieds dans ce corridor, qu'un désir insurmontable de voir encore un instant Valérie s'empara de mon âme : j'avais vu sa porte entr'ouverte. Elle dort, me dis-je; personne ne le saura jamais, si Giovanna l'ignore. Je la verrai encore une fois; je resterai à la porte du sanctuaire que je respecte comme l'âme de Valérie. Il ne fallait qu'un moyen pour éloigner pour quelques instants la jeune Italienne; j'y parviens. Je m'approche en trem-

blant du corridor ; je m'arrête, effrayé de l'horrible idée que Valérie pouvait se réveiller. Je veux retourner sur mes pas... mais mon désir de la voir était si violent!... Je la quitte peut-être pour jamais ! Ah ! je veux lui dire encore une fois que c'est elle que j'aime! Si Valérie me voit, je ne supporterai pas son courroux, j'enfoncerai un poignard dans mon cœur. Ma tête égarée me présentait confusément et ce crime et son image. Je me glisse dans la chambre; elle était éclairée par une veilleuse, assez pour me faire voir Valérie endormie : la pudeur veillait encore auprès d'elle; elle était chastement enveloppée d'une couverture blanche et pure comme elle. Je contemplai avec ravissement ses traits charmants : son visage était tourné de mon côté, mais je ne le voyais que peu distinctement. Je lui demandai pardon de mon délit; je lui adressai les paroles de l'amour le plus passionné. Un songe paraissait l'agiter. Que devins-je! ô moment enchanteur! quelle ivresse tu me donnas!... Elle prononça... *Gustave!...* Je m'élançai vers son lit; le tapis recélait mes pas mal assurés. J'allais couvrir de mes baisers ses pieds charmants, tomber à genoux devant ce lit qui égarait ma raison, quand tout à coup elle prononça cet autre mot qui doit finir ma destinée.... elle dit d'une voix sinistre.... *la mort!...* et se retourna de l'autre côté. La mort!

répétai-je ; hélas ! oui, la mort seule me reste ! Tu rêves à mon sort, ô Valérie ! dis-je à voix basse ; et me mettant doucement à genoux : Reçois mon dernier adieu ; pense à moi ; songe quelquefois au malheureux Gustave, et dans tes rêves, au moins, dis-lui qu'il ne t'est pas indifférent ! Je ne voyais pas ses traits ; une de ses mains était hors de son lit ; je la touchai légèrement de mes lèvres, et je sentis encore son anneau. Et toi aussi, toi qui me sépares d'elle à jamais, je te donne le baiser de paix, je te bénis, quoique tu m'ouvres la tombe... Et mes larmes couvraient sa main. Tu l'unis à l'homme que je ne cesserai d'aimer, qui la rend heureuse ; je te bénis, dis-je. Et je me levai, calmé par cet effort. Encore un regard, Valérie, un regard sur toi, que j'imprime encore une fois tes traits dans mon cœur ! Que j'emporte cette douce image de ton repos, de ton sommeil innocent, pour m'encourager à la vertu quand je serai loin de toi !

J'allai prendre la veilleuse ; je m'approchai du lit. O douce et céleste image de virginité, de candeur ! Sa main était toujours hors du lit ; l'autre était sous une de ses joues, ainsi que dorment les enfants : cette joue était rouge, tandis que celle qui était de mon côté était pâle, emblème du songe dont la moitié me parut si douce, tandis que l'autre était si sinistre. Les

draps l'enveloppaient jusqu'à son cou ; et ses formes, pures comme son âme, ne se trahissaient que comme elle, légèrement, en se voilant de modestie. O Valérie ! que l'amour s'accroît de ces magiques liens dont l'enlacent la pudeur et la pureté morale ! jamais le plus séduisant désordre ne m'eût ainsi troublé !... jamais il n'eût rempli tout mon être d'une aussi douce volupté ! Comme je t'idolâtrais ! comme je serais mort pour un seul des plus chastes baisers pris sur tes lèvres qui semblaient languir ! Oui, tu paraissais triste, ma Valérie, et je n'en étais que plus ivre... J'ai pu m'éloigner de toi !... Je t'ai respectée, ô Valérie ! tiens-moi compte de ce sublime courage, il anéantit toutes mes fautes !

Bientôt il me sembla entendre les pas de la jeune Italienne ; j'allai à sa rencontre ; je me précipitai dans la cour, dans le jardin, cherchant à respirer, à me calmer ; le jour commençait à poindre, le vent frais du matin s'était levé ; une lisière d'or courait le long de l'horizon à l'orient, et annonçait l'aurore. Les feuilles de l'acacia, fermées pendant la nuit, commençaient à s'ouvrir ; des aigles privés et nourris dans la maison sortaient de leurs creux ; les oiseaux s'élevaient dans les airs, et de jeunes mères quittaient leurs nids. Toutes ces images m'environnaient ; toutes me peignaient la vie qui recommençait partout, et qui s'éteignait en

moi. Je m'assis sur les marches de l'escalier qui donne sur le jardin ; les alouettes papillonnaient sur ma tête, et leur chant si gai, si joyeux, m'arracha des larmes : j'étais si faible, si oppressé ; ma poitrine semblait être allumée, tandis que mon cœur frissonnait, et que mes lèvres tremblaient. J'essayai de reposer un moment, ce fut en vain. Je restai quelque temps couché sur ces marches que nous avions descendues si souvent ensemble. Enfin je me levai, et, passant près du salon où nous avions été la veille, je voulus emporter l'air qu'avait chanté Valérie. Le jour était entièrement venu, et le duo si touchant de Roméo et Juliette tomba sous ma main. Tout devait donc se réunir pour enfoncer dans mon cœur ces scènes de douleur et de regret ! Et ce morceau de musique me ramena tout entier à la séparation qui m'était si affreuse. Il n'y avait pas jusqu'au chant des alouettes qui ne me fît penser à ce moment déchirant où Roméo et Juliette se quittent. Je restai accablé d'une sombre douleur, et je me traînai chez moi, d'où je t'écris encore. Je n'ose te dire l'espoir caché de mon cœur ! Ignorera-t-elle toujours ce que je souffre? Il me serait si affreux qu'il ne restât sur la terre aucune trace de ces douleurs ! Au moins, en t'écrivant, je laisse un monument qui vivra plus que moi. Tu garderas mes lettres : qui sait si une circon-

stance, qu'aucun de nous ne peut prévoir, ne les lui fera pas une fois connaître? Mon ami, cette idée, quelque invraisemblable qu'elle me paraisse, m'anime en t'écrivant, et m'empêche de succomber sous le poids de la fatigue et du chagrin qui me consume.

LETTRE XLIII.

De la chartreuse de B., le.....

C'est ici, c'est près d'une austère retraite, d'où sont bannies les passions, les folles agitations de ce monde, que j'ai voulu essayer de me reposer. J'ai obtenu une chambre dans une maison d'où l'on a la vue du couvent.

Je me sens plus calme, Ernest, depuis que j'ai pris la résolution d'écarter de moi tout ce qui a rapport à cet amour insensé. Je veux, s'il est possible, sauver les derniers jours de cette existence si agitée, et, ne pouvant les passer dans le calme, les remplir au moins de résignation.

Comme je me parais petit à moi-même au milieu de cette enceinte consacrée aux plus sublimes vertus! Les pensées de l'amour me paraissent un délit, ici où tous les sens sont enchaî-

nés, où les plaisirs les plus permis dans le monde n'osent se montrer, où l'âme, détachée des liens les plus naturels, ne se permet d'aimer que les plus sévères devoirs.

Je viens de lire la vie d'un saint que j'ai trouvée dans une des armoires de ma chambre. Ce saint avait été homme, il était resté homme : il avait souffert ; il avait jeté loin de lui les désirs de ce monde, après les avoir combattus avec courage. Il s'était fait dans son cœur une solitude où il vivait avec Dieu. Il n'aimait pas la vie, mais il n'appelait pas la mort. Il avait exilé de ses pensées toutes les images de sa jeunesse et élevé le repentir entre elles et ses années de solitude. Il croyait entendre quelquefois les anges l'appeler, quand, durant les nuits, il marchait les pieds nus dans les vastes cloîtres de son couvent. S'il eût osé, il eût désiré mourir. Il travaillait tous les jours à son tombeau, en pensant avec joie qu'il ne léguerait à la terre que sa poussière ; et il espérait, mais en tremblant, que son âme irait dans le ciel. Il vivait dans cette chartreuse en 1715 ; il mourut, ou plutôt il disparut, tant sa mort fut douce. On arrosa de larmes sa dépouille mortelle ; et chacun crut voir son existence attristée, parce que la douce sérénité, les regards consolants, la bienveillante bonté du père Jérôme étaient enlevés à la terre.

Après cela, Ernest, n'avons-nous pas honte de parler de nos douleurs, de nos combats, de nos vertus?

Depuis longtemps je désirais voir cette chartreuse, cette pensée sévère de saint Bruno, confiée au mystère et au silence, qui est cachée comme un profond secret sur ces hauteurs. Là vivent des hommes qu'on nomme exaltés, mais qui font du bien tous les jours à d'autres hommes; qui changèrent un terrain inculte, le couvrirent d'industrie, d'ateliers utiles, et remplirent le silence des bénédictions du pauvre. Quelle idée sublime et touchante, que celle de trois cents chartreux vivant de la vie la plus sainte, remplissant ces cloîtres si vastes, ne levant leurs mélancoliques regards que pour bénir ceux qu'ils rencontrent, peignant dans tous leurs mouvements le calme le plus profond, disant avec leurs traits, avec leurs voix, que l'agitation ne frappe jamais, qu'ils ne vivent que pour ce Dieu si grand, oublié dans le monde, adoré dans leur désert! Oh! comme l'âme est émue! comme elle est pénétrante, la voix de la religion qui s'est réfugiée là, qui descend dans les torrents et frémit dans les cimes de la forêt; qui parle du haut de la roche escarpée, où l'on croit voir saint Bruno lui-même fondant sa chapelle et méditant sa sévère législation! Oh! qu'il connut bien le cœur de l'homme qui se

fatigue de délices et s'attache par les douleurs ; qui veut plus que du plaisir, et cherche ces grandes, ces profondes émotions qui émanent du sein de Dieu, et ramènent l'homme tout entier dans les pensées de l'éternité!

Il est impossible de décrire ce que j'éprouvais : j'étais heureux de larmes, de profond recueillement et d'humilité; je me prosternai devant cet être si grand qui appela ces scènes magnifiques de la nature, imprima tour à tour aux formes du monde la majesté et la riante douceur ; appela aussi l'homme pour qu'il sentît et qu'il désirât sentir davantage ; forma ces âmes ardentes et tendres, et leur confia tous ces secrets ignorés des hommes légers. Que de voix, me disais-je, se sont éteintes dans ces déserts! Que de soupirs ont été envoyés au delà de cet horizon borné! là où habite l'infini! Je voyais ces traits où siégeait la mélancolie, où l'espérance avait survécu aux orages pour répandre la sérénité; je les voyais garder leur tranquille expression au milieu des changements des saisons et de la nature ; ces mains flétries se joignaient aux pieds de ces croix saintement placées dans la solitude. Là fléchissaient péniblement des genoux affaissés par l'âge ; là coulaient des larmes que séchait quelquefois le vent âpre du sombre hiver ; ici, un écho religieux murmurait les douleurs et les espérances du chrétien ; et

plus loin, sur ce rocher stérile, abandonné de la nature, où tout est mort, où tout est froid comme le cœur de l'incrédule, à travers ces ronces suspendues sur le torrent, au milieu de ces hauteurs inanimées qui ne voient rouler que de noirs orages; là, peut-être, le long, l'ineffaçable remords appelait sa victime : marquée par lui, elle ne pouvait lui échapper; elle venait, le front baissé, l'œil ombragé, le visage sillonné, elle venait, et son sein déchiré se brisait sur la pierre, et sa voix expirante disait sourdement à cette froide pierre quelque forfait inconnu.

Que j'ai vécu ici, Ernest! combien j'y ai pensé! J'ai vu hier un orage : le tonnerre, avec sa terrible voix, parcourut toutes ces montagnes, se répéta, gronda, éclata avec fureur; les voûtes silencieuses tremblèrent : je voyais le cimetière couvert de noires ténèbres; le ciel obscurci laissait à peine entrevoir tous ces tombeaux où dormaient tant de morts. Je passai devant la chapelle où on les déposait avant de les enterrer, où se fermait sur eux le cercueil creusé par eux-mêmes : il me semblait que j'entendais ce chant mélancolique des religieux, ces saintes strophes qui les conduisaient à la terre de l'oubli. J'aimais à tressaillir, et j'envoyais ma pensée en arrière. Au milieu de ces scènes terribles et attendrissantes, le ciel se dégagea de

ses sombres nuages ; le soleil reparut, et visita, à travers les vitres antiques, cette chapelle de la mort : les inscriptions du cimetière reparurent à sa clarté, et les hautes herbes, affaissées par la pluie, se relevèrent.

Un oiseau, fatigué par les vents, qui l'avaient apparemment chassé jusque sur ces hauteurs, vint s'abattre sur le cimetière. Ainsi, pensai-je, peut-être, dans la saison des fleurs, vient s'égarer quelquefois un rossignol : il cherche en vain une rose jeune comme lui ou l'arbuste qui la porte ; mais la fleur de l'amour est exilée de ces lieux comme l'amour lui-même : le chantre de la volupté vient s'asseoir sur une tombe, et soupire sa tendresse sur le territoire de la mort. Hélas! peut-être cette pierre couvre-t-elle un cœur qui eut aussi un printemps ; peut-être, avant d'avoir servi ce Dieu qui remplit son âme du saint effroi du monde, l'adora-t-il comme le Dieu qui créa l'amour et le donna à la terre : mais bientôt, comme l'oiseau battu par les vents, battu par l'orage des passions, il est venu se réfugier sur ces hauteurs, et, fatigué de la vie, il a voulu commencer l'éternité en oubliant tout ce qui tenait au monde.

Ernest, Ernest! il n'est aucun endroit sur la terre inaccessible à cette funeste passion : ici, ici même, où tout la réprouve, où tout devrait l'épouvanter, elle sait encore trouver ses vic-

times et les traîner à travers tous ses supplices. En vain la nature sévère veut-elle effrayer l'amour et le repousser par sa sauvage âpreté; en vain la religion menaçante élève-t-elle partout de saintes barrières, appelle-t-elle la pénitence, le jeûne, les images du trépas, les tourments de l'enfer; en vain les tombeaux parlent et s'ouvrent de tous côtés; en vain la pierre insensible est-elle animée du pieux verset qui montre à l'homme la longue récompense de la vertu : ce passager d'un moment ne sait pas triompher de lui; il est encore atteint ici même par ce terrible ascendant; il partage ici même sa fugitive existence entre d'inutiles remords et de vaines résolutions; il dispute à la mort, à la sombre nature, à son corps flétri d'abstinences, à la menaçante éternité, il dispute un sentiment à la fois délice et fléau de sa vie; il jette un long et douloureux regard sur de funestes erreurs; il tressaille, se trouble, et garde de son souvenir une coupable volupté qu'il aime encore, qu'il nourrit dans son sein.

Ecoute, Ernest, et frémis. Hier je me promenais, ou plutôt je parcourais d'un pas inégal les environs de la chartreuse : la lune enveloppait d'un crêpe mélancolique et le couvent, et les arbres, et le cimetière; l'orfraie seule interrompait de son cri sinistre la tranquillité de la nuit. Une croix s'est présentée à ma vue; elle

était sur une hauteur que j'ai gravie. Je me suis assis ; j'ai regardé longtemps le ciel et l'étoile du soir, que j'avais vue si souvent de la maison que j'habitais avec Valérie.

Des gémissements m'ont frappé ; je me suis levé : j'ai vu près de la croix, et à moitié caché par un arbre, un religieux le visage couché contre terre. Sa voix plaintive, ses accents déchirants n'osaient peut-être monter vers le séjour de la paix ; la terre les engloutissait. Mon cœur a tressailli ; j'ai cru reconnaître des maux trop bien connus. Je n'ai osé l'interrompre, mais j'ai pleuré sur lui en m'oubliant moi-même.

Son long silence m'a effrayé. J'ai osé l'approcher ; je l'ai soulevé. La lune éclairait son visage pâle ; ses traits flétris étaient encore jeunes, sa voix l'était aussi. Il m'a d'abord considéré comme s'il sortait d'un rêve ; puis il m'a dit : — Qui es-tu? souffres-tu aussi? — Je l'ai pressé contre mon sein, et mes larmes sont tombées sur ses joues arides. — Tu pleures, a-t-il dit, tu es sensible. Je te remercie, a-t-il ajouté d'une voix tranquille.—Son regard m'a effrayé ; ses gestes, son agitation me frappaient, et contrastaient avec sa voix, qui paraissait étrangère à son âme, et qui semblait s'être séparée de sa douleur.

Je lui ai demandé qui il était.—Qui je suis?... a-t-il dit, en paraissant vouloir se rappeler

quelque chose.—Puis il m'a montré son habit : —Je suis un infortuné ! mon histoire est courte. Je suis Félix. On m'avait donné ce nom ; on se plaisait à croire que je serais heureux : c'était en Espagne qu'on croyait cela ; mais, dit-il en secouant la tête et respirant péniblement, on s'est trompé. Le bonheur n'a pu demeurer là ; les méchants m'ont tué là ! — Et il frappa son cœur d'une manière qui me déchira. — Quel mal, dis-je, vous a-t-on donc fait ? — Oh ! il ne faut pas en parler ; il faut oublier ici, me dit-il en regardant la croix et joignant ses mains, il faut tout oublier ici, car il faut pardonner. — Il a voulu s'en aller, je l'ai retenu. — Que veux-tu de moi ? a-t-il dit. Il est tard, et quand le matin viendra, il faut que j'aille au chœur, et avant ne faut-il pas que je dorme ? Tu ne sais pas qu'alors je suis quelquefois heureux, oh ! bien heureux ! Je vois alors les plaines de Valence, des haies de fleurs de grenades... Mais ce n'est pas tout, ce n'est pas mon plus grand bonheur (et il se pencha vers mon oreille). Je n'ose te parler de Laure... (il frissonna). Elle n'est pas morte dans mes rêves, mais quand je veille elle est morte !... — Il jeta un cri déchirant et se tut.

O Ernest ! je ne me plaignis plus ; ma douleur s'arrêta devant une douleur mille fois plus terrible : Tu vis, m'écriai-je ; tu vis, Valérie !

O ciel! conserve-la ; conserve aussi ma raison pour te bénir! Et puis, me retournant vers le malheureux Félix, je le serrai dans mes bras, muet par l'excès de la pitié; je ne trouvai aucun son, aucune parole digne de son malheur. — Ne dis à personne, je t'en prie, que je t'ai parlé de Laure, ici c'est un grand péché; j'ai voulu l'expier tous les jours, mais j'aime malgré moi; et quand je veux penser au ciel, au paradis, je pense que Laure y est; et quand je viens ici la nuit, car depuis que je suis... tu sais bien comment, dit-il en montrant sa tête, on me permet tout. Je sors du couvent par cette petite porte; j'ai une clef, car je crains de troubler les frères dans leur sommeil; je pleure, c'est un scandale... Eh bien! qu'est-ce que je voulais te dire? — Quand vous veniez ici la nuit, Félix, disiez-vous... — Eh bien! oui, la nuit; le vent, les arbres, cette eau qui roule, tout semble me dire son nom. Il me semble que tout serait beau si elle était là : je la presserais contre mon sein qui brûle; elle n'aurait pas froid, et le feuillage nous cacherait le couvent: car je n'oserais l'aimer au milieu du couvent; j'ai tant promis aux pieds des autels de l'oublier! Mais, dit-il en soupirant longuement, je ne peux pas. — Tu ne peux pas, répétai-je! et je soupirai. —

Une sueur froide inondait mon corps; j'ajoutai son malheur au mien : j'étais anéanti.

— Écoute, me dit-il, ne te fais pas chartreux ; va-t'en bien loin, va en Espagne ; mais n'aime pas. La religion a raison de défendre d'aimer ainsi un seul objet plus que le ciel, plus que la vie, plus que tout. Adieu, n'aime pas : si tu savais comme on est malheureux ! On me l'avait bien dit quand il en était temps, et je n'ai rien écouté. —

Je ne sais plus ce qu'il me dit, ma tête se troubla ; je sais qu'il rentra dans son couvent, que le matin me trouva encore au pied de la croix ; que mon hôte me dit que le frère Félix était aimé de tout le couvent, qu'il ne faisait de mal à personne, que le supérieur, homme doux et excellent, lui permet de se promener la nuit, depuis qu'il a perdu la raison, et qu'il l'a perdue parce qu'une jeune Espagnole qu'il aimait est morte. Sa mélancolie l'avait jeté dans cette retraite, ne pouvant obtenir Laure, que ses parents forcèrent à se faire religieuse ; il a appris qu'elle n'existait plus, et sa raison s'est entièrement égarée.

Je pars, Ernest, ce séjour ne me convient plus : le malheureux Félix se montre partout à moi.

LETTRE XLIV.

De la Pietra-Mala, le...

Je t'écris, quoique je sois si faible, mon ami, que je puis à peine me soutenir. Je viens de passer dix heures au lit, mais sans que cela m'ait donné plus de force; la fièvre m'a repris, je souffre beaucoup de la poitrine. J'arrivai ici au milieu des Apennins, hier dans la journée. Le site de Pietra-Mala est presque sauvage. Ce bourg est caché dans des gorges de montagnes; mais j'aime ce lieu, qui paraît oublié du monde entier. J'y suis depuis peu de temps, et déjà j'y ai vu de bonnes gens. Ernest, je resterai ici quelques jours, peut-être quelques semaines. Eh! n'est-il pas indifférent en quels lieux je traîne des jours que Valérie ne voit plus, pourvu que je sois loin d'elle, et que je n'outrage plus le comte par cet amour que je dois cacher? Ici, du moins, je serai libre; mes regards, ma voix, ma solitude, tout sera à moi; personne ne m'observera... Malheureux! quel triste privilége tu réclames! quel triste bonheur te reste! O Valérie! je ne verrai donc plus ta pitié? Elle était si tendre! si bonne!

A six heures du soir.

J'ai été quelques heures sans fièvre; je me suis promené lentement; je respirais avec plus de liberté : l'air est si pur dans ces montagnes! J'ai été voir une petite maison qui appartient à mon hôte, et qui me plaît beaucoup. Un torrent, destructeur comme la passion qui me dévore, a renversé près de la maison de hauts pins et de vieux érables; ces arbres déracinés du rivage opposé se rencontrent dans leur chute, et semblent se rapprocher pour former sur le torrent un pont, sur lequel passe une écume blanche qui s'élève au-dessus de ses eaux tourmentées. Je me suis arrêté au bord de ce torrent, et j'ai regardé quelques corneilles qui passaient les unes après les autres sur ces arbres renversés, et dont les cris lugubres convenaient à l'état de mon âme.

JOURNAL DE GUSTAVE.

De la Pietra-Mala, le ..

Ernest, je commence pour toi ce journal; mais, quand je souffre, je ne peux t'écrire que quelques lignes. Cette maison que j'habite actuellement me convient beaucoup. Je m'applaudis bien de m'être arrêté ici; j'y resterai jusqu'à ce que je sois mieux... Mieux : ah ! ne t'abuse pas... Mais que ferais-je à Pise? Pourrais-je échapper à ces regards d'une multitude oisive qui, toujours occupée de ses plaisirs, est encore avide de pénétrer chaque secret, et ne pardonne pas qu'on se sépare d'elle?

Ici la nature semble me plaindre et s'attendrir sur moi. Elle me recevra dans son sein; et, fidèle amie, elle gardera mes tristes secrets. Pourquoi donc tant me tourmenter du lieu où je passerai quelques jours? Errant comme Œdipe, je ne cherche comme lui qu'un tombeau : il faut si peu de place pour cela.

Mon séjour ici convient à mon funeste état ; ce lieu mélancolique et sauvage est fait pour l'amour malheureux. Je reste des heures entières au bord de ce torrent ; je gravis péniblement une montagne, d'où la vue se porte sur la Lombardie ; et quand je crois avoir aperçu dans le lointain cet horizon qui couvre Venise, il me semble alors que j'ai obtenu une faveur du ciel.

J'ai avec moi quelques auteurs favoris ; j'ai les odes de Klopstock, Gray, Racine ; je lis peu, mais ils me font rêver au-delà de la vie, et ils m'enlèvent ainsi à cette terre où il me manque Valérie.

Il y a ici un jeune homme, parent de mon hôte, qui joue bien du piano. Aujourd'hui j'ai entendu cet air que sa voix a gravé dans mon cœur, cet air qui la fit pleurer sur le malheureux Gustave. Ne me plains pas, Ernest ; la douleur sans remords porte en soi une mélancolie qui a pour elle des larmes qui ne sont pas sans volupté.

J'ai passé le bourg, et j'ai été me promener

sur le grand chemin. J'ai rencontré un pauvre matelot en habit de pèlerin. Cet homme, pour apaiser sa conscience, avait fait vœu d'aller à Lorette. Il avait eu, dans sa jeunesse, la passion de la mer, et, comme Robinson, il avait quitté ses parents malgré leur défense. Il me fit un tableau touchant de ses chagrins, et cela avec une vérité qu'on ne pouvait méconnaître. Il me dit comment, après avoir obtenu une place sur un vaisseau qui allait aux Indes, au milieu des délices que lui faisait éprouver son voyage, il s'était réveillé la nuit, croyant voir sa mère en rêve qui lui reprochait son départ; qu'alors il avait couru sur le tillac, et qu'il lui avait semblé que les vagues se plaignaient, comme si la voix de sa mère arrivait à lui; et, quand il s'élevait une tempête, il ne pouvait travailler, tremblant de toutes ses forces, et pensant qu'il périrait peut-être chargé de la malédiction de ses parents. C'est alors qu'il avait promis au ciel que, s'il pouvait revoir sa mère, obtenir son pardon, il ferait un pèlerinage à Lorette. Puis il poursuivit, et me dit que pendant dix ans il n'avait pu revenir dans sa patrie; qu'enfin il avait vu la rade de Gênes, qu'il avait cru mourir de joie en revoyant cette terre qu'il avait brûlé de quitter. — Ernest, comme voilà bien tout l'homme! ses désirs, ses inquiétudes, ses fautes, et puis cette inévitable dou-

leur appelée remords, qui le ramène à la vérité. Voilà comment il faut qu'il achète l'expérience; il n'en voudrait pas autrement; il faut qu'elle soit payée pour qu'elle lui appartienne bien.

Ce pauvre matelot! pendant qu'il me parlait, je l'avais plaint sincèrement; mais j'avais souri de pitié en le voyant mettre son pèlerinage au rang de ses meilleures actions. Et puis je me repris moi-même de mon orgueil, et je me dis : « Les hommes sont si petits, et pourtant ils rejettent tant de choses comme au-dessous d'eux! Dieu est si grand, et rien ne se perd devant lui! Chaque mouvement, chaque pensée vertueuse même vient s'épanouir devant ses regards; il a compté chaque intention, chaque sentiment louable de sa créature, comme chaque battement de son cœur; il dit à la vie de s'arrêter, et au bien de croître et de prospérer dans les siècles. O Dieu de miséricorde! pensais-je, tu comptes aussi les pas du pauvre matelot que la piété filiale fait cheminer à travers les ronces de l'Apennin et sous le ciel brûlant de sa patrie. »

Quand je regarde dans le vallon solitaire une timide fleur qui meurt avec ses parfums, et qui n'a point été vue; quand j'entends le chant rare

de l'oiseau solitaire qui meurt et ne laisse point de traces ; que je pense que je puis mourir comme eux, c'est alors que je suis bien malheureux ! Une douloureuse inquiétude, un besoin d'être pleuré par elle vient me saisir. J'entends quelquefois le cri des pâtres qui rassemblent les chèvres sur les montagnes, et les comptent : j'en entendis un l'autre jour se lamenter, parce que sa chèvre favorite lui manquait, et qu'il craignait qu'elle ne fût tombée dans le précipice, et je pensais que bientôt ceux qui m'aimaient, en comptant les félicités de leur vie, diraient avec un soupir : « Ce pauvre Gustave ! il nous manque, il est tombé dans la profonde nuit de la mort ! »

Je ne suis pas toujours aussi malheureux que tu pourrais le croire ; j'ai besoin de te consoler, mon Ernest ; il me semble sentir les larmes que je te fais verser. Chaque moment ne tombe pas tristement sur mon cœur ; souvent il y a des repos, des intervalles où une espèce d'attendrissement, une vague rêverie, qui n'est pas sans charme, vient me bercer......

Quel est donc ce fonds intarissable de bonheur qui se trouve dans l'homme dont le cœur est resté près de la nature ? Quel est ce souffle

incompréhensible et ravissant qui, sublimement confondu avec l'instinct moral et les mystères de nos grandes destinées, nous donne ces vagues et douces inquiétudes; ce besoin du bonheur qui, dans la jeunesse, en tient quelquefois lieu; enfin, cet inconcevable enchantement qui ne tient à rien de positif, et qui ne peut être banni par le malheur même?

Je me promène dans ces montagnes parfumées par la lavande et le chèvrefeuille, et je me dis: « Dans ses retraites les plus cachées, dans ses asiles les plus inabordables, la nature, encore élégante, toujours belle, se pare pour le bonheur et pour l'amour; des millions de créatures ont vécu et vivent encore sur ces feuilles tendres et veloutées, et sentiront les innombrables voluptés que donnent la vie et l'amour réunis: et si l'homme, superbe favori de la puissance qui l'appela à la lumière; si l'homme fier et sensible pénètre ici, beau de jeunesse, heureux d'amour, dans la pompe des espérances, dans l'ivresse des désirs permis, oh! quel paradis il rencontre! son cœur battra à la fois de toutes les émotions; ses regards s'élèveront avec une douce fierté vers le firmament, et s'abaisseront

avec extase sur sa compagne. Puissance du ciel! que réservez-vous donc à vos élus? »

Je suis retourné dans ces mêmes lieux, Ernest, j'y suis retourné; j'ai vu un jeune homme qui me paraissait transporté de bonheur. Près de lui était une jeune personne svelte, jolie; une de ses mains était sur l'épaule du jeune homme: tous deux étaient simplement mais élégamment vêtus. Je les regardais, placé derrière un buisson; j'étais descendu par un sentier qui m'est connu, et il me semblait que je faisais le songe de mes pensées d'hier. Ils parlaient, mais je ne les entendais pas. Ils se sont promenés, ils se sont assis; il semblait qu'ils venaient annoncer une époque de félicité à ces lieux, qu'ils doivent connaître et aimer beaucoup. Ils ont élevé ensemble leurs mains vers le ciel, ils ont essuyé des larmes, ils se sont embrassés. Ah! l'innocence seule aime ainsi! Il y avait du calme des anges au milieu de leurs transports. Jamais je n'embrasserai ainsi la beauté idolâtrée, la femme choisie pour moi par la passion et le malheur; je le pensais. O Valérie! si mes lèvres, flétries par une consumante ardeur, osaient approcher des tiennes; si ces larmes rares, passionnées, qui contiennent mes longues douleurs, étaient

changées en larmes voluptueuses, et tombaient sur tes paupières; si nos cœurs, l'un sur l'autre, se répondaient tumultueusement, je le sens, en expirant de félicité, le cri du désespoir se mêlerait à la voix des délices, et la hideuse figure du crime se placerait auprès de la vision des anges!

Il n'est donc pas possible, il n'est aucun moyen d'arriver à cette félicité révélée à mon imagination seule, à la félicité innocente!.... « Hélas! un moment, un seul moment, Dieu tout-puissant! disais-je, toi auquel rien n'est impossible, et je rendrais ensuite goutte à goutte ce sang qui menace de briser mes veines, où les flammes du désir courent et me consument! »

Ernest, j'étais tombé à genoux; mes cheveux étaient trempés de sueur, une oppression affreuse fatiguait mon sein, un froid mortel roidissait mes bras. J'ai voulu me lever; mais, accablé de faiblesse, je suis retombé, et je me suis couché le visage contre terre, cherchant à me calmer. Je te l'avoue, un instant j'avais espéré que j'allais expirer : je humais l'humidité de la terre, qu'une pluie légère venait de rafraîchir; et cette odeur, si délicieuse ordinairement, n'excitait en moi que de sinistres pressentiments. Cependant mes lèvres et ma poitrine desséchées cherchaient à se rafraîchir; et l'in-

stinct de la vie agissait, sans que je m'en aperçusse, au moment même où j'appelais, où je désirais la mort. Dans cet instant, les amants mêlaient leurs voix et chantaient un de ces airs tendres qui sont si facilement répétés en Italie. Je les écoutais en fermant les yeux, et en voulant me livrer à cette espèce de distraction qui s'offrait au milieu de mes tourments. Cette musique, chantée par des voix heureuses, me soulagea; je pus me lever. Je les vis s'avancer vers moi; j'en fus frappé, quoique je désirasse les voir de plus près. « Non, non, me dis-je, le bonheur aussi est une chose sacrée : il est si beau ce moment fugitif, ce ravissant éclair de la vie, où tout est enchantement! Je ne mêlerai pas l'image de la mort, le deuil de mes traits flétris, à leur innocente et vive joie; ils reculeraient devant moi comme devant un pressentiment funeste; ils liraient le malheur de ma vie sur mon visage; et ma jeunesse, altérée, décomposée par la souffrance, leur dirait : « Voilà ce que fait l'amour! »

Je me cachai dans d'épaisses broussailles, ils passèrent. J'allai lentement sur la place où ils avaient été assis; et, mêlant ma mélancolie aux scènes de leur bonheur, je regardai longtemps cette place abandonnée maintenant à la méditation, et je pensai à ce tableau du Poussin, où de jeunes amants, dans l'ivresse du bonheur, fou-

lent aux pieds des tombeaux qui bientôt les engloutiront eux-mêmes.

J'ai appris que les jeunes gens que j'avais vus si heureux s'étaient mariés hier. Ernest, je te l'avais bien dit, c'était de cet amour qui fait vivre.

Aujourd'hui je me suis levé avec le jour. J'avais éprouvé une si forte oppression, que j'ai cru que l'air du matin m'aiderait à respirer. Il y a ici une colline couverte de hauts pins, au milieu desquels se trouve une fontaine : plusieurs enfants s'y étaient rassemblés. Je cherchais à ne pas troubler leurs jeux. L'insomnie de la nuit m'avait fatigué, je me suis endormi. Il m'a semblé voir un sentier dans ce même bois, et Valérie s'avancer vers moi. Mon âme était ravie; mais je me sentais retenu à cette place. Les vents frais et légers se disputaient son voile blanc; le lierre paraissait vouloir enlacer son pied délicat. Déjà elle était près de la fontaine : elle a soulevé un des enfants, elle l'a embrassé. J'ai fait un effort pour voler à elle; je me suis éveillé, et j'ai vu que ce n'était qu'un songe; mais mon sang était rafraîchi, des larmes

de bonheur étaient encore sur mes paupières humides. J'ai été prendre le plus jeune des enfants, et, ne pouvant respirer le souffle de Valérie, j'aurais voulu respirer quelque chose de la tranquillité de cet enfant. Qu'ils sont beaux ces êtres qui n'ont rien deviné! Que j'aime ces yeux où dort encore l'avenir avec ses tristes inquiétudes; ces yeux qui vous regardent sans vous comprendre, et qui vous disent pourtant qu'ils vous veulent du bien!

Il faut que je revienne souvent à cette colline, que j'habitue ces enfants à y revenir, que j'obtienne une place qui sera à moi, et près de laquelle ils viendront jouer en disant: « Notre ami était là; comme nous aimions à le voir avant qu'il disparût! »

Je me suis regardé dans la fontaine, je ne sais comment, et j'ai été saisi de ma pâleur, de mon air de souffrance. Il est bizarre que la maladie ne m'effraye pas, et que ses effets me fassent reculer d'effroi. Je tousse beaucoup; ma dernière crise a épuisé le reste de mes forces. Je n'ai qu'un regret, bon Ernest, c'est de ne pouvoir te dire, avec ces regards qui sont des paroles, avec ces accents qui n'appartiennent qu'à la plus tendre amitié, que tu m'es bien cher!

Cher... que cette expression est faible pour tant de dettes !

Adieu, Ernest. Que ce mot me frappe ! Il me semble que je quitte la vie par ce mot!... J'avais pensé si souvent à la mort, et le repos m'avait paru bien doux! Nous nous reverrons, ami bien-aimé, ami digne de ce nom, premier bonheur de ma vie, avant que je connusse celle pour qui je ne puis vivre, pour qui je meurs !

Erich te fera parvenir ce journal avec d'autres papiers. J'y joins une lettre pour Valérie; je n'ose la lui envoyer. Tu la liras, Ernest ; et si un jour tu crois qu'elle puisse la voir, je te devrai plus que tout ce que tu fis déjà pour moi. Cette idée adoucit ma mort. Vis heureux, mon Ernest !

LETTRE XLV.

GUSTAVE A VALÉRIE.

Je vais donc encore une fois vous parler, Valérie! mais ce n'est plus d'un autre amour; je ne puis plus vous tromper. Vous ne me refuserez pas votre pitié; vous me lirez sans colère. Songez que, déjà étendu dans le cercueil par la douleur qui me tue, je me relève encore une fois pour vous dire un long adieu. Est-ce en quittant la vie, est-ce blessé d'un trait mortel, qu'on peut songer à altérer la vérité, à faire mentir le dernier accent de la voix? Cette voix vous dit enfin que c'est vous que j'aimai... Ah! ne détournez pas de moi ces yeux auxquels fut confiée l'expression de toutes les vertus; plaignez-moi! J'ai souffert tous les tourments, j'ai épuisé toutes les douleurs pour expier mon cruel égarement; j'ai combattu jusqu'à la mort cette passion que tout réprouve; et maintenant encore elle est là pour me suivre dans cette lugubre demeure qui épouvante l'amour ordinaire. O Valérie! vous ne pouvez plus me la défendre!

Ne me plaignez pas. Vous pleurerez sur moi, n'est-ce pas, femme généreuse, angélique bonté,

vous pleurerez sur moi? Non, je ne voudrais pas ne pas vous avoir aimée. Ah! pardonne. Valérie, pardonne! ton innocence me fut toujours sacrée, je l'aimais comme ta vie. Si j'ai osé rêver quelquefois à une félicité trop grande pour la terre, c'était en pensant à ce temps où vous étiez libre, où vos regards auraient pu tomber sur moi; mais jamais, non, jamais je ne désirerai un bonheur qui eût été enlevé au plus généreux des hommes. Valérie, je l'ai vu aimé de vous, j'ai vu votre bonheur, et j'ai éprouvé tous les remords du crime. Valérie, ai-je assez souffert?....

Mais je ne suis pas indigne de toi, beauté angélique! Non, non; cette passion pouvait m'être défendue, et m'élever pourtant. Que de fois, forcé de paraître au milieu d'un monde que je fuyais, j'ai vu tomber sur moi les regards d'une insultante pitié! On me plaignait comme un insensé indigne des plaisirs de la terre, puisqu'il ne les recherchait pas. Ces hommes, qui regardent comme chimérique le bonheur composé de sentiments purs, me voyaient comme un triste reproche qui importune : ils m'auraient pardonné des vices, ils ne me pardonnaient pas de ne point attacher de prix à ce qu'ils appréciaient tant. La fortune, la naissance, ces dons si splendides selon eux, leur paraissaient tout. O Valérie! que j'eusse

été indigent avec tous ces biens, sans ce cœur créé pour d'inépuisables félicités, et que l'amour a détruit! Que de fois, solitaire et rentrant dans ce cœur, je me trouvais plus heureux, au sein de la souffrance, que ceux qui ne savaient rien se défendre et ne jouissaient de rien, qui poursuivaient chaque plaisir, et le voyaient s'évanouir en l'atteignant! O Valérie! je sentais alors avec orgueil les battements de ce cœur qui savait si bien t'aimer!

Valérie, j'eusse dû te fuir; je me suis préparé moi-même ces maux sous lesquels je succombe maintenant. Mais, si je n'ai pu t'arracher ces soins que l'amour a dévorés, si j'ai offensé ce Dieu qui te créa à son image, prie pour moi; prononce quelquefois au pied des autels, ou dans la vaste enceinte de cette nature que tu aimes, prononce le nom de Gustave, dont la raison fut égarée par tes charmes et tes vertus.

Surtout, femme céleste! ne te reproche rien; ne crois pas que tu eusses pu me faire éviter cette passion funeste. Je connais ton âme si délicate et si sensible, qui se crée des tourments qui prouvent sa perfection; ne te reproche rien. Je t'aimais comme je respirais, sans me rendre compte de ce que je faisais. Tu étais la vie de mon âme : longtemps elle avait langui après toi; et en te voyant je ne vis que ta ressemblance, je ne vis que cette image que j'avais

portée dans mon cœur, vue dans mes rêves, aperçue dans toutes les scènes de la nature, dans toutes les créations de ma jeune et brûlante imagination. Je t'aimai *sans mesure*, Valérie; tes attraits me consumèrent, et l'amour me sépara des jours de l'adolescence, comme un violent orage sépare quelquefois les saisons.

Adieu, Valérie, adieu! *Mes derniers regards se tourneront vers la Lombardie.* Peut-être tressailliras-tu ; peut-être tes pieds fouleront-ils un jour la terre qui couvrira ce sein si agité. Il n'y aura pas de fleurs comme sur le tombeau d'Adolphe, elles sont pour l'innocence; mais, dans la cime des hauts pins, le vent murmurera comme les vagues de la mer près de Lido, et de mélancoliques accents descendront des montagnes, se mêleront aux souvenirs de Lido, et ta voix confondra le nom de Gustave et celui de ton Adolphe, et tu croiras le voir près de moi, et tes bras s'étendront vers nous. Oh! laisse-moi la touchante volupté de tes regrets! Adieu, ma Valérie! tu es mienne par la toute-puissance de ce *sentiment* qu'aucun être n'a pu éprouver comme moi. Adieu : mon cœur bat et s'arrête tour à tour. Vivez heureux tous deux : je meurs en vous aimant.

LETTRE XLVI.

ERNEST AU COMTE DE B...

Dans la terrible anxiété que j'éprouve, la seule idée qui me calme, c'est de penser que ma lettre pourra encore vous parvenir à temps, et que la même amitié qui embellit les jours du père de Gustave veillera sur cet infortuné, et l'arrachera à l'abîme creusé par lui-même, et qui doit infailliblement l'engloutir. Oh! monsieur le comte, ce que je souffre est inexprimable, en pensant aux maux de Gustave, du premier et du plus cher de mes amis! Je tremble quelquefois qu'il ne soit trop tard pour le sauver; je tombe alors dans un égarement de douleur qui me trouble et m'ôte la faculté de penser. Ma lettre ne se ressent que trop du désordre de mes idées! Je viens d'en recevoir plusieurs à la fois de Gustave; elles avaient été retardées par le Sund. Je n'y vois que trop le funeste état de mon ami! Il a quitté Venise. Je ne m'aveugle ni sur sa douleur ni sur sa santé, et je suis bien malheureux! Pourquoi ne vous ai-je pas écrit plus tôt? pourquoi, connaissant votre âme généreuse, ai-je craint de manquer à la délicatesse, à l'amitié, et ai-je exposé les

jours du meilleur, du plus aimable des hommes? Je ne sais ce que j'écris. Lisez, lisez les lettres de Gustave. Je vous expédie un de mes parents sur lequel je puis compter; il va sans s'arrêter à Venise : il vous remettra plusieurs de ces lettres; elles vous peindront son funeste état; elles vous montreront cette âme sublime et tendre, qu'une passion terrible frappa malgré tous ses efforts et tous ses combats. Quand vous les aurez lues, je serai plus tranquille. Eh! que pourrais-je vous demander que votre cœur ne vous ait déjà conseillé? Qui veillera avec plus de tendresse sur cet infortuné que vous, qui fûtes toujours pour lui un père tendre? Qui saura mieux trouver ce qui lui convient que vous, dont l'âme est aussi sensible qu'éclairée? Vous verrez qu'une de ses peines les plus déchirantes vient de vous avoir paru ingrat. Sa tête malade s'exagère ses torts; son affreuse situation le forçait au silence. Il souffre d'avoir eu contre lui toutes les apparences de la méfiance, et d'avoir paru insensible à votre amitié; il souffre de vous avoir offensé par cet amour involontaire pour cet objet si doux, si pur, si respecté, pour cette femme charmante, la récompense de vos vertus. Oh! monsieur le comte, je voudrais vous montrer à la fois tout ce qui peut rendre Gustave et plus excusable et plus intéressant. J'oublie que vous l'aimez au-

tant que moi. Que ne puis-je voler vers lui, vers vous, homme généreux! Mais je suis retenu auprès d'une mère trop malade pour que je songe à m'en éloigner dans ce moment. Dès que son état ne souffrira pas de mon absence, et j'espère que ce sera bientôt, je partirai pour l'Italie. Puissé-je retrouver Gustave! Je ne sais pourquoi de si noirs pressentiments m'agitent quelquefois : rien alors ne peut rendre ce que j'éprouve. Ah! je ne serai tranquille que lorsque je l'aurai ramené ici; ici, où tout lui rendra encore les souvenirs de l'enfance, et où il respirera peut-être quelque chose du calme de ses premières années!

Je finis ma lettre. Je n'ai pas besoin de vous prier d'accueillir avec bonté le baron de Boysse, mon parent; c'est un jeune homme sûr et estimable.

Agréez, monsieur le comte, les assurances de mon respect. Daignez excuser le désordre de ma lettre; c'est à votre âme que je l'adresse, et je n'y ai point observé les formes que me prescrivaient les convenances. Daignez me mettre aux pieds de madame de M..., et me permettre de joindre au respect que je vous dois l'attachement le plus vrai.

J'ai l'honneur d'être, monsieur le comte,

Votre très-humble et obéissant serviteur,

Ernest de G...

LETTRE XLVII.

LE COMTE A ERNEST.

Je ne perds pas un moment à vous répondre. Le baron de Boysse est arrivé; il m'a remis votre lettre et le paquet qui contient le récit des malheurs et des vertus de Gustave. L'infortuné! combien il a souffert! Mon cœur a été déchiré en lisant ces tristes lignes, en repassant tous ses jours de douleur. Oh! combien je me suis reproché ma fatale imprudence! Depuis que je connais la source de ses peines, mon affection semble s'être accrue de mes injustices mêmes, et je tremble des dangers auxquels il est livré; car je connais maintenant toute l'influence que doit avoir sur son cœur une passion si violente. Je pars pour Pietra-Mala. Nous avons appris indirectement que Gustave s'y était arrêté. Il ne nous a point écrit lui-même, et son silence commençait à nous inquiéter. Nous fîmes la semaine passée, Valérie et moi, une promenade à Lido. Vous connaissez le mélancolique intérêt qui nous attache à ce lieu. Le souvenir de notre jeune ami vint se mêler à nos entretiens, et je vis Valérie extraordinairement affectée. Quelques mots qui lui sont

échappés ont excité ma curiosité, et bientôt tout mon intérêt : j'ai insisté pour qu'elle continuât de parler. Alors, avec douleur et timidité, Valérie m'a peint le funeste état de Gustave; elle m'a dit qu'il était causé par une passion terrible... « Une passion! ai-je dit; et la plus tendre pitié s'est emparée de moi. Et qui, qui, Valérie, a troublé la vie de Gustave? » Elle s'est jetée sur mon sein; j'ai senti ses larmes, j'ai tremblé; un muet effroi a glacé ma langue. « O mon ami! il m'a toujours dit que c'était en Suède qu'il aimait. — Eh bien! ai-je dit, si c'est en Suède... » Elle ne m'a pas laissé achever, et, avec un regard qui contenait toute la douleur d'une âme aussi bonne, elle a ajouté : « Le silence est criminel, quand il peut être aussi dangereux. Mon ami, je crains d'être la cause innocente et malheureuse de l'état de Gustave. Je n'en ai pas de certitude; mais j'ai des soupçons, j'en ai beaucoup. » Elle m'a embrassé. « O mon ami! qu'il a dû souffrir.... lui qui est si sensible! De quels tourments il a dû être déchiré, lui qui se reprochait les moindres fautes! » Alors il m'a semblé qu'un voile épais tombait de dessus mes yeux. Valérie m'a rendu compte de tout ce qui lui avait donné ces soupçons, et, au nom de notre bonheur, elle m'a conjuré d'aller rejoindre cet infortuné et de m'occuper de lui.

Valérie m'a dit avec quelle vertueuse adresse Gustave avait su lui faire accroire qu'il aimait une femme en Suède, et que ce n'était qu'à la fin de son séjour qu'elle avait cru s'apercevoir qu'elle était elle-même l'objet de cette passion, sans cependant en avoir une entière certitude; qu'elle avait voulu dès lors m'en parler, persuadée que mon amitié pour Gustave m'aurait fait prendre de mon cœur les conseils qui convenaient à sa situation; mais qu'une extrême timidité l'avait retenue. Il lui paraissait si extraordinaire, ajouta-t-elle, d'avoir pu inspirer une passion, qu'elle n'avait jamais osé me dire qu'elle le pensait. Cette âme douce et modeste ignore tout son pouvoir, comme vous voyez, et se reproche actuellement d'avoir immolé son devoir à la crainte de paraître ridicule; cependant elle sent bien qu'il fallait laisser partir Gustave, et que l'absence est le véritable remède à ses maux.

Je voulais vous donner tous ces détails, à vous, l'ami de Gustave, et le nôtre par conséquent. Ah! pourquoi, en vous développant le caractère de Valérie, en vous la montrant faisant mon bonheur, et me découvrant à moi-même de nouvelles vertus, pourquoi suis-je ramené à ces terribles circonstances qui me peignent le malheur de l'être que j'aime le plus après elle!

Je pars dans deux jours. Je vous écrirai dès que je serai à Pietra-Mala. Mon cœur s'agite dans de sombres idées; je ne sais pourquoi elles m'assaillent ainsi à présent. J'ai vu Gustave malade et changé; mais, à vingt-deux ans, avec une constitution forte on ne s'alarme point.

Qu'il me tarde de vous voir et de voir Gustave avec vous, qui reçûtes les premiers élans de ce cœur si bien fait pour l'amitié !

Agréez, monsieur, les expressions de tous les sentiments que vous inspirez ; et si ma lettre n'exprime pas tout ce que je voudrais vous dire, dites-vous que, pour vous parler ainsi et de Gustave, et de Valérie, et de moi-même, il fallait vous apprécier beaucoup, et, je puis dire, vous aimer.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE XLVIII.

LE COMTE DE M... A ERNEST.

Pietra-Mala, le 28 novembre.

Nos cruels pressentiments n'étaient que trop fondés ! le silence de Gustave tenait à son funeste état. Depuis quinze jours une fièvre dévorante

le consume ; elle est accompagnée d'un délire qui vient tous les soirs à la même heure, et qui empêche le malade de prendre le moindre repos. Erich nous a écrit, et malheureusement cette lettre ne nous est pas parvenue.

Je suis arrivé le soir avant-hier, et je suis descendu à une petite auberge de ce bourg : de là je me suis rendu chez Gustave, où Erich m'a vu arriver avec bien de la joie. J'ai trouvé ce vieillard si changé, que cela seul me peignait déjà tout ce que notre ami avait souffert. Mon cœur battait avec violence en lui demandant où était Gustave. Il a haussé les épaules, et m'a dit : — Vous n'avez donc pas reçu ma lettre ? — Non, répondis-je d'une voix altérée. Il est donc bien malade ? ajoutai-je en me troublant de plus en plus. — Hélas ! depuis quinze jours il est très-mal, a-t-il répondu ; et, dans ce moment, le délire est revenu comme tous les soirs. — J'ai craint qu'il ne me reconnût, et que cette surprise ne l'émût trop ; mais le médecin, qui était présent, me dit que je pouvais entrer, et qu'il ne me reconnaîtrait pas. Comment vous rendre ce que j'ai éprouvé en m'avançant vers ce lit de douleur, en voyant cette physionomie si touchante décomposée par la souffrance ? L'agitation la plus violente était dans ses traits ; sa poitrine oppressée était découverte, et je frémis en voyant sa maigreur. Ses mains se plaçaient

alternativement sur sa tête, où il paraissait souffrir, et retombaient sur le lit. Il me regarda avec des yeux égarés, mais sans témoigner la moindre surprise. Je m'assis près de son lit, et me laissai aller à ma douleur ; elle fut extrême. Il est inutile de vous dire tout ce que j'éprouvai ; vous devez le concevoir.

Le médecin m'a demandé lui-même de faire venir un de ses confrères de Bologne, qui n'est pas éloigné d'ici ; il m'a indiqué un homme qui a de la réputation et qu'il connaît beaucoup. J'ai expédié sur-le-champ un exprès pour l'engager à se rendre auprès de nous.

Je vous quitte pour prendre un peu de repos. Je vous ai écrit de la chambre de Gustave. Je me suis entretenu longtemps avec Erich de son genre de vie ici ; il m'a dit qu'il vous écrivait tous les jours.

---

24 novembre.

Plaignez-moi, je souffre plus que jamais d'un accident qui augmente encore les reproches que je me fais et la douleur que j'éprouve. Je n'avais pas vu Gustave de toute la journée qui suivit la soirée de mon arrivée, et où son délire l'empêchait de me reconnaître. Le médecin, craignant qu'il ne ressentît une émotion trop vive, m'avait

conseillé de laisser passer cette journée, où il était plus accablé qu'à l'ordinaire. Je passais tristement les heures à parcourir les environs de la demeure de Gustave ; je me disais : — Ici il a souffert, tandis que je m'occupais si faiblement de lui, que je ne le croyais pas en danger, que je l'accusais de s'abandonner à une humeur sauvage et bizarre. O triste vérité, qu'on ne saurait assez redire ! nous ne savons nous inquiéter que pour ce qui ne mérite pas nos soucis. Et moi, qui quelquefois osais me croire plus sage, n'ai-je pas cent fois songé à l'avancement de Gustave, à lui faire avoir une place plus importante? Je pensais à son avenir, et je négligeais le moment d'où dépendait peut-être toute sa destinée !

Voilà les tristes réflexions que je faisais en parcourant ces lieux solitaires, témoins des douleurs de Gustave. Je savais qu'il les avait souvent visités ; je m'arrêtais aux lieux dont les sites me frappaient le plus, et je me disais : — Ici il se sera arrêté aussi ; ici peut-être cette âme si sensible aux beautés de la nature aura-t-elle éprouvé un moment l'oubli de sa fatigante douleur.

Je rentrai vers le soir, et je profitai des moments qui me restaient à passer loin de Gustave pour écrire à Valérie, avec tous les ménagements possibles, pour ne pas trop l'effrayer sur la

situation du malade, et la préparer pourtant au danger dans lequel il se trouve.

Le délire ne vint point comme à l'ordinaire; à sa place il y eut un assoupissement qui procura un repos qu'on pouvait croire favorable au malade. Il était dix heures du soir. Je m'assis derrière un paravent d'où je pouvais l'observer sans en être vu. Le médecin dit qu'il reviendrait à minuit pour le veiller le reste de la nuit. Le pauvre Erich étant très-fatigué, je l'engageai à aller se reposer un moment : pour moi, je restai abîmé dans mes tristes pensées. Le malade paraissait dormir profondément. Fatigué de l'air vif des montagnes et de ma course, je m'assoupis un moment. Je fus tiré de ce léger sommeil par un bruit qui me réveilla ; c'était une des portes de la chambre qu'on avait fermée avec violence. Je me lève : jugez de mon étonnement en voyant que Gustave n'était pas dans son lit. Épouvanté et convaincu que c'était lui qui avait jeté ainsi cette porte, et qui, dans son délire, s'était échappé, je cours aussitôt comme un insensé, le cherchant dans le corridor voisin. Erich, réveillé comme moi par le bruit, me suit. Notre frayeur augmente en ne le trouvant pas. Enfin je vois une petite porte entr'ouverte qui donnait sur le jardin ; je m'élance, appelant Gustave à grands cris. La lune éclairait faiblement le jardin. J'entends quelques gémisse-

ments; je tressaille d'horreur et d'effroi : je m'avance vers une fontaine placée près d'un monument; je trouve Gustave plongeant sa tête dans les eaux du bassin et se plaignant douloureusement. A peine l'eus-je pris dans mes bras, qu'il s'évanouit. Moment affreux! je crus qu'il avait expiré. Le drap, qu'il avait entraîné après lui, l'enveloppait comme un linceul; l'eau froide et presque glacée qui coulait de ses cheveux inondait ma poitrine, sur laquelle sa tête était penchée; l'horloge frappait lentement minuit; la lune, froide et silencieuse comme la mort, projetait de longues ombres qui ressemblaient à des fantômes; et le chien, enchaîné dans sa loge, poussait d'affreux hurlements qui augmentaient encore l'effroi dont mon âme était saisie... Je rapporte ou plutôt je traîne Gustave, pouvant à peine me soutenir moi-même; nous le mettons sur son lit. Le médecin arrive. Saisi d'un tremblement universel, ma main sur le cœur de l'infortuné, j'attendais l'espérance, je n'en avais plus; j'invoquais un seul battement de son cœur, pour en demander au ciel un autre. — Que je puisse, me disais-je, que je puisse le serrer encore une fois dans mes bras, lui dire combien il m'est cher! Enfin, des moments plus calmes succédèrent à ces moments de terreur, pendant lesquels je me reprochais jusqu'à ce sommeil involontaire qui avait permis à

Gustave de sortir du lit. Le pouls s'établit, ses yeux s'ouvrirent. D'abord il ne me reconnut pas. Il était appuyé sur mon sein ; je soutenais sa tête. Il demanda ce qui s'était passé : le médecin lui dit que, dans un accès de délire, il s'était échappé de sa chambre. Il ne se rappelait rien. Il demanda du thé.

Pendant qu'on lui en préparait, le médecin me dit à l'oreille de m'éloigner. Je voulus poser sa tête sur l'oreiller ; mais, sans rien dire, il me retint par la main pour ne pas changer de position : je restai. On avait éloigné les lumières ; le plus profond silence régnait autour de nous. Il soupira profondément ; je le pressai contre mon cœur, et soupirai aussi : il ne parut pas s'en apercevoir, et prononça à voix basse le nom de Valérie. — Valérie ! répétai-je avec émotion ; et des larmes tombèrent de mes yeux sur son visage. Alors il se tourna vers moi ; et pressant faiblement ma main : — Qui êtes-vous, dit-il, vous qui me plaignez ? — O mon fils ! mon ami ! lui dis-je, ne me reconnaissez-vous pas ? Est-il sur la terre quelqu'un qui vous aime davantage ? — A ces mots, aux accents de ma voix que je ne contraignais plus, il me reconnaît, il se dégage de mes bras avec une vivacité incroyable ; et, laissant tomber sa tête sur l'oreiller, il couvre son visage de ses mains, et dit : — Malheureux Gustave !

Je l'embrasse en l'inondant de mes larmes. — Vous m'aimez donc encore? dit-il. Ah! ne m'est-il rien échappé? N'ai-je pas eu un long délire? Comment êtes-vous ici, vous, me dit-il d'un accent déchirant, vous, époux de Valérie? — Cher Gustave! calmez-vous. Je sais tout, je vous plains, je vous aime, je donnerais ma vie pour vous. — Alors, s'abandonnant à la tendresse et à la joie même, il me dit qu'il mourrait content si je l'aimais encore; il me demanda ce que je voulais dire en l'assurant que je savais tout. En vain je voulus retarder une explication qui devait trop l'affecter; il fallut céder à ses instances, lui dire que vous m'aviez écrit. Oh! comme il sut gré à son cher Ernest de cette idée bienheureuse! Je lui cachai que Valérie fût instruite; je lui dis qu'elle le savait malade, et qu'elle m'envoyait. Il leva les mains au ciel, mais sans parler. — Est-ce un rêve? disait-il, est-ce un rêve? Quoi, vous me pardonnez! Vous savez mon funeste amour, et vous me pardonnez! — Alors il voulut continuer et me peindre ses combats, ses souffrances; je lui prouvai que ses lettres mêmes m'avaient tout appris. Il se jeta sur mon sein. — Je meurs content, répétait-il, vous me pardonnez! Cette explication, qui aurait dû alarmer par les émotions qu'elle produisait, ne lui fit que du bien; il parut soulagé

d'un poids terrible. Il prit avec plaisir le thé qu'on lui apporta.

Lorsque le délire fut entièrement passé, sa tête moins souffrante, sa poitrine moins oppressée, tout nous fit espérer un mieux considérable ; mais, hélas ! cette espérance s'évanouit bientôt : la fièvre reparut avec un affreux redoublement. L'impression de cette eau froide et de l'air de la nuit ne se manifesta que trop ; la toux devint si alarmante, que nous craignions qu'il ne succombât dans les crises.

Voilà le récit de cette affreuse nuit d'hier. Il est si accablé aujourd'hui, qu'il ne peut proférer une parole ; mais il me regarde souvent avec tendresse ; il met la main sur son cœur pour me montrer sa reconnaissance, et essaye de sourire. Oh ! qu'il me fait mal ! que je souffre !

---

25 novembre.

Ce matin, je suis entré chez lui ; il avait dormi une heure ; il était un peu mieux. Je me suis assis tristement sur son lit ; il a vu des larmes dans mes yeux. Je ne disais rien, je le regardais douloureusement. — Ne pleurez pas sur moi, a-t-il dit, mon digne ami ! Pourquoi

ceux qui m'aiment s'affligeraient-ils? N'ont-ils pas comme moi ces grandes idées qui s'attachent à un avenir immense? Cette vie est-elle donc tout pour eux comme pour l'incrédule? Je sens que j'emporte avec moi ce qui fait vivre, même quand ces yeux seront fermés. (Et il ouvrit ses grands yeux noirs abattus par la douleur, et regarda le ciel.) Je meurs jeune, je l'ai toujours désiré; je meurs jeune, et j'ai beaucoup vécu. Mon père! mon cher maître! ajouta-t-il en me regardant avec un charme de mélancolie inexprimable, ne m'avez-vous pas souvent appris à user de la vie, et ne croyez-vous pas que, dans cet espace de vingt-deux années, j'ai eu des jours, des heures qui valaient une longue existence? — Il s'était recouché comme pour prendre haleine; je l'entendais respirer avec peine, mais il cherchait à me cacher son oppression. Erich avait emporté la bougie qui blessait la vue affaiblie de Gustave; il restait une petite lampe. — Elle va s'éteindre, dit-il vivement, empêchez-le; il ne faut pas encore qu'elle s'éteigne. — Il soupira. Oh! comme ce soupir me déchira! — Le jour est encore loin, me dit-il, pour cacher apparemment ce qu'il avait éprouvé; quelle heure est-il? (Je fis sonner ma montre.) Cinq heures? Je voudrais un peu dormir; mais je sens que je ne le pourrai pas. O mon ami! ajouta-t-il en s'ap-

puyant sur son bras, que de biens dans la vie dont nous n'apprécions pas la valeur, ou si faiblement!... Combien de fois j'ai dormi neuf heures de suite! —

— Elle dort à présent, ne le pensez-vous pas? me dit-il. Elle a le sommeil de la santé et du bonheur; et peut-être rêve-t-elle à vous, digne ami. Oh! puisse-t-elle longtemps dormir tranquille, et vous aussi! (Et il serra ma main.) —Non, répondis-je, elle ne peut être tranquille; elle sait que l'ami de son bonheur, l'ami de son cœur pur et sensible, souffre. —Ah! mon ami, je ne voudrais troubler ni son sommeil ni son cœur. Non, non, quelques larmes seulement, et un de ces longs souvenirs qui durent toute la vie, mais sans la déchirer, qui honorent ceux qui sont capables de les avoir. —Il pleura doucement.

Je passai mes bras autour de son cou, je l'embrassai; il se coucha sur mon sein : j'étais assis sur son lit. Il resta longtemps sans parler, et je m'aperçus, à un certain mouvement de respiration plus calme et plus égal, qu'il s'était assoupi. J'éprouvai du charme en voyant cet infortuné jouir de quelques moments de repos; je retenais ma respiration. Il sommeilla ainsi pendant une demi-heure.

Le ... novembre.

J'ai passé quelques jours sans vous écrire. Découragé, abattu et passant de la plus terrible crainte à des moments d'espoir, j'ai besoin de m'y livrer pour ne pas succomber moi-même. Il va mieux; il tousse moins. Le médecin dit que sa constitution doit être des plus fortes, puisque, après quinze jours de fièvre et de délire, il peut être ainsi.

On voit que sa poitrine seule le détruit; sa jeunesse même est un danger de plus; son sang est si vif! Il a voulu qu'on le portât au jardin; nous n'y avons pas consenti; il faisait trop froid aujourd'hui.

Le ... novembre, 7 h. du matin.

Je continue mon triste récit. Il me semble que c'est un devoir d'arracher à l'oubli chaque instant qui nous parlera seul, hélas! à l'avenir, de notre ami commun, et je trace scrupuleusement chaque mot, chaque circonstance de ces tristes scènes.

Qu'il est difficile de manier les douleurs de l'âme! Par combien de chemins on y arrive, lorsqu'on croit être loin de la blesser! Quand je

suis entré chez Gustave aujourd'hui, on avait ouvert les fenêtres pour renouveler l'air de sa chambre; il paraissait assez bien; je voyais qu'il prendrait ce moment pour me parler, et je craignais sa toux, qui revient à la moindre irritation. Voyant des livres sur une table, je lui proposai de lire quelque chose en lui demandant s'il y avait une lecture qu'il aimât de préférence. Il me répondit qu'il voudrait entendre quelque chose en anglais ; et *les Saisons* de Thomson tombant sous ma main, j'ouvris le livre et commençai sans y songer ces beaux vers :

> Oh happy they ! the happiest of their kind
> Whom gentler stars unite.

Un cri étouffé de Gustave me fit frémir. — Qu'avez-vous? m'écriai-je ; et le livre me tomba des mains. — J'ai mal, bien mal là, dit-il en montrant sa poitrine. — Et il ferma les yeux, cacha sa tête dans l'oreiller pour éviter de me parler. Un secret instinct m'avertit que je lui avais fait mal. Je m'approchai de la fenêtre ; et ce tableau si fidèle d'une heureuse union, que Thomson a peint si délicieusement, revint à ma mémoire et m'affecta vivement.

Le ... novembre.

Il a voulu se faire porter dans le jardin pour voir coucher le soleil et respirer l'air, qui le calme toujours. On l'a placé dans un fauteuil. Il a paru jouir de ces moments où la nature semblait jeter mélancoliquement autour de nous les dernières teintes du jour qui allait finir. Ce jour avait été beau comme la jeunesse de Gustave. Mes yeux suivaient les dégradations de la lumière, et se portaient involontairement tantôt sur l'horizon, tantôt sur lui. Il parut me deviner ; il prit ma main : — Que la nature est belle ! quel calme elle répand dans tout mon être ! Jamais je ne l'eusse aimée ainsi si je n'avais connu le malheur. (Il me regarda avec une sérénité touchante.) Comme elle m'a consolé, cette nature si sublime ! Semblable à la religion, elle a des secrets qu'elle ne dit qu'aux grandes douleurs. Mon digne ami, continua-t-il, voyant que j'étais très-affecté, il est doux de se reposer dans son sein ; ne me plaignez pas. —

Dans ce moment, on me remit un paquet de lettres que le courrier venait d'apporter. Gustave reconnut l'écriture de Valérie ; il se leva avec agitation, puis il retomba aussitôt, affaibli par cet effort ; il sourit tristement. — Ima-

ginez ma démence, dit-il ; je croyais que le courrier pouvait m'avoir apporté quelque chose aussi, et j'allais pour le demander. — Sûrement Valérie m'aura parlé de vous; rentrons, lui dis-je. — Ah ! lisez, lisez. — Non pas, si vous vous livrez à cette violente émotion. — Il ne me dit rien ; mais, posant la main sur son cœur, il me montra qu'il en arrêtait les battements.

Nous rentrâmes. Il ne voulut pas se coucher ; il s'assit sur son lit, s'appuya contre un des piliers, et joignit les mains pour me prier de lire. Valérie me parlait en effet de notre ami infortuné ; elle disait qu'elle languissait dans une douleur qu'elle ne pouvait confier à personne, qui agitait ses jours par de noirs pressentiments ; elle se plaignait d'être séparée de moi ; elle demandait mille détails sur Gustave, et s'attendrissait sur cette malheureuse victime d'un amour si funeste.

Je n'osais lire cette lettre à notre ami ; je craignais de lui montrer que Valérie connaissait son triste secret. — Que fait-elle ? me demanda-t-il avec anxiété. — Elle souffre et fait des vœux pour vous. — Elle souffre ! répéta-t-il. Oh ! si elle savait tout ! — Il s'arrêta, leva timidement ses yeux sur moi ; je baissai les miens. — Mon père ! dit-il avec un accent déchirant, en étendant vers moi ses mains suppliantes, mon père !

promettez-moi qu'un jour elle saura que je meurs pour elle! — Sa voix m'émut tellement, me rappela tellement celle de mon ami, qu'entraîné par la plus tendre pitié, je lui dis : — Elle sait tout. — Elle sait tout! répéta-t-il avec ivresse; — et il se précipita à mes pieds. En vain je voulus le relever; il serrait mes genoux, il répétait : — Elle sait tout! je meurs content. Elle pleurera ma mort. O mon digne ami! permettez-lui ces larmes religieuses... Ami de mon père! mon bienfaiteur! encore, encore une prière! Valérie vous donnera des fils; le ciel vous rendra encore père, pour vous payer de tout ce que vous fîtes pour moi : qu'un de ses fils s'appelle Gustave; qu'il porte mon nom; que Valérie prononce souvent ce nom; que le doux sentiment de la maternité se mêle à mon souvenir, et qu'ainsi se confondent le bonheur et les regrets. — Calmez-vous, cher Gustave, dis-je en le relevant et l'embrassant avec tendresse; tout ce que je pourrai faire pour mon fils d'adoption, pour le fils de mon meilleur ami, je le ferai. — Il s'était rejeté à mes genoux; son exaltation lui donnait une force extraordinaire; ses joues si pâles s'étaient colorées; ses yeux éteints brillaient encore une fois, comme aux jours de la santé, et la passion luttait avec la mort sur ce visage enchanteur que la nature doua de ses plus célestes expres-

sions. — Je suis heureux, me dit-il en ôtant de dessus mes yeux mes mains qui cachaient les larmes douloureuses que je cherchais à retenir; je suis heureux, ne pleurez pas. Repassez avec moi tous les biens que j'ai connus, et tous ceux qui me restent encore. La nature jette quelquefois sur la terre ces âmes qu'elle se plaît à rendre plus ardentes et plus tendres; elle leur associe l'imagination, et leur fait engloutir, dans un court espace de temps, toutes les félicités, tous les bienfaits de l'existence. N'est-ce donc pas un bonheur de mourir jeune, doué de toutes les passions du cœur, de rapporter tout à l'éternité avant que tout se soit flétri? Sont-ils plus heureux, ces hommes devant lesquels la vie se retire comme un débiteur insolvable qui n'a rien acquitté? Elle m'a tout donné. J'entends encore la voix de cette mère bien-aimée, de ma sœur, de mon Ernest; ces magiques accents qui me reçurent à l'entrée de la vie résonnent encore à mes oreilles; aucun ne m'a déçu dans ces premiers et derniers jours. Ainsi la nature et l'amitié se chargèrent du bonheur de ma jeunesse; ainsi j'arrivai... Pardonnez, mon père, dit-il avec un long soupir; puisque je vous ouvre mon cœur, il faut bien que vous l'y trouviez, elle... Ainsi j'arrivai à ce sentiment, continua-t-il d'une voix plus basse, dont les douleurs valent

mieux que les enchantements de ce que les hommes appellent amour. Éclair d'un autre monde, il m'a consumé, mais il ne m'a pas flétri. — Ici il s'arrêta, cacha son visage dans mon sein, puis il dit : — J'ai vu le rêve de ma jeunesse passer devant moi, revêtu d'une forme angélique; il m'a souri, j'ai étendu les bras : la vertu s'est mise entre Valérie et moi, et m'a montré le ciel où il n'y a point d'orage. — Ici il est tombé dans la rêverie, puis il a ajouté avec transport : — Mais les regrets de Valérie perceront ma tombe; la voix de l'amitié m'appellera dans de mélancoliques nuits, et son génie portera jusqu'à moi ses touchants accents. Ne suis-je donc pas heureux, moi qui emporte un cœur pur, des larmes qui me bénissent? Ah! mon père, les hommes appellent romanesques ces âmes plus richement douées, qui ne veulent vivre que de ce qui honore la vie, et l'exaltation ne leur paraît qu'une fièvre dangereuse, tandis qu'elle n'est qu'une révélation faite aux âmes plus distinguées, une étincelle divine qui éclaire ce qui est obscur et caché pour le vulgaire, un sentiment exquis de plus hautes beautés, qui rend l'âme plus heureuse en la rendant meilleure. C'est moi, c'est moi qui emporte tout qu'il y a de grand et de consolant : ce ne sont pas eux, qui passent devant les félicités de la vie comme devant une énigme

qu'ils ne comprennent pas, qui s'arrêtent avec leur égoïsme et leurs petites idées devant les petites passions. Insensés! ils n'osent demander au ciel du bonheur, ils demandent à la terre des plaisirs, et le ciel et la terre les déshéritent tous deux.—

Effrayé de la véhémence avec laquelle Gustave m'avait parlé, craignant qu'il n'eût épuisé entièrement le peu de force qui lui restait, j'avais vainement tenté de l'arrêter. Entraîné moi-même par son enthousiasme, par ce sublime développement d'une de ces âmes si rares, si distinguées, je m'étais laissé aller à cette admiration si touchante qui nous ravit et nous élève : je le sentais sur mon cœur; sa poitrine s'agitait, sa respiration devenait pénible, ses joues étaient brûlantes, sa tête tomba sur mon sein. Je crus qu'il cherchait à se reposer, il s'était évanoui, et ce long évanouissement me jeta dans la plus affreuse terreur; ce moment fut un des plus déchirants de ma vie. Mon effroi s'augmenta d'une circonstance qui devait le rendre terrible. Pendant que je cherchais à faire revenir Gustave à lui-même, la cloche des agonisants se fit entendre dans un couvent voisin; c'était apparemment un des religieux qui luttait aussi avec la mort. Ce triste et lugubre tintement enfonçait l'agonie de la douleur dans mon âme, et mon front était inondé d'une sueur froide. Enfin,

Gustave revint à la vie. On avait été chercher le médecin : le pouls s'effaçait sous sa main, la pâleur la plus sinistre couvrait ses traits; il ne put rien prendre. Combien je me reprochais de l'avoir laissé parler! Mais, dans ces terribles maladies, la vie se mêle tellement à la mort, qu'on a constamment les illusions de l'espérance. Je l'avais cru bien plus fort qu'il ne pouvait l'être. Je ne le quittai pas; il s'endormit enfin à cinq heures du matin, et je le laissai alors. Je vous écris ces détails après avoir pris quelques heures de repos.

Cette nuit, voyant qu'il ne pouvait dormir, et voulant l'arracher à ses profondes rêveries, je lui ai proposé de lui lire un journal de sa mère que j'ai trouvé dans ses papiers, espérant ramener ses sombres pensées vers un temps plus doux. Un morceau que j'en avais lu m'avait montré une bonne action de Gustave; c'était un souvenir doublement consolant dans cette triste époque. Il m'a dit qu'il voulait que ce journal vous fût remis; je le joins donc ici. Combien il aime cette mère si aimable! combien son idée a adouci ses souffrances! Je voyais qu'il s'élançait vers elle dans ces régions du repos où il aspire à aller.

FRAGMENTS DU JOURNAL

DE LA MÈRE DE GUSTAVE.

Tu es sur mon sein, tu existes, mon fils, toi que révèrent mes orgueilleuses espérances; toute mon âme suffit à peine à ce bonheur de la maternité! Et ces jours si purs, si beaux, d'une heureuse union, sont devenus encore plus purs, encore plus beaux. O femmes! que votre destinée est belle! L'univers entier n'est pas assez vaste pour les hommes; ils y portent leurs désirs inquiets; ils veulent le remplir de leur nom; ils fatiguent leurs jours; ils prodiguent la vie; elle est toujours hors d'eux-mêmes. Et nous, qu'elle est belle notre destinée ignorée, qui ne cherche que les regards du ciel! Comme il a doué nos cœurs à la fois courageux et sensibles! ce cœur qui brave la douleur et la mort, et se rend à un sourire. Puissance divine! tu nous laissas l'amour; et l'amour, sous mille formes, enchante nos jours! Nous aimons en ouvrant les yeux à la lumière, et nous donnons toute notre âme d'abord à une mère, ensuite à une amie, toujours aux malheureux : ainsi de plaisirs en plaisirs nous arrivons à l'enchantement d'un autre amour; et tout cela n'a fait que nous apprendre mieux le devoir pour lequel nous

fûmes créées. Délice de ma vie, cher Gustave, je suis donc aussi mère! Mes yeux ne peuvent se lasser de te regarder; mille espérances se succèdent, et occupent toute ma journée, et mes rêves mêmes. J'attends ton premier regard; quand tu t'éveilles, j'épie ton premier sourire.

Je rêve déjà à ce temps où tu me connaîtras, où, mêlant ensemble toutes tes petites idées, tes besoins, tes affections, ton choix, tout te portera vers moi.....

Je t'ai porté à l'église, Gustave; j'ai remercié le Dieu de l'univers qui te donna à moi; j'ai juré, non, j'ai promis, et jamais promesse ne fut faite avec cette chaleur, j'ai promis de remplir mes devoirs envers toi. Je te tenais dans mes bras; j'étais fière et humble, j'étais mère. J'étais si riche! Comment ne pas sentir ce cœur qui s'enorgueillissait de toi, mon Gustave? Mais j'étais humble aussi. Qu'avais-je fait pour mériter ce bonheur si grand? Je t'ai déposé sur cet autel où l'Église bénit mon union avec ton père: je suis revenue au château, environnée de nos vassaux; leurs regards te bénissaient, car ils aiment ton père, et je promis pour toi que tu les aimerais un jour.

Et quand j'ai été seule, je suis allée avec toi dans la longue galerie où sont les portraits de tes aïeux; et, faible encore, car il n'y a que

quelques semaines depuis ce jour où je souffris et où j'oubliai si délicieusement mes douleurs, je m'assis près d'un faisceau d'armes : ton noble grand-père les avait illustrées dans des guerres pour la patrie. Autrefois elles me faisaient peur, mais aujourd'hui je pensais que le jour viendrait où tes jeunes mains les soulèveraient aussi et où un ardent et sublime courage t'animerait. Puis je parcourus cette galerie, te montrant avec ivresse à tes ancêtres, comme s'ils me voyaient ; et je m'arrêtais devant celui dont tu es aussi le descendant, qui servit si bien son Dieu et ses rois ; et, te soulevant avec fierté, je dis au héros : « Regarde mon Gustave ; il tâchera de te ressembler. »

Aujourd'hui tu as eu deux ans, cher Gustave. Ton père, absent depuis plusieurs mois, est revenu hier de Stockholm ; avec quel bonheur nous nous sommes revus ! Il a demandé à te voir ; je lui ai dit que tu dormais, et je l'ai entraîné dans le salon. J'ai cherché à l'occuper un instant ; mais je ne pouvais cacher mon inquiète joie et mon attente ; je regardais vingt fois la porte. Nous étions assis près du grand poêle dont tu aimes à voir les antiques peintures. Enfin la porte s'est ouverte, et tu es entré, habillé pour la première fois des habits de ton sexe ; et ce costume de notre nation, qui est si

beau, t'allait à ravir. Tu as hésité, en entrant, si tu avancerais, tu croyais qu'il y avait un étranger. J'ai eu peur pour toi; puis tu as fait quelques pas, et la joie m'est revenue. Cette distance à parcourir, qui devait montrer à ton père que tu savais marcher, je la mesurais avec des battements de cœur, comme si c'était toute la carrière de la vie; je tremblais pour toi; j'avais tout fait ôter sous tes pas; je t'encourageais de mon sourire; je t'appelais. J'avais caché à moitié derrière ma robe de nouveaux joujoux; tu les as vus, tu as redoublé d'efforts. Ton père ne se contenait qu'avec peine; il voulait toujours s'élancer vers toi; je le retenais. Enfin tu as presque couru, et, près de nous, tu l'as regardé du haut en bas, et tu t'es jeté dans mes bras. O moment ravissant! Tous trois, toi, ton père et moi, une seule étreinte nous confondait, et ses larmes coulaient, et tu passais de l'un à l'autre comme une aimable promesse de nous aimer toujours. O mon fils! que j'ai eu de bonheur à sentir, à l'écrire! Je le relirai souvent, et je te le ferai relire.

Aujourd'hui, à dîner, on a parlé d'un trait touchant, arrivé pendant je ne sais quelle guerre d'Allemagne. Le magistrat d'une ville assiégée,

et sur le point d'être livrée au pillage, fait assembler toutes les mères à l'hôtel de ville, et leur ordonne d'amener tous leurs enfants, depuis l'âge de sept jusqu'à douze ans, et de les revêtir d'habits de deuil. Cette touchante cohorte de jeunes citoyens, et peut-être de victimes, devait aller implorer l'ennemi.

Le désespoir de ces mères, le tumulte des armes, les cris des ennemis, tout se peignait sur tes traits, Gustave; ta jeune imagination te montrait tout. Enfin tu te lèves de table, tu cours dans mes bras, et, me regardant avec fierté et tendresse, tu me dis : — Maman, j'ai sept ans; j'aurais été aussi à l'ennemi, et je l'aurais prié pour toi. — Gustave, est-il une plus heureuse mère?

Gustave, tu as fait aujourd'hui une action héroïque, et tu n'as que douze ans!

Un pauvre enfant du village, en jouant près de la rivière, a été entraîné par le courant. Gustave se promenait dans les environs; il venait d'être malade, il était faible, et savait à peine nager. Il accourt, s'élance, et saisit l'enfant au moment où il reparaissait sur l'eau; mais, manquant de force et ne voulant pas l'abandonner, il appelait du secours... Heureu-

sement on l'avait vu. O mon Dieu! que serais-je devenue sans cela? On les a ramenés tous deux; Gustave a eu un long évanouissement. En ouvrant les yeux, son premier cri a été pour l'enfant; il a pleuré de joie, il l'a embrassé, il lui a donné ce qu'il avait pour le porter à sa mère: il n'y est pas allé lui-même, il avait la pudeur de son bienfait.

Qu'elle est intéressante l'amitié qui unit Gustave à Ernest! Les belles âmes seules aiment ainsi. Nous étions assis au bord du grand étang; les deux amis étaient sous un arbre; ils lisaient ensemble Homère; leurs jeunes cœurs s'enflammaient; il y avait un charme inspirant dans cette scène. Ces riches tableaux d'une imagination si forte, ces sentiments qui sont de tous les âges et de tous les temps, et qui frappaient sur ces cœurs si purs, les transportaient tour à tour sous le ciel de l'Orient, et les ramenaient dans le cercle enchanté de leurs affections.

Ernest et Gustave se livrent à la botanique avec ardeur. Je crois que, si Linnée n'avait pas été Suédois, ils aimeraient moins cette étude.

Qu'ils sont heureux ! Qu'il est beau cet âge poétique de la vie, où l'on fait des appels de bonheur à tout ce qui existe, et où tout vous répond ! Cependant il y a quelque chose de passionné dans le caractère de Gustave qui m'alarme quelquefois.

Gustave a quinze ans. Je le regardais avec la tendresse qui devine tout, et j'ai éprouvé une espèce de frayeur ; je ne sais sur quoi elle se fonde. Gustave, doué par le ciel de toutes les vertus généreuses ; Gustave, aimé de tous ; Gustave enfin, qui reçut en partage les biens de la nature et ceux de l'opinion, n'avait-il pas tout ce qui promet le bonheur ? Et pourtant je sens que son âme est une de celles qui ne passent pas sur la terre sans y connaître ces grands orages qui ne laissent trop souvent que des débris. Quelque chose de si tendre, de si mélancolique, semble errer autour de ses grands yeux noirs, de ses longs cils abattus quelquefois ! Il n'a plus cette inquiète mobilité de l'enfance ; il a abandonné ses chevaux, les fleurs de son herbier ; il se promène souvent seul, beaucoup avec Ossian, qu'il sait presque par cœur. Un mélange singulier d'exaltation guerrière et d'une indolence abandonnée aux longues

rêveries le fait passer tour à tour d'une vivacité extrême à une tristesse qui lui fait répandre des larmes.

Hier il revenait d'une de ses promenades solitaires; je l'ai appelé.—Gustave, lui ai-je dit, tu es trop souvent seul à présent. — Non, ma mère, jamais je n'ai été moins seul. — Et il a rougi. — Avec qui es-tu donc, mon fils, dans tes courses solitaires? — Il a tiré Ossian, et, d'un air passionné, il a dit : — Avec les héros, la nature et..... — Et qui, mon fils? — Il a hésité; je l'ai embrassé. — Ai-je perdu ta confiance? — Il m'a embrassée avec transport. — Non, non! — Puis il a ajouté en baissant la voix : — J'ai été avec un être idéal, charmant; je ne l'ai jamais vu, et je le vois pourtant; mon cœur bat, mes joues brûlent; je l'appelle; elle est timide et jeune comme moi, mais elle est bien meilleure. — Mon fils, ai-je dit avec une inflexion tendre et grave, il ne faut pas t'abandonner ainsi à ces rêves qui préparent à l'amour et ôtent la force de le combattre. Pense combien il se passera de temps avant que tu puisses te permettre d'aimer, de choisir une compagne; et qui sait si jamais tu vivras pour l'amour heureux! — Eh bien! ma mère, ne m'avez-vous pas appris à aimer la vertu? — J'ai souri et j'ai secoué la tête comme pour lui dire : — Cela n'est pas aussi facile que tu penses! —

— Oui, ma belle maman, la vertu ne m'effraye plus depuis qu'elle a pris vos traits. Vous réalisez pour moi l'idée de Platon, qui pensait que si la vertu se rendait visible, on ne pourrait plus lui résister. Il faudra que la femme qui sera ma compagne vous ressemble, pour qu'elle ait toute mon âme. — J'ai encore souri. — Oh ! comme je saurais aimer! bien, bien au delà de la vie! et je la forcerais à m'aimer de même; on ne résiste pas à ce que j'ai là dans le cœur; quelque chose de si passionné! — a-t-il dit en soupirant et frémissant; puis, après un moment de silence, il a ajouté : — Un de nos hommes les plus étonnants, les plus excellents, Swedenborg, croyait que des êtres qui s'étaient bien, bien aimés ici-bas, se confondaient après leur mort et ne formaient ensemble qu'un ange : c'est une belle idée, n'est-ce pas, maman ?—

Ici finissait le journal, et vous seul pouvez imaginer ce qu'il me fit souffrir par les terribles rapprochements que je faisais. Ces brillantes espérances qui venaient se briser contre un cercueil ; cette mère si aimable, qui semblait pressentir le malheur que nous avons sous les yeux, et ce caractère si pur, si noble, si sensible, qui a tenu toutes les promesses de l'enfance : il n'est pas d'expression pour tout ce que j'éprouvais. Pour lui, il m'écoutait avec un calme que j'aurais cru impossible. Vingt fois je voulus m'arrêter, me repentant de n'avoir pas assez prévu tout ce qu'il y avait de trop douloureux dans cet écrit ; il me conjurait, mais avec calme, de continuer.

Quelquefois il semblait qu'il cherchait à se rappeler ces scènes de son jeune âge ; il écartait, en rêvant, de dessus son front ses cheveux qui paraissaient l'embarrasser, et la pâleur de son front alors *me faisait si mal!* Quand je lui lus ce passage où il est parlé d'Homère, il s'est soulevé, il a joint ses mains sans rien dire ; une joie encore belle, malgré ses traits flétris, était sur son visage ; il a prononcé longuement votre nom, puis il a ajouté : — Oh ! comme je me rappelle bien cela ! O doux plaisirs de mon enfance ! vous venez donc encore vous asseoir sur ma tombe !

Au moment où il est parlé de la botanique,

que vous aimiez tous deux, il a dit tranquillement et en soupirant : —Les goûts charment la vie, et les passions la détruisent.

Mais quand il en est venu au souvenir de ce jour où sa mère l'embrassa, où il lui promit d'aimer la vertu, il pleura amèrement; il tendait les bras comme s'il pouvait encore l'atteindre; et couvrant son front de ses mains, il dit d'une voix étouffée : — Pardonne-moi, ombre chérie! ombre sacrée! de n'avoir pas assez écouté ta prophétique voix; j'ai bien souffert!

Il est bien mal, le médecin n'espère rien; mon âme découragée se livre à une mortelle douleur. Si vous pouviez arriver, s'il pouvait encore voir cet Ernest qu'il aime tant! Hélas! vos larmes ne tomberont que sur la terre qui couvrira bientôt le plus vertueux, le plus aimable des hommes.

J'ai trouvé Erich avec lui aujourd'hui. Ce vieillard ne dit rien, il ne pleure pas, il a perdu jusqu'aux larmes : il en a beaucoup répandu; vous savez comme il aime Gustave, dont la jeunesse s'éleva sous ses yeux. Que la douleur à cet âge-là fait mal! Les larmes de la jeunesse sont une rosée du printemps qui s'évapore et embellit la fleur qu'elle a visitée; mais les cha-

grins de la vieillesse sont comme la sombre tempête de l'automne, qui abat les feuilles et dévaste l'arbre lui-même. Erich, les joues sillonnées par les années et les souffrances, était assis sur le lit de Gustave; ses cheveux gris se mêlaient aux rides de son front; ses mains tremblaient; ses yeux mornes interrogeaient les traits de Gustave; il tenait une cassette ouverte; il y avait quelques lettres, j'en vis une pour sa sœur, une autre adressée à Valérie; il rougit en voyant mes yeux tomber dessus : je l'embrassai. — Lisez-la, me dit-il, c'est la première que je lui écris, et c'est de ma tombe que je la date. — Non, non, dis-je avec la plus vive douleur, vous ne mourrez point; vous vivrez, vous guérirez; le temps effacera les traces d'une passion orageuse : Valérie a une sœur qui lui ressemble beaucoup, vous l'obtiendrez, et nous serons tous heureux. — Il secoua tristement la tête; il me confia un paquet qui contenait ses dernières dispositions. Il sortit le portrait de sa mère, le porta à ses lèvres, et le plaça sur son cœur : — Il faut qu'il y reste, dit-il.

Il me remit une croix de Malte, pour la rendre à l'ordre de Saint-Jean, dont le prince Ferdinand est le chef. Il l'avait regardée un moment : — Mon père l'a portée longtemps, me dit-il; et à sa mort le roi la demanda pour moi, afin que cette distinction restât dans la maison des Linar.

Un vieillard, un ecclésiastique déporté de France, qui a trouvé un asile dans un couvent près de cette maison, est venu voir Gustave. Il l'avait rencontré souvent, et avait lu dans son âme la douleur qui le consumait. Il lui avait parlé quelquefois, l'avait plaint sans vouloir lui arracher son secret, et l'avait entretenu aussi de sa patrie. Ainsi s'était formé entre eux un lien cher à tous deux. Il s'approcha du lit de Gustave, et je remarquai l'altération de ses traits en voyant l'extrême pâleur et l'oppression du malade. Gustave lui présenta sa main, et de l'autre il montra sa poitrine, pour lui indiquer qu'il ne pouvait pas lui parler; il essaya de sourire pour le remercier. Le vieillard posa silencieusement deux œillets sur le lit de Gustave, en lui disant : — Ce sont les derniers de mon jardin, je les ai cultivés moi-même. — Puis il joignit ses tremblantes mains, les mit sur sa poitrine, et regarda longtemps Gustave sans parler; seulement je vis deux larmes se détacher lentement de ses paupières; il semblait que la nature, qui ne veut rien perdre à cet âge, les retenait malgré lui. Gustave avait remarqué aussi ces larmes; car un rayon de soleil venait éclairer la tête auguste du pasteur. — Ne vous affligez pas sur moi, lui dit Gustave à voix basse, je crois à un bonheur plus grand que tout ce que la terre peut donner. — Il regarda le ciel, et ajouta : — Priez pour moi, apôtre de

Jésus-Christ, vous qui l'avez servi et ne l'avez pas offensé. — Le vieillard lui répondit : — Je ne suis qu'un pauvre pécheur.

Il prit un crucifix qu'il avait posé sur la table à côté du lit, et le présenta à Gustave, qui de ses languissantes mains le saisit et le porta à ses lèvres en inclinant la tête; puis il le remit en levant pieusement ses yeux au ciel; et, joignant ses mains, il dit : — O sauveur et bienfaiteur des hommes! il est plusieurs demeures dans la maison de ton père, ainsi tu l'as dit : donne-moi aussi une place, ô toi qui fus tout amour! Ne regarde pas ma vie, regarde ce cœur qui aima beaucoup et souffrit. — Le saint homme s'était mis à genoux près du lit de Gustave, et, absorbé dans une fervente prière, il oubliait la terre des hommes, il était dans le ciel.

La grande cloche du couvent sonna; elle annonçait que l'office allait commencer. C'était une grande fête; toutes les cloches des environs se mêlèrent à celle-là; et deux enfants de chœur, entrant dans la chambre, vinrent avertir le vieillard qu'on le demandait. Il s'était déjà levé, et avait posé ses vénérables mains sur la tête de notre ami; il se retourna vers moi, qui, muet témoin de toute cette scène, laissais couler des larmes, et me demanda si l'on ne songeait pas à faire administrer les sacrements au malade.

— J'attends à tout moment, dis-je, notre aumônier, qui doit venir de Venise : le jeune comte de Linar, ajoutai-je, n'est pas catholique. — Il n'est pas catholique! s'écria le vieillard avec un accent douloureux, et laissant échapper un soupir que je voyais lui être pénible ; mais je l'ai vu à la messe, je l'ai vu prier Dieu avec ferveur! — Nous pensons, dis-je, que le père de tous les hommes peut être invoqué partout; et là où nous trouvons nos semblables, nous mêlons nos prières, notre reconnaissance : la même miséricorde n'existe-t-elle pas pour tous ceux qui ont les mêmes misères? — Il soupira ; sa religion et la bonté de son âme luttaient ensemble. — Homme excellent, qui ne voulez que bénir, dis-je, je vois combien il en coûterait à ce cœur pour nous rejeter. Celui que vous cherchez à imiter, celui qui dit : Venez tous à moi, vous qui souffrez, est encore mille et mille fois meilleur pour les hommes. — Il regarda Gustave; Erich essuyait son visage pâle, sur lequel étaient des gouttes de sueur.

Le pasteur leva ses mains au ciel, et dit : — La miséricorde de Dieu est plus grande que le sable de la mer. — Et puis il sortit lentement, retourna la tête, et à la porte il bénit le malade.

A deux heures de la nuit.

Il m'a demandé si je connaissais la place où il

voulait être enterré ; je n'ai pu lui répondre que par un signe de tête négatif. Je souffrais horriblement, il s'en est aperçu. Il a toute sa raison. Il m'a fait approcher, et m'a prié d'une voix faible de prendre les arrangements nécessaires pour qu'il pût être enterré sur une colline voisine, d'où la vue porte sur la Lombardie ; elle est couverte de hauts pins. Il a légué une somme pour secourir toutes les mères pauvres de ce bourg, pour les aider à élever leurs enfants. Il a voulu que chaque année, au jour de son enterrement, ces enfants vinssent sur sa tombe ; qu'on leur fît aimer ce lieu solitaire, où coule une fontaine d'une eau pure. Il se plaît à penser que ces innocentes créatures aimeront cette place où il trouvera le repos. Je lui ai promis de remplir ses volontés.

Le médecin de Bologne est arrivé ; il le trouve bien mal ; il ne croit pas qu'il puisse vivre encore quatre jours. Oh ! quelle affreuse nuit j'ai passée !

J'ai été visiter la colline, comme je le lui avais promis. Il soufflait un vent impétueux ; une nuée d'oiseaux de passage s'est abattue sur les arbres : ces oiseaux, dans leurs cris monotones, semblaient répéter leurs adieux en commençant leur nouvelle migration. Ils se sont élevés dans les airs, ont tourbillonné, se sont

abattus encore, et ont disparu. J'ai vu une place, c'était celle qu'il a choisie; il y a travaillé : il y avait un arbre dont les rameaux étaient dépouillés, mais il vivait toujours et s'élançait vers le ciel. La bêche qui avait servi à Gustave était appuyée contre cet arbre; sur sa rude et antique écorce était cette inscription : *Le voyageur qui dormira à tes pieds n'aura plus besoin de ton ombre; mais tes feuilles tomberont sur la place où il reposera, et diront au passant que tout périt.*

Quand je suis revenu près de Gustave, il achevait d'écrire avec beaucoup de peine quelques lignes; il me les remit. Je ne pus les déchiffrer; il l'avait prévu, et me les dicta.

J'ai passé la nuit près de lui : il a prononcé souvent votre nom, il vous appelait; il a aussi prononcé le nom de sa sœur, m'a donné un paquet pour elle, écrit avant qu'il fût si mal. Il m'a bien recommandé de vous remettre tout ce qui était à votre adresse, et de vous dire combien il vous aimait. Un moment il a fermé les yeux, puis il les a rouverts, m'a tendu les mains, et m'a dit en soupirant : — J'ai cherché à rassembler les traits de Valérie, je n'ai pu y réussir : ils sont si bien là! (il a montré son cœur); mais déjà mon imagination est morte, je n'ai pu avoir une idée distincte de ses traits; je voulais prendre congé d'elle. Dites-lui, dites-lui combien

je l'aimai. — Il a pris ma main, il a fixé les yeux dessus, et a dit : — Elle conduira Valérie par une route fleurie et douce; *elle sera toujours dans la sienne.* — Il est tombé dans une longue rêverie ; puis il m'a demandé à quelle heure son père était expiré.

Il s'est endormi. Au bout d'une heure, il m'a demandé de lui lire quelques chapitres de l'Évangile; ce que je fais tous les matins.

Le médecin est venu lui apporter une potion calmante; il l'a éloignée doucement de la main, en disant : — Je suis assez calme pour mourir; c'est tout ce qu'il faut. — Il s'est retourné vers Erich, et lui a dit : — Je vous remercie de tous vos soins; je vous attendrai là-bas, où nous ne nous séparerons plus. Ce bon Erich pressait en sanglotant les mains de Gustave contre ses lèvres, et celui-ci pressait sa tête blanchie contre son cœur.

Le 4 décembre.

Ce matin il m'a fait appeler; il m'a demandé si je n'avais pas de réponse de l'aumônier, et m'a dit qu'il désirait bien le voir arriver. — Il sera trop tard, a-t-il ajouté. — Je l'attends d'une minute à l'autre, dis-je. — Je suis bien faible, mon digne ami, a-t-il continué. — Puis j'ai vu qu'il voulait me parler de Valérie ; il a hésité. — Avez-vous quelque chose à me dire?

lui ai-je demandé. — Non, non, je dois m'interdire ce sujet de conversation... Tout est réglé d'ailleurs, tout est fini; et je suis trop heureux, puisqu'elle sait que je meurs pour elle. Pardonnez-moi, homme excellent et respectable! N'est-ce pas, vous m'avez pardonné? Donnez-moi votre main, serrez la mienne : hélas! il ne me reste plus de force pour exprimer mes sentiments ! —

Il avait pris des mesures pour que les vassaux de sa terre fussent aussi heureux qu'il était en son pouvoir de les rendre. Cette terre, qni revient à sa sœur, est en Scanie, et c'est celle où vous passâtes ensemble une partie de votre enfance. Il vous a nommé, ainsi que moi, pour surveiller ses volontés. Avec quelle touchante inquiétude il s'est assuré si ses dispositions étaient entre mes mains! Il a absolument voulu ouvrir encore une fois le paquet cacheté, pour se convaincre qu'il ne les avait pas oubliées. Souvent il vous appelle ; il dit : — Mon Ernest! mon Ernest! où es-tu? — Je lui ai lu votre lettre : calmez-vous, il sait que le devoir seul pouvait vous retenir. D'autres fois il appelle Valérie; il dit : — Ma sœur, ma tendre sœur! tu me promis de m'aimer cemme un frère. —

Il a voulu vous écrire encore, il n'en a pas eu la force. Les deux premières lignes sont de lui; j'ai écrit le reste sous sa dictée. Voilà ces

lignes : je ne vous les envoie pas, car je vous attends.

« Mon Ernest, je viens te parler encore une
» fois avant de disparaître de la terre. J'ai tenu
» ma parole ; j'ai tenu les promesses de l'en-
» fance, les serments d'un âge plus mûr, je t'ai
» aimé jusqu'à la mort. Ne t'effraye pas de ce
» mot : la mort elle-même n'est qu'une illusion :
» c'est une nouvelle vie cachée sous la destruc-
» tion. L'amitié ne meurt pas ; la mienne attend
» celle d'Ernest dans les demeures inébranlables
» du repos. O mon Ernest ! si tu avais pu fermer
» mes yeux, garder mon dernier regard dans
» ton cœur, pour te consoler dans ces moments
» où tu te diras : Je ne le reverrai plus ! il me
» semble que ce dernier regard t'eût peint un
» sentiment indestructible qui doit consoler de
» ce qui est passager.

» Ernest, je te dois un bien grand bonheur ;
» tu m'as sauvé une douleur horrible, celle de
» croire que je mourrais sans être connu de
» lui, de cet ami incomparable. Ah ! les âmes
» sublimes ont seules des inspirations sublimes !
» Telle était la tienne en lui envoyant mes let-
» tres, en mettant sous les regards de son âme
» si supérieure les combats, les douleurs, les
» fautes et les regrets d'un cœur qu'il peut en-
» core plaindre, et que sa bonté sait environner

» d'une indulgence paternelle. Et elle aussi,
» l'ange de ma vie! elle sait que je l'aimai d'un
» amour pur comme elle. Je meurs heureux;
» c'est aux accents touchants des regrets que je
» m'endors; j'entends ceux de ta voix; j'ose y
» mêler ceux de Valérie.

» Adieu, mon Ernest; vis heureux. Non, ce
» n'est pas le bonheur que je désire le plus pour
» toi; garde ton âme : c'est un si grand bien
» que, dusses-tu l'acheter par de vives souf-
» frances, il ne serait pas assez payé.

» Adieu, Ernest, ami fidèle, enfant de la
» piété et de la vertu, je t'attends. »

La voilà, cette lettre touchante, et dont vous êtes digne : elle n'a pas été dictée sans l'agiter beaucoup; elle a été interrompue souvent; elle a été ensuite mouillée de larmes. Lorsqu'il a essayé de la relire, il était trop affaibli; mais il a voulu la toucher, la regarder, parce qu'elle était pour vous.

Il n'est plus pour nous ni crainte ni espoir; la douleur seule reste et ronge mon cœur. Le vertueux Gustave, mon fils, mon espérance, n'est plus... il a été rejoindre ses pères, et ses jours orageux sont ensevelis dans la froide demeure de la destruction. Je vais accomplir le

triste et dernier devoir que j'ai à lui rendre; je vais tâcher de faire vivre encore les derniers instants de celui qui n'est plus, pour les retracer à celui qu'il aima tant... Je m'arrête : laissez couler mes larmes, laissez couler les vôtres, pour que votre sein ne se brise pas.

J'ai eu un violent accès de fièvre; j'ai été dans mon lit, privé pendant quelque temps de sentiment, puis tout entier à la douleur dont je me ressens encore. Je tâcherai de vous peindre, non ce que j'ai éprouvé, mais ce qui me reste de souvenir de ce terrible moment et de ce qui le concerne.

Le lendemain du jour où il vous écrivit, sa poitrine et sa tête s'embarrassèrent tellement, que le médecin craignait qu'il ne passât pas la nuit. Nous ne le quittâmes pas d'un instant. Cependant, à cinq heures du matin, il y eut un grand mieux; il se sentit tout à coup plus calme; l'oppression diminua; ses mains seulement étaient extraordinairement froides et s'engourdissaient. On les lui fit mettre dans de l'eau tiède; ce sentiment parut lui faire plaisir. A six heures, à peu près, il demanda quel quantième du mois nous avions; je lui dis que c'était le huit décembre. — Le huit! répéta-t-il sans rien ajouter. Puis il me demanda si je croyais que nous aurions du soleil : le médecin lui ré-

pondit qu'il le croyait, parce que le ciel avait été très-pur pendant la nuit. — Cela me ferait plaisir, dit-il. Il demanda du lait d'amande. A huit heures, il dit à Erich : — Mon ami, regardez le temps, voyez s'il fera beau. Erich revint et lui dit : — Les brouillards montent, et les montagnes se dégagent ; il fera beau. — Je voudrais bien, dit Gustave, voir encore un beau jour sur la terre. — Puis, se retournant vers moi, il me dit : — L'aumônier ne vient pas, je mourrai sans avoir accompli les devoirs de la religion. — Mon ami, dis-je, votre volonté vous est comptée par celui devant qui rien ne se perd. — Je le sais, dit-il en joignant les mains. Puis il se retourna encore vers moi, et me dit : — Je voudrais me lever ; et, prévoyant que je m'y opposerais, il continua : — Je me sens fort bien ; je voudrais en profiter pour prier. — En vain je lui objectai qu'il prierait dans son lit, qu'il était trop faible, je ne pus le détourner de cette idée. Il passa une robe de chambre ; mais à peine eut-il essayé de se tenir sur ses jambes, qu'un vertige l'obligea à se rasseoir en s'appuyant sur moi. Il se leva derechef, s'agenouilla lentement, et, mettant la tête dans ses mains et s'appuyant contre le dossier d'un fauteuil, il pria avec ferveur. J'entendais quelques mots que la piété, le repentir, lui faisaient prononcer avec onction ; j'entendais mon nom et

celui de Valérie se confondre ; il demandait notre bonheur. Moi-même, à genoux à ses côtés, je voulais prier pour lui ; mais, trop distrait, des paroles sans suite arrivaient sur mes lèvres ; je ne pensais qu'à lui.

Quand il eut fini et qu'on l'eut aidé à se relever, il nous dit : — Je suis tranquille, la paix est dans mon cœur. — Il sourit doucement, ne voulut point être déshabillé, et se recoucha ainsi. Il nous pria d'avancer son lit vers la fenêtre, de mettre sa tête de manière à voir l'ouest. — C'est là la Lombardie, me dit-il ; c'est là que le soleil se couche : je l'ai vu bien beau auprès de vous et auprès d'elle ! — Il fit approcher son lit encore plus près de la fenêtre. Le médecin craignit qu'il ne vînt de l'air. — Cela ne me fera plus de mal, dit Gustave, — et il sourit tristement. Il nous pria de lui mettre des coussins pour qu'il fût assis. On avait une vue très-étendue de cette fenêtre, d'où l'on embrassait une grande partie de la chaîne de l'Apennin ; l'aurore éclatait dans l'orient ; et le soleil, déjà levé en Toscane, s'avançait vers nos montagnes. Gustave écarta les rideaux, se retourna, et contempla ce magnifique spectacle. Pour moi, qui avais suivi toutes ses idées, de noirs pressentiments, d'affreuses images me glaçaient ; j'étais assis sur son lit, et ma tête était dans mes mains. Il leva les siennes au ciel avec un regard inspiré, et me dit : — Laissons la douleur à celui pour qui la vie est

tout, et qui n'est pas initié dans les mystères de la mort. — Hélas! lui dis-je, l'avenir m'épouvante malgré moi, Gustave. — Oh ! que je bénis le ciel, dit-il, de l'espérance et de la tranquillité qui se confondent dans mon cœur et le rendent aussi serein que le sera ce jour! Oui, dit-il, et sa figure s'anima de la plus céleste expression en regardant l'horizon ; oui, ô mon Dieu, l'aurore répond du soleil ; ainsi le pressentiment répond de l'immortalité ! — Il répandit doucement alors les deux dernières larmes qu'il a versées sur cette terre; il ne parla plus. Il pria qu'on lui jouât le superbe cantique de Gellert sur la résurrection ; Berthi le joua. Il respirait péniblement ; il avait presque toujours les yeux fermés : un instant il les ouvrit quand le cantique fut fini ; il me tendit la main, fixa ses yeux du côté du couchant. Deux ramiers privés vinrent s'asseoir sur la corniche de la fenêtre ; il me les fit remarquer de la main. — Ils ne savent pas que la mort est si près d'eux, dit-il.

Le soleil s'était entièrement levé ; je voyais que Gustave cherchait ses rayons. Sa respiration s'embarrassait de plus en plus ; sa tête s'appesantit ; il me cherchait de la main, et je vis qu'il ne me reconnaissait plus. Il soupira, une légère convulsion altéra ses traits : il expira sur mon sein, une de ses mains dans celles d'Érich...

Je reprends mon récit interrompu ; j'avais besoin de force et de courage pour le continuer. J'ai encore devant mes yeux la plus triste des images, telle qu'elle me frappa en rentrant dans cette chambre d'où avait disparu l'âme la plus tendre et la plus sublime. Je reculai d'horreur en voyant ce jeune et superbe Gustave couché dans le cercueil; je m'appuyai contre la porte ; il me semblait que je faisais un rêve dont je ne pouvais sortir. Je m'avançai pour le considérer encore, et soulevai le mouchoir qui couvrait ses traits ; la mort y avait déjà gravé son uniforme repos. Je le contemplai longtemps, mais sans attendrissement ; il me semblait que ma douleur s'arrêtait devant une pensée auguste plus grande que la douleur ; et, sur ce cercueil même, je me sentais vivant d'avenir. Mon âme s'adressait à la sienne : « Tu as eu soif de la félicité suprême, lui disais-je ; tu as détourné tes lèvres de la coupe de la vie, qui n'a pu te désaltérer ; mais tu respires maintenant la pure félicité de ceux qui vécurent comme toi. » Sa bouche avait conservé les dernières traces de cette douce résignation qui était dans son âme ; la mort l'avait enlevé sans le toucher de ses mains hideuses. A côté de lui était la table où étaient rangés tous ses papiers. A cette vue, mon cœur s'émut comme s'il était encore vivant. Je voyais toutes ses dispositions écrites de sa main ; sa montre y

était aussi. Je me rappelai qu'il m'avait prié de la porter, je la pris silencieusement, je la regardai, elle était arrêtée. Je sentis un frisson désagréable ; et, en me retournant pour m'asseoir et prendre quelques forces, je renversai un des cierges ; il tomba sur la poitrine de Gustave : je me précipitai pour le relever ; et, en voyant l'inaltérable repos de celui qui ne pouvait plus rien sentir ici-bas, je fis un cri. « O Gustave ! me disais-je, Gustave ! tu ne veux donc plus rien éprouver, rien entendre ! La voix gémissante de l'amitié passe à côté de toi et ne t'émeut plus ! » Je posai mes lèvres sur son front glacé : « O mon fils ! mon fils !... » C'est tout ce que je pus dire. Je restai immobile ; mon âme disait un long adieu à cet objet si cher de mes affections; et, lorsque je voulus fermer le cercueil, mes yeux tombèrent sur la main de Gustave qui était restée suspendue. Il avait à un de ses doigts la bague décorée de ses armes, selon l'usage de notre pays ; je voulus la lui ôter ; puis me rappelant que c'était là le dernier rejeton de cette illustre maison des Linar : « Reste, lui dis-je, reste, et descends avec lui dans la tombe. » Alors mes larmes coulèrent ; je replaçai cette main sur la poitrine du mort, et je fermai son cercueil !

FIN DE VALÉRIE.

LETTRE

A MADEMOISELLE COCHELET.

A MADEMOISELLE COCHELET.

Je n'ai qu'un seul moment, chère et aimable amie. Vous me permettrez ce nom, car vous avez bien voulu me donner tous les témoignages d'amitié qui m'autorisent à vous le donner. J'ai reçu votre lettre, si bonne, si aimable pour moi, il y a quelques semaines. Jugez de la joie qu'elle m'a faite en vous retrouvant telle que je vous avais quittée, en voyant que, malgré les torts apparents que je devais avoir à vos yeux, vous n'étiez pas changée pour moi. Ah! que vous avez bien deviné mon cœur! Je ne puis vous exprimer tout ce qu'il y a de reconnaissance, de souvenir, de vœux dans ce cœur pour vous. Je ne sais vous dire tout cela que tout bêtement. Je ne puis même assembler mes idées; je voudrais vous écrire un volume, et il faut opter entre le plus nécessaire, le plus indispensable.

Figurez-vous un courrier russe avec l'ambition d'aller aussi vite que le vent du nord, qui veut bien s'arrêter une minute, et qui, heureusement pour moi, a une voiture qui voudrait rester et qui s'est cassée pour un moment. Ce courrier est M. Divoff; il a le bonheur de vous

connaître. Que je voudrais ainsi vous voir, ne fût-ce que pour quelques instants! Vous me dites que vous avez eu la bonté de m'écrire deux autres lettres; je les regrette bien, je ne les ai pas reçues. Je vous ai écrit aussi, mais je sais que mes lettres ne vous sont point parvenues, et je vous expliquerai cela, j'espère, au premier moment. Que de fois j'ai pensé à Bade et à ces jours si aimables, à ces sites, à ces montagnes majestueuses, à ces ruines vivantes de souvenirs! Dans ce cadre si imposant, que de fois ai-je retrouvé le tableau d'une femme idéale [1], d'une reine que je sais aimer et respecter avec l'enthousiasme qu'elle mérite!

Que de douleurs elle a traversées! Mais l'aurore ne serait pas si belle si elle ne sortait ainsi resplendissante des ténèbres; et sa vertu ressemble à la mer qui doit ses plus beaux effets aux orages.

Je me rappelle avoir dit ceci plus d'une fois à cette femme angélique [2], morte à présent, et qui a versé tant de larmes sous un diadème. Vous me dites avoir senti quelque chose de ce que je devais avoir éprouvé; eh bien! je vous dirai que je suis bien consolée. Je l'aimais beaucoup, cette femme si supérieure! je connais-

[1] La reine Hortense.
[2] La reine de Prusse.

sais entièrement cette âme si peu faite pour le monde, et c'est cet amour trop pur par l'alliage de l'égoïsme qui m'a consolée ; elle a disparu, elle ne m'est pas enlevée.

Souvent à genoux, seule sur ces froids rivages de la Baltique, je prie encore pour elle : je demande à Dieu ce qu'elle-même désirait si ardemment, qu'elle devienne toujours plus pure, plus susceptible, en se perfectionnant, de cette félicité céleste. Je la vois, des yeux de la pensée, radieuse, calme, souriant à ses douleurs passées. Je pense comme, au lit de la mort, quand tout disparaît, quand les illusions s'effacent et que les plaisirs s'enveloppent de deuil, je pense comme elle a accueilli ses douleurs, comme les sacrifices, les amertumes de sa vie en l'environnant lui auront paru radieuses en se dévoilant, en lui disant : Nous avons paru terribles à vos yeux, mais nous étions des mensonges envoyés du ciel pour vous purifier, pour vous détacher de tout ce qui est fragile et périssable, pour vous apprendre les vertus avec lesquelles on doit commencer à vivre sur la terre, pour ne pas être déshérité dans le ciel.

La foi, la confiance en Dieu, la résignation, cet amour profond pour le Dieu magnifique qui ne veut qu'aimer, que combler de dons ; ce besoin d'un Sauveur plein de miséricorde qui nous adopte et acquitte nos immenses dettes ;

tous ces biens auprès desquels les splendeurs du trône et des jours semés de fleurs ne sont que des misères; tous ces augustes secrets ne s'apprennent que dans les jours de l'adversité. — Chère amie, ce langage vous paraîtra austère, et ma lettre est bien sérieuse : la vie m'a tant dit! et je ne veux plus d'illusions. La vérité pour moi est le premier besoin, et la félicité du ciel habite depuis longtemps dans mon âme. Il faudrait donc cesser d'être moi pour ne pas peindre ce qui me domine. Je me transporte en idée auprès de cette reine que vous avez le bonheur d'approcher; je me rappelle ses touchantes bontés, et je me dis : Si j'avais des trônes à demander au ciel pour elle, la verrais-je heureuse? Non. Elle a besoin de bien plus. La haute souffrance, fille du ciel, a éprouvé cette âme angélique; elle a presque succombé sous tant de douleurs amères. Je l'ai vue en idée séparée de ses enfants! et je la connais! J'ai senti tant de choses! — Mais aussi j'ai vu s'ouvrir devant elle les vastes domaines d'une félicité inébranlable.

« J'ai vu le même Dieu, qui a appelé celle qui » n'est plus, lui dire : — Rien ne peut satisfaire » sur la terre un cœur créé pour des biens » immenses. J'enverrai la paix du ciel dans ce » cœur agité par les hommes. » — Oh! que de fois mes pensées ont apporté à la reine les plus

purs hommages ! Daignez lui dire tout cela, et daignez me peindre à elle avec ce cœur qui a déjà tant senti, tant souffert, et qui n'est point épuisé; qui, après tous les biens de la vie et toutes les langueurs, a été retrempé dans cette religion consolatrice et vivante que je désire pour elle.

Le temps presse, et j'ai encore tant à vous dire ! Il me reste à m'acquitter d'un devoir qui m'est sacré. Peu de temps avant la mort de la reine de Prusse, je reçus d'elle une lettre. Je lui avais parlé avec enthousiasme de la reine de Hollande; je lui avais dit qu'elle avait en elle un être qui savait l'apprécier; voilà ce qu'elle me dit : « Ce que vous me dites de la » reine de Hollande m'a extrêmement intéres- » sée ; tous ceux qui la connaissent l'aiment et » lui rendent justice : l'amitié qu'elle veut bien » avoir pour moi m'a bien agréablement sur- » prise, et je voudrais qu'elle sût le prix que je » mets à être distinguée par elle. »

Je m'acquitte avec une joie extrême, chère mademoiselle Cochelet, de cet ordre. J'ai toujours attendu une occasion sûre pour vous écrire, j'espère qu'elles se renouvelleront; s'il me reste du temps, je vous expliquerai quelques passages bien frappants de la lettre que la reine m'écrivait.

Maintenant je vous demande instamment de

toujours m'aimer un peu, de m'écrire ou par la poste ou par des courriers, de me parler de la reine, de sa santé, du petit prince, de vous, de vos plaisirs; je vous supplie, laissez-moi espérer cette faveur. Mon adresse est à Riga, j'y suis depuis quelques mois ; je soigne une mère âgée, et, entre elle et ma fille, je vis des jours ignorés et paisibles; j'écris peu, j'en ai peu le temps. Il n'y a point ici de vallées solitaires, de nature riante ; la sombre Russie n'a rien d'enchanteur ; mais il y a partout dans l'âme de l'homme un univers, et le monde entier ne serait qu'une prison sans cette faculté qui fait rêver au delà du monde. Il me reste encore une grâce à vous demander. Je le fais avec confiance, et je commence par l'exposition du fait que je vous prierai de mettre sous les yeux d'un ange.

Cet été, avant de quitter Carlsruhe pour venir ici, j'appris qu'une femme, autrefois dans l'aisance, et placée par sa position dans le monde de manière à ne point prévoir les désastres qui lui arrivaient, se trouvait dans la plus triste situation. Veuve d'un ministre étranger, elle se voyait maintenant dans la misère, ses meubles vendus, ses biens saisis; il ne lui restait que l'affreuse consternation d'une secousse terrible où elle s'était vu enlever dans six jours de temps son mari; et réduite à cette douloureuse situation... elle la supportait avec calme

et résignation. Sa seule douleur étai celle de ne pouvoir élever son enfant, car il ne lui restait rien, absolument rien.

A la vue de cet enfant orphelin, d'une petite créature charmante, âgée de six ans, mon cœur se brisa. Je pleurai amèrement, et peut-être l'Eternel lui-même m'inspira-t-il la pensée de recourir à la reine. — Je connais sa générosité, je dis générosité dans tout ce que ce mot comprend. Je pensai qu'heureuse mère elle-même et angélique par son âme, elle pourrait être l'heureuse main dont Dieu se servirait pour sécher des larmes qui un jour invoqueraient l'Eternel pour elle.

Avec trois cents florins de Hollande par an, cette femme pourrait garder son enfant et l'élever. Que de bonheur pour une âme comme celle de la reine! Au reste, je ne puis qu'exposer le fait. Je sais qu'une âme aussi charitable que la sienne a de vastes dépenses, et que tout s'épuise; mais dans mes rêves j'osais espérer que peut-être elle pourrait effectuer cela ainsi, en présentant à l'impératrice Joséphine, dont je connais la bienfaisance, ce tableau qui la toucherait. — Je n'ose rien ajouter : si l'Eternel m'inspire, il aura soin de son ouvrage, et je n'ai pas besoin d'excuses. — Cette femme est madame G..., femme du ministre de... à Carlsruhe. — Il y a six mois que j'ai ceci comme un

grand devoir sur le cœur, n'osant écrire par la poste. Si vous me répondez là-dessus, Paul vous fournira des occasions.

Voilà douze pages, et j'écris encore. J'ai chargé autrefois M. de Norvins de vous dire tant de choses! l'a-t-il fait? Que fait-il? Où allez-vous cet été? La santé de la reine est-elle meilleure? J'ai vu ici la jeune impératrice de Russie, belle, bonne et malheureuse. J'ai peint la reine à ses yeux comme ces beaux tableaux de Raphaël qui appellent les regards.

J'avais une malachite, magnifique déjà à Carlsruhe; elle me parvint cassée, et je n'osai vous l'envoyer. J'en espère une de Moscou, que mon frère, qui a été prendre des bains en Asie, doit m'envoyer. Vous l'aurez, j'espère, avec le premier courrier. Parlez-moi un peu de la cour, si vous en avez le temps. —J'ai vu la princesse Wolkonski à Bade, et lui ai beaucoup parlé de vous avec enivrement; je vous écrivais une grande lettre à ce sujet, elle est restée.

Que fait l'impératrice Joséphine? J'ai pour elle de cette inspiration, de ce dévoûment qui électrise; j'ai le besoin de son bonheur. Parlez-moi de Navarre. Mademoiselle de Maceau est-elle avec elle? — J'ai vu un moment la charmante princesse Stéphanie... et nous avons parlé de la reine.

J'attends de vos nouvelles; je vous conjure

de m'en donner. Vivez heureuse, ma charmante amie; peu d'êtres vous chérissent autant. Conservez vos bontés à Paul, ayez un peu d'amitié pour lui, pour sa mère et pour Juliette.

Puissé-je vous revoir un jour, puissé-je renouveler à la reine ces hommages d'un profond respect, ce dévoûment chevaleresque du moyen-âge que j'ai tracé dans mon *Othilde.* Oh! que vous aimeriez cet ouvrage! Il a été fait avec le ciel. Voilà pourquoi j'ose dire qu'il y a des beautés.

Adieu, adieu. Marie Stuart d'Écosse disait, en pensant à sa patrie : « Tant doux pays de » France! Mon cœur vous dit à travers les dis- » tances, vivez heureux sous ce beau ciel, et » vivez pour l'immortalité! commencez ici- » bas ces jours paisibles arrachés à la fragilité » humaine; donnez à Dieu tout ce qui est ter- » restre, et vivons de ces émotions heureuses » qui vivent à jamais. » — Pressez pour moi respectueusement contre votre cœur ces mains royales que je voudrais arroser de reconnaissantes larmes. — Je vous embrasse mille et mille fois, aimable amie; à jamais votre toute dévouée.

Mille amitiés à M. de Norvins, si vous le voyez; rappelez-moi à M. d'Arjuzon. — Par-

donnez-moi mon griffonnage. Juliette vient de copier le passage de la lettre de la reine de Prusse. Je joins ici ce monument de son âme angélique.

Riga, 10 décembre 1809.

FIN.

POITIERS — IMP. DE F.-A. SAURIN.

